

CE NUMERO CONTIENT UN ROMAN COMPLET

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

21^e ANNÉE — No 1097

MONTREAL, 29 AVRIL 1905

36 PAGES, 5c le Numéro



L'AGE DE L'INNOCENCE

D'après une peinture par REYNOLDS

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

- TEXTE — Chronique par Paul d'Esmorin —
Revue de la mode — Le Kremlin de Mos-
cou — Bateau inchavirable — Amusement
en famille — Notre prochain numéro — La
femme de la semaine — Le plus gros dia-
mant du monde — Notes de carnet — A tra-
vers le monde — Page des enfants — Con-
cours — Contes et récits.
- FEUILLETONS — La Vendetta, par H. de
Balzac, suite et fin — Mlle de Scudéri, par
E. T. Hoffman.
- MUSIQUE — Marche des toréadors, par Ch.
Lecocq — Nous irons à Mytilène, par E.
Reyer.
- GRAVURES — Frontispice "L'âge de l'inno-
cence", par Reynolds — Nouveau chapeau
de printemps — Vue de Moscou — Bateaux
inchavirables — La princesse Louise de Co-
bourg — Le plus gros diamant — Gravures
hors texte.



CHRONIQUE

De notre temps, grâce aux progrès de l'acous-
tique, de l'électricité et de toutes les merveilles
scientifiques dont nous nous ébaubissons jour-
nellement, les moindres faits ont leurs échos. On
ne s'étonnera donc pas, que, me permettant un
tout petit recul d'une semaine, je dise ici quel-
ques mots, les derniers pour cette année, au su-
jet de Pâques.

Quand je dis Pâques, c'est par façon de par-
ler, car j'entends surtout vous entretenir des
symboles qui, de tangible façon, signalent cette
grande fête aux chrétiens, fidèles observateurs
de leur culte ou amateurs d'emplettes et de pré-
sents.

Ainsi, cette année, si je ne m'abuse, les oeufs
de Pâques se sont plus vendus à Montréal que
par le passé. Leur choix était varié, et, par leur
luxue, quelques-uns d'entre eux, ont dû faire bat-
tre d'aise le coeur des gracieuses personnes
à qui on les a donnés.

De ces oeufs, j'en ai vu de grands, de tout
petits, de dorés comme des chasses et enfin de
très "nature", à faire croire qu'ils sortaient d'un
nid. Bien que cette revue, dans son dernier nu-
méro, ait parlé des oeufs de Pâques de toutes
couleurs, je reviens sur ce sujet qui, somme tou-
te, se pose en point d'interrogation devant les
historiens. En effet, d'où viennent-ils ces oeufs
qu'il est coutume de donner à Pâques ?

S'il faut en croire les érudits, leur origine est
extraordinaire. D'après ces doctes savants, le
premier oeuf de Pâques aurait été pondu en
Phénicie, le jour où naquit celui qui devait être
l'Empereur Alexandre Sévère. Cet oeuf, au dire
de l'historien sérieux que fut Oelius Lampidus
était rouge. Sa vue, peu commune, fut don-
née considérée comme un heureux présage pour le
glorieux successeur d'Héliogabale.

D'autres voient dans les oeufs de Pâques un
symbole de résurrection.

Jadis, en France, les escoliers et les clercs
qu'étaient des oeufs, au jour pascal, et ensuite,
les offraient à leurs proches. Louis XIV, fas-
tueux même dans les plus petits détails de la
vie, en reçut tout "habillés d'or et d'argent".
Quant à son successeur effeminé, il en deman-
dait à Watteau, qui, pour lui faire sa cour, ne
manquait jamais de les orner de merveilleuses
fantaisies.

Dans quelques jours les journaux nous dirons
comment s'est passée la Pâque russe. Il est fort
probable que dans l'empire endeuilé du tsar, (la
guerre russo-japonaise se poursuivant à outran-
ce), cette grande fête ne soit pas cette année ce
qu'elle est d'habitude. Pour les moscovites, dont
la grande foi se manifeste chaque jour sur les
champs de bataille, la messe de minuit que nous
célébrons à Noël, se dit là-bas à Pâques. Les
Russes lui donnent le nom de messe blanche,
parce que les femmes slaves, à quelque monde
qu'elles appartiennent, y assistent en robe blan-
che avec le grand voile et le cierge des commu-
niantes. Cette toilette donne à la cérémonie
russe un caractère très imposant. Quand celle-
ci a pris fin, tous les fidèles se rendent à l'autel,
soit pour faire bénir un gâteau "Pasca"; soit
pour présenter au pape un grand fromage blanc,
qu'ils appellent "Koulitch".

C'est aussi le jour de Pâques, qu'en Russie,
hommes et femmes se répandent dans les rues
et s'embrassent les uns les autres en s'écriant :
"Christ est ressuscité". Ainsi, le premier venu
à, à cette occasion, dans l'empire de "petit père"
le droit d'embrasser celle qui lui plaît. Il n'en
résulte aucun désordre, ces enfants du Nord
ayant une façon solennelle et froide de faire les
choses.

Peut-être n'en pourrait-on dire autant ail-
leurs, si cette biblique coutume gagnait tout
l'univers. Et puis... songeons-y, nos médecins
s'opposeraient à sa généralisation, eux qui
voient des microbes partout.

N'étaient-ce pas nos voisins, qui, il y a quel-
ques mois, voulaient (à la façon des Nippons)
supprimer totalement le baiser, par crainte, di-
saient-ils, d'un échange pernicieux d'infiniments
petits. Mais voilà, ils voulaient plus qu'il ne
pouvaient ces braves hygiénistes... Le petit
Dieu malin est si puissant, que, depuis, il fait
la plus gamine des niques aux vieux barbons des
facultés américaines et autres.

Pour en revenir aux fêtes de Pâques, à Rome,
la cérémonie du lavement des pieds s'effectue au
fond de l'aile droite de Saint-Pierre, dans la
chapelle des saints Procès et Martinien. A cette
occasion, le Pape est assis sous un dais qui
domine toute l'église. Autour de lui sont grou-
pés les cardinaux, et à sa droite, se trouve le
banc occupé par les apôtres auxquels il lavera
les pieds.

Afin de procéder à cette cérémonie, le Saint-
Père retire sa chape et la remplace par un ta-
blier de toile blanche orné de dentelles. C'est
alors que chaque apôtre avance le pied droit, le
Pape le lui lave dans un vase de vermeil, l'es-
sue et le lui baise.

Pour terminer, les apôtres reçoivent une mé-
daille d'or, quelques monnaies d'argent et un
petit bouquet de violettes. Après quoi, l'assis-
tance quitte la basilique du Vicaire de Jésus-
Christ et un an s'écoulera avant qu'émus, les
fidèles puissent assister de nouveau au plus
grandiose des spectacles.

Je ne sais si l'indéfinissable suggestion des
choses est seule coupable de ce que je vais ajou-
ter à cette chronique, mais, toujours est-il, que
le sujet précédent m'amène à vous parler de
l'eau que nous buvons, ou que nous ne pouvons
boire à Montréal.

Vous connaissez le vieil aphorisme : "Plus un
chien est laid, plus il est beau". Eh ! bien, je
suis tenté de varier un peu et de dire à l'interro-
gatif : "Plus une eau est sale, meilleure elle est
aux estomacs qui s'en contentent ?" Car, à voir

le breuvage que nous sert la municipalité de
cette ville, je crois presque à la véridicité rela-
tive de la phrase sus-modifiée. C'est, qu'en effet,
on n'a pas idée du mélange que notre service de
l'aqueduc nous offre en guise d'eau potable. Et,
notez que je ne mentionne même pas les petites
bêtes qui se trouvent dans l'élément incriminé,
peut-être, à seule fin d'être immortalisées par
certaines gravures peu ragoûtantes. Quoi qu'il
en soit, constatons l'état bourbeux de l'eau qu'on
voit sur nos tables. Les myopes mêmes, n'ont
pas besoin de lunettes pour affirmer, à distance,
que l'"aqua fontis" qu'on voudrait nous faire
ingurgiter est si peu limpide, qu'elle effrayerait
un chameau altéré.

Ah ! cette eau, mes amis, elle fait rêver d'hy-
drophobie, du supplice de Tantal, des ivrognes
ses ennemis, bref, (enragé) à tout ce que l'on
voudra sauf à étancher sa soif !

Cependant, sous prétexte d'améliorations no-
tre métropole s'endette affreusement, et le pu-
blic persiste à croire qu'elle dispose de filtres
municipaux. Moi, je ne dis pas non, mais alors
ces machines là ne valent pas la peine qu'on en
parle !

Vite donc, messieurs les inventeurs, à la beso-
gne, s'il vous plaît. On a besoin de plans de fil-
tres à eau à l'Hôtel de Ville de Montréal.

Dépêchez-vous, mes amis, si vous ne voulez
pas ma mort... et celle de bien d'autres. Quel
malheur, ma foi, que d'être buveur d'eau (pas
méchant) et d'avoir la pépie !...

* * *

Sur ce, mes chers lecteurs, permettez que je
vous quitte satisfait d'avoir un peu défendu les
gosiers des Montréalais.

M'écouterait-on ?

Heu ! Heu ! j'en doute. Néanmoins, si tout
le monde y allait de son cri de révolte, les auto-
rités responsables de l'état de choses que je si-
gnale, comprendraient enfin que : si la tisane
de champagne n'est pas à dédaigner quand on a
soir, elle n'est pas encore à la portée du vulgaire.

A bientôt donc, de causer avec vous, dans les
colonnes du prochain numéro transformé de ce-
te revue.

Bon, voilà votre curiosité qui s'éveille, vous
voudriez que je bavarde, n'est-ce pas ? A quoi
bon, on vous l'a déjà dit souvent, le changement
d'aspect de l'Album Universel est pour le mieux.
Soyez persuadés : qu'il vous servira royalement
à l'avenir. Dites-les à vos amis, afin qu'aug-
mente le nombre de ceux que nous comptons.
Car, le monde n'est pas aussi cynique qu'on le
dit, et heureusement, on peut encore répéter
avec satisfaction : "Les amis de nos amis sont
un peu des nôtres".

PAUL D'ESMORIN.

NOTRE PROCHAIN NUMERO

Nous donnons dans une autre page une repro-
duction, réduite au quart environ, du format de
nos prochains numéros.

La gravure de leur couverture sera imprimée
en trois couleurs et sera d'un effet artistique
très attrayant.

Quant aux illustrations et au texte qui for-
meront l'ensemble de ce nouveau numéro, nous
croyons pouvoir dire que jamais rien de si beau,
de si complet n'a été offert au public canadien-
français.

Ce sera plus qu'un journal quotidien et mieux
qu'un livre que nous offrirons chaque semaine à
nos lecteurs, qui y trouveront résumé, sous une
forme littéraire et exacte, (dans 36 à 40 pages
de texte), tout ce qui se fait, se dit ou se prépare
dans le monde entier.

Nous comptons sur le bon accueil du public
et sur un encouragement qui, déjà, nous arrive
sous forme d'éloges et de longues listes de nou-
veaux abonnés.

L'ART DE LA MODE

COMME l'individualisme dans le costume s'accroît de plus en plus, les contours qui sont déterminés par la mode deviennent de plus en plus vagues. La femme absorbe pour ainsi dire la mode du moment, et l'exprime d'une multitude de manières qu'elle adapte à ses besoins particuliers. Il n'y a donc point de genre spécial à l'heure actuelle.

Il y a un nombre infini de gracieux modèles pour le printemps, entre autres la robe à chemisette, qui prédominera sans doute. Toutes sortes de tissus seront employés pour la confection de ces toilettes, qui se prêtent à une multitude de fantaisies ; et qui peuvent être d'une grande simplicité ou très façonnées.

Pour le matin les mohairs soyeux tout unis ou à carreaux sont très pratiques, tandis que pour la robe plus habillée, il y a de ravissantes soies, qui conviennent admirablement à leur exécution.

Quelques lainages très flous, très souples dans les teintes printanières sont aussi très désirables pour les mêmes modèles avec garnitures de galon et de boutons.

Il n'est rien de plus seyant et de plus coquet que le costume tailleur. En drap léger avec la jupe rasant le sol et la jaquette aux manches gracieuses assez larges pour admettre les manches de chemisette, un costume de ce genre est des plus utiles, et peut se porter un peu partout. Pour trotter la chemisette chemisier est portée avec cette toilette ainsi qu'un simple turban et des gants épais. Pour l'après-midi le même costume peut être accompagné d'un chapeau habillé, de gants clairs et d'une chemisette de fantaisie en soie ou en lingerie.

Pour ce printemps la jupe séparée en mohair ou en cheviotte mélangée rasant terre doit être accompagnée d'une jaquette courte ; ce modèle présente l'avantage d'être à la fois pratique et coquet à l'extrême. Il y a une variété infinie dans les paletots pour le printemps. Depuis le boléro toujours en faveur jusqu'à la gracieuse redingote les modèles sont innombrables. La blouse qui existe toujours et qui comme le boléro refuse d'abdiquer, conserve dans les plus nouveaux costumes à la taille, un bouffant assez accentué. Puis il y a le manteau Directoire qui ayant subi tant de modifications, n'a conservé d'authentique que son nom. Ce vêtement bien qu'il se prête à des adaptations diverses n'est point devenu ordinaire ; il est toujours le dernier cri. D'ailleurs il est d'une grande élégance et ne sied qu'à certaines personnes : de plus il n'est porté que dans certaines occasions ; pour cette raison, il ne deviendra jamais banal. Son exécution exige beaucoup d'habileté ; surtout pour le nouveau modèle drapé avec ses manches bouffantes. C'est un vêtement très coquet serré à la taille, mais très ample sur la jupe. Jusqu'aux derniers jours du printemps la redingote en velours sera portée.

La vogue de la jupe tout unie est à présent bien établie ; cependant on en trouve à un seul volant ou peut-être à deux, ou bien encore il y a la jupe à lés nombreux ondulant tout autour ; ces différents modèles accompagneront bien la redingote.

Les mêmes tissus qui sont employés pour les corsages ou les paletots portés par les grandes personnes conviennent également pour les manteaux de fillette, et bien que les mêmes modèles

ne soient pas employés il existe dans ces vêtements une grande similitude dans les lignes allongées et l'ampleur gracieuse des contours. Les draps les plus fins, la soie et le pongée sont employés pour l'exécution du petit manteau habillé ; la serge et la cheviotte sont préférables pour le vêtement de tout-aller.

Le trousseau de la mariée de printemps se discute beaucoup et se prépare déjà ; on voit de délicieux négligés et de la lingerie merveilleuse. Les modes Empire sont charmantes, exécutées en soies souples et en tissus de laine et soie elles font de ravissantes toilettes d'intérieur. Un grand col ou berthe ou peut-être un fichu gracieusement drapé est un des traits distinctifs de quelques-uns de ces négligés, tandis que les coulissés, les petits plis et les bouillonnés en composent la garniture.

Dans les peignoirs, il y a aussi de ravissantes créations. Les challis, les crêpes orientaux et



Élegant chapeau de paille noire garni de chiffon noir et d'une draperie de dentelle Chantilly. Guirlande de roses nuancées sous la passe et nœuds de ruban rose.

les soies sont très employés pour ces négligés, auxquels on peut ajouter une écharpe de ruban si on le désire. Les modes gracieuses de l'Orient sont adaptées à ces vêtements. La matinée lorsqu'elle est bien exécutée et d'une couleur seyante et peut être charmante à porter. Peut-être trouvera-t-on parmi les reliques du passé, un beau col en vieille dentelle pour l'ornement.

On fait également des matinées exquises. La soie, la louisine servent généralement à leur confection. Un de ces jolis vêtements était en surah, bleu pâle plissé accordéon avec le bord inférieur orné d'un double volant de soie.

Les modèles de chapeaux de printemps sont très nombreux et d'une extrême variété ; l'on peut ajouter qu'ils n'ont jamais été plus seyants. La forme portrait est très recherchée, quoique certaines personnes préfèrent les formes, toque et turban. Les calottes sont ovales ou carrées, et la forme oblongue se distingue par une fente profonde allant d'un bout à l'autre de la calotte.

La passe de ce dernier chapeau est relevée sur les côtés et donne au chapeau une forme entièrement ovale. Les nouvelles pailles souples sont désirables pour ce modèle, qui peut également se faire en tulle et dentelle avec une longue plume contournant la calotte, et attachée près du devant sous un chou ou un ornement quelconque.

Très nouveau et surtout très gracieux ce modèle avec la passe fortement relevée et formant de larges godets commençant au côté gauche du devant et se continuant tout autour du chapeau ; le côté droit de la passe est plat et forme presque une pointe sur le devant. Tout le succès de ce modèle dépend de la façon dont il est garni. Une touffe de fleurs ou de cerises, avec feuillage est disposée contre le bord où sont formés les godets, tandis qu'une souple draperie de soie ou de tulle suit exactement le bord onduleux et un chou, posé derrière, complète le joli ensemble.

Les galons de paille sont très employés dans la confection des chapeaux de printemps et parmi ces derniers, les pailles d'Italie sont le plus en faveur. Les galons de paille dentelle d'Italie se voient beaucoup sur les chapeaux très habillés et sont très adaptés aux formes artistiques en vogue. Parmi les couleurs à la mode sont le bleu, le brun, le beige, le champagne ainsi que le vert. Le marron et le vert sont combinés avec de charmants résultats dans quelques-uns des plus gracieux modèles. Un turban en chiffon était coulissé sur du tulle brun doré avec des coulissés et des coques de satin vert. Le satin Liberty est arrangé avec goût sur le bord roulé et par derrière, il y a des coques souples, dont les bouts retombent sur les cheveux. Pour l'usage journalier, avec un costume brun vert mélangé, ce chapeau serait extrêmement coquet.

De la dentelle valenciennes dans des rangées de un pouce, à peu près forme un des plus beaux chapeaux de la saison. La forme est de taille moyenne, avec une calotte ovale et un bord relevé sur les côtés et par derrière, avec le devant projeté très en avant. La forme est entièrement couverte de volants étroits de Valenciennes, tandis que le bord est paré de tulle cordé, une rangée de la dentelle tombant sur le bord. Deux immenses roses ombrées avec du feuillage sont disposées contre le bord du côté gauche et de minuscules boutons de rose dépassent le bord par derrière et retombent sur les cheveux. Cette belle création convient surtout pour occasions très habillées.

Un modèle qui est généralement très seyant — assez large et rond de forme — est en paille toscane avec du chiffon finement plissé dans une nuance assortie, parant le bord, qui s'évase légèrement au côté gauche, et contre lequel repose un groupe de baies brun-vert avec du feuillage. Une souple draperie de satin Liberty en brun-vert — nuance très amortie — encercle la calotte en formant des coques par derrière.

Les plumes de coq sont très à la mode et viennent dans les nuances les plus en vogue aussi bien que dans des tons ombrés et en blanc. Les couteaux sont très en faveur et souvent deux de ces plumes seront attachées au bord roulé du chapeau par un noeud de ruban, ou bien ils seront fixés par une cocarde ou par une boucle. Les couleurs ombrées sont très en vogue.

* * *
Rien n'assure mieux le repos du coeur que le travail de l'esprit. — De Lévis.

LE KREMLIN A MOSCOU

On désigne sous l'appellation de Kremlin une enceinte fortifiée située presque toujours au centre d'une ville et qui renferme les palais du Tsar, l'arsenal, des casernes, des églises ou des couvents. Toutes les agglomérations un peu importantes de la Russie centrale, comme Novgorod-Veliky (la Grande), Nijni-Novgorod, Kazan ou Moscou, c'est-à-dire celles qui furent conquises par les Mongols, ont leur Kremlin. D'ailleurs, la racine du mot n'est pas russe, elle est dérivée de Kreml qui signifie "forteresse" en tartare.

Kitaïgorod ou Gorodskaja tchast, la ville chinoise, dépend immédiatement du Kremlin, ce n'est certes pas l'une des choses les moins bizarres qui vous frappent lorsque l'on arrive dans ces contrées, d'apprendre que toute cette partie du pays est encore habitée par un grand nombre de descendants des tribus dont la souche est au sud du Baïkal ; en Crimée des villages entiers en sont uniquement formés.

L'histoire universelle est parfois bien intéressante, lorsqu'elle vous apprend, par exemple, qu'à l'époque ou l'oury Vladimirovitch Dolgorouky, grand-duc de Kiev, fondait le premier noyau de Moscou, Yé-Chou-Kaé allait donner le jour, à Karabaï-gassoun (au sud du Baïkal), au fameux Genghis-Khan, le César jaune.

Sept siècles séparent deux grands courants d'invasion, inverses par la direction comme par les moyens qui y furent employés. Vers 1223, en effets, les Grands Khans, élus à la Horde d'Or avaient dévasté l'ancien continent depuis les rivages du Pacifique, à l'est, jusqu'aux rives du Danube, la Hongrie, et la Bulgarie à l'ouest, et depuis les glaces de l'océan Indien et la pres-

quîle de Malacca au sud. Les hordes de Genghis, Koubilaï, Okaï, Kouyou ou Mangou Khans, pouvaient alors se vanter "que partout où ils passaient, l'herbe ne repoussait plus" : ils n'y laissaient que l'incendie et la ruine, des cadavres et une odeur de carnage.

Aujourd'hui, ce sont les tsars et leurs peuples, les premiers qui, en Europe, aient subi leurs déprédations qui les conquièrent à leur tour. Déjà leur Empire s'agrandit depuis les rives du Danube jusqu'aux rivages du Pacifique, les glaces de l'Arctique leur appartenaient, au sud, leur frontière est à un pas de l'océan Indien ; mais cette conquête s'est faite plutôt par la persuasion que par la force et elle a apporté avec elle la civilisation, la paix et l'abondance.

Il semble pourtant que la conquête brutale ait ses avantages, et tandis que les Khans se sont maintenus en Europe brutalement et sans conteste pendant trois cents ans, pas même un quart de siècle s'est écoulé depuis que cette même Russie a rendu doucement la pareille aux Tartares, que déjà un peuple actif et entreprenant lui en dispute la possession tout au moins morale (du moins il le prétend).

L'histoire de Moscou et de son Kremlin est liée pendant ces trois siècles, de 1223 à 1550, à cette domination tartare, dont les Khanats étaient à Kazan et à Baktchi-Saraï, dans la Crimée.

Ivan III, Vassiliévitch, l'en affranchit et prépara la fondation de l'Empire moscovite dont le premier tsar Vassily III Ivanovitch, devait précéder immédiatement Ivan IV le Terrible, de sinistre mémoire. L'histoire de la Russie se passe pendant deux siècles, jusqu'à Pierre 1er le Grand, à Moscou, elle serait trop longue à raconter. Disons pour terminer ce chapitre historique que la dynastie régnante celle des Romanov, monte sur le trône en 1613, avec Michel Féodorovitch, elle règne donc depuis près de trois siècles ; de même Koubilaï Khan fut la souche de la plus célèbre dynastie de la Chine, celle des Yuen ou Genghis Khanides qui ne régna qu'un peu plus d'un siècle et demi.

De cette époque, à la nôtre, le développement

l'éon, en marquant l'union de deux races vitales de l'Europe, marqua en même temps la conquête définitive de l'Europe par elles.

Moscou est la ville sainte parmi les villes saintes de Russie (et il n'en manque pas), c'est le sanctuaire de la religion orthodoxe et le berceau de la dynastie. Le Kremlin est le point où la réunion de ces deux pouvoirs s'effectue, c'est donc un lieu sacré pour les Russes qui n'y pénètrent qu'en se découvrant.

Le Kremlin est le noyau de la ville, noyau autour duquel les quartiers ou Tchast sont venus se souder circulairement comme l'aubier d'un arbre s'augmente d'un anneau chaque année : l'année étant ici remplacée par un siècle.

Ce réduit central est un plateau dominant la Moscova d'une trentaine de mètres, entouré d'un mur crénelé de vingt mètres de hauteur qui a un circuit de deux kilomètres environ. Ses trois côtés, assez irréguliers comme forme, bordent au sud la Moscova, à l'est la Krasnaïa Plotchac

ou place Rouge et à l'ouest Alexandrovsky Sadovaïa ou jardins Alexandre. Dix-huit tours rondes et carrées défendent ce sanctuaire, et cinq portes y donnent accès : la porte

Taïtnitsky au sud, la porte Borovitsky au sud-ouest, la porte Troïtsky à l'ouest, la porte Nicolas au nord-est, et la Spasey Borota ou porte du Sauveur à l'est.

Il est interdit de prendre des photographies à l'intérieur du Kremlin et même dans la ville, si l'on n'a une autorisation donnée par le grand maître de police ; elle est facile à obtenir mais il ne faut pas être pressé, comme pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'organisation administrative slave. C'est la raison péremptoire qui nous oblige à ne pou-

voir donner de vues des couvents, églises et palais du Kremlin, constamment et pigilamment gardés par les gorodovoï, alors qu'il est relativement aisé de le faire ailleurs : nous n'en dirons donc que quelques mots.

Si nous y entrons par le sud nous avons directement en face de nous le grand palais, construit de 1838 à 1849 par l'architecte Thon, sous le règne de Nicolas 1er : on dit qu'il renferme plus de 700 pièces, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on considère que sa façade mesure 120 mètres et sa profondeur 130. Il est élevé sur l'endroit qu'occupait avant 1737 le palais de bois des tsars dont les derniers vestiges sont le Granovitaïa Palata et le Térem (Belvédère). Occupé par Napoléon en 1812, il fut incendié par les troupes françaises et sa reconstruction ne date que de 1838.

À droite du grand palais, s'élèvent trois cathédrales, l'église Blagovietschensky ou de l'Annonciation, l'église Archangelsky ou de l'Archange et enfin Ivan Veliky ou Jean le Grand ; il y en a encore une quatrième en arrière, c'est la cathédrale Ouspensky ou de l'Assomption : si l'on y ajoute, à droite le couvent Tchoudov (des



MOSCOU. — Vue générale du Kremlin.

de la ville ne fut plus entravé que par des incendies, comme en 1547, ou des destructions à main armée, comme celle de 1812.

On connaît assez peu les faits qui marquèrent pour ainsi dire, la déchéance de l'épopée napoléonienne, battus à Borodino et la Mojaïsk (Moscova), les Russes décidèrent d'abandonner Moscou. Rotopschine, son gouverneur quitta la ville le 14 septembre suivi de la plus grande partie de la population ; l'armée française qui y pénétrait le même jour ne trouvait qu'une ville en flammes, excepté le Kremlin et quelques couvents qui furent pillés.

Jusqu'au 22 octobre l'incendie fit rage, et faute d'abri comme de subsistances, nous fûmes dans l'obligation de quitter ce qui n'était plus qu'un monceau de ruines, quarante mille hommes avaient succombé au froid et aux privations.

Alors commença cette terrible retraite de Russie, glorieuse sans doute pour nos armes, mais qui fut jalonnée de cadavres et qui restera comme l'une des pages les plus héroïques de notre histoire. Il s'en était fallu pourtant de bien peu, que l'alliance entre Alexandre 1er et Napo-

Miracles) et le couvent Voznessensky (ou de l'Ascension), on conviendra que le Kremlin est bien loti sous le rapport religion : la nomenclature en est incomplète.

Parmi tous ces clochers, celui d'Ivan Veliky est le plus célèbre. Il a 82 mètres de haut et 5 étages dont les quatre premiers sont octogonaux et le cinquième rond surmonté d'un dôme de 10 mètres de diamètre avec une croix dorée qui remplace celle que les Français emportèrent en 1812 parce qu'ils la crurent en or pur. C'est du haut d'Ivan Veliky que l'on a la plus belle vue de Moscou, et, par temps clair, il est aisé d'apercevoir le pays environnant jusqu'à une distance de trente verstes.

Au pied de la tour, sur un socle de granit, la

d'une tour gothique portant au sommet l'aigle de l'empire. Elle abrite l'image du Sauveur, le palladium du Kremlin, rapportée de Smolensk en 1647 par le tsar Alexis Mikhaïlowitch. Il ordonna à cette époque que nul Russe ne passerait sous cette porte sans se découvrir, et, aujourd'hui encore, cet ordre est toujours suivi, même par les étrangers. L'histoire ou plutôt la légende raconte qu'en 1812, Napoléon entra dans le Kremlin sans s'y conformer, lorsqu'un grand coup de vent lui emporta son chapeau. Est-ce réalité de faits et ce coup de vent n'était-il pas l'avant-coureur de celui qui, quelques mois plus tard, devait lui casser les deux ailes ? comme dit le poète.

Le long de la muraille extérieure du Krem-

moins d'originalité dans l'art qui a présidé à son élaboration.

C'est un assemblage de onze petites chapelles qui ont chacune leur coupole, leur autel, leurs images saintes et leur variété d'ornements ; les unes sont de plain-pied avec la place, à d'autres on accède à l'aide d'escaliers, toutes sont reliées par un labyrinthe de couloirs étroits. Il est hors de doute que l'ensemble de tous ces dômes aux couleurs variées et aux formes si étranges d'ananas, d'oignons, tors, découpés, à facettes ou à écailles, portant sur des tours polygonales ou rondes et surmontés de grandes croix, présente un aspect fantastique qui étonne ceux qui le voient pour la première fois.

Tout à côté, le Lobnoïe Miesto ou Calvaire



MŒURS RUSSES — La fuite d'un seigneur polonais

cloche du tsar, la plus grosse du monde, qui a environ 8 mètres de hauteur, 7 m. 50 de diamètre et 56 centimètres d'épaisseur à la base. Elle pèse la bagatelle de 195 tonnes et un morceau qui en pesait onze s'en détacha lorsqu'elle tomba de l'échafaudage où elle avait été suspendue en 1731.

À droite s'élève encore le monument élevé récemment à la mémoire d'Alexandre II. Le Kremlin renferme encore d'autres bâtiments, le petit palais, élevé en 1817 par Catherine II, le sénat, l'arsenal, une caserne, le synode, et les dépendances des palais, cuisines, écuries, gardes, employés, etc.

Nous sortons de l'enceinte par la porte Spasky ou porte du Sauveur la plus curieuse de Moscou avec ses arcades byzantines surmontées lin. Entre les portes Nikolas et Spasky s'étend

la vaste Krasnaïa Plotchad ou place Rouge. Elle réunit sur ses trois cents mètres de longueur les éléments divers qui ont fait l'histoire de la cité sainte, chaque pas que l'on y parcourt fait revivre une page de la cité et chaque fois cette page est sanglante.

Vers le sud, Vassili Blajeunoe attire par ses couleurs éclatantes l'oeil du promeneur. La cathédrale Saint-Basile ou église de la protection et de l'intercession de la Vierge est une construction absolument bizarre, toute en bois, et commencée sous Ivan le Terrible. La légende veut qu'Ivan fit crever les yeux de l'architecte pour qu'il lui fût impossible de refaire un pareil chef-d'oeuvre.

En vérité, c'est bien un chef-d'oeuvre, tout au plate-forme circulaire entourée d'une balustrade de pierre et devant laquelle se faisaient les

exécutions. Il en vit des quantités, en particulier en 1570, ordonnées par Ivan le Terrible ; en 1605, le faux Dimitri 1er y était solennellement reçu et assassiné l'année suivante ; les cadavres étaient laissés sur le sol et les têtes plantées au bout d'une pique. La place Rouge a bien mérité son nom.

D'une manière générale, l'on peut dire d'après cette description succincte du Kremlin et de Kitaïgorod que l'un remplace nos Tuileries et notre Louvre, tandis que l'autre ressemblerait à notre cité ; il est hors de doute que dans l'un et l'autre pays, ces quartiers centraux ont conservé naturellement les monuments qui jalonnent comme autant de bornes, l'histoire accidentée des deux capitales, liée indissolublement à celle des peuples eux-mêmes.

Bateau de sauvetage inchavirable

On a signalé, il y a déjà un certain temps, un bateau de sauvetage dû à un employé de la Marine française, et qui semblait offrir des particularités intéressantes, le bateau de sauvetage Henry : son inventeur a poursuivi ses recherches et ses essais, s'est associé à un constructeur habile, M. Decout-Lacour, de la Rochelle, et il est arrivé maintenant à une disposition qui nous semble définitive, et qui peut rendre en même temps, sous bénéfice de quelques modifications, les plus grands services à la navigation de plaisance.

M. Henry a cherché à réunir les qualités caractéristiques que doit présenter un bateau de

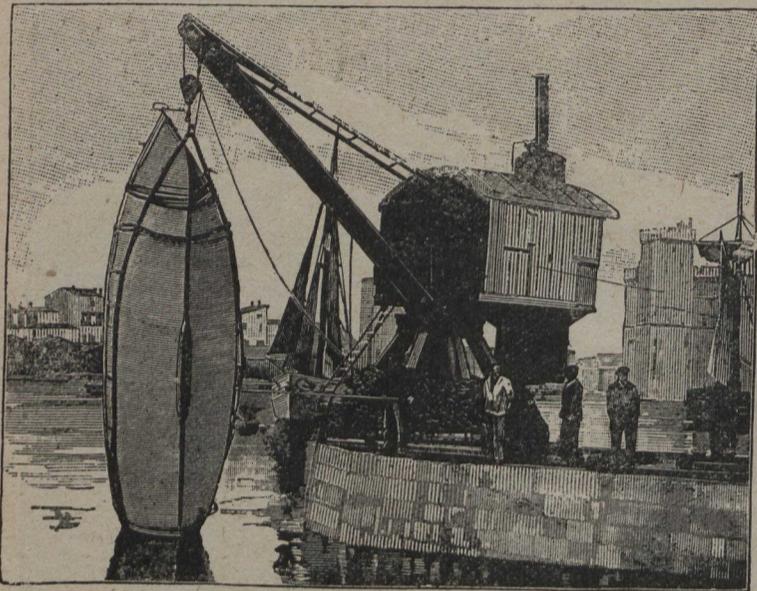
se présente normalement pour les yachts à bulb keel.

Le bulbe articulé Henry a d'ailleurs été étrangement perfectionné. Pour les bateaux de sauvetage et embarcations analogues, il se compose de deux tôles de 1-16 de pouce d'épaisseur, dont l'angle supérieur, vers chaque extrémité du bateau, porte une rainure oblique formant glissière sur un boulon spécial qui sert de suspension quand la quille est dans sa position inférieure extrême ; les rainures sont tracées pour aider au mouvement de rentrée des tôles de la quille. En bas des tôles existent des trous de boulons pour l'assemblage à pivot du fuseau

de fonte avec ces tôles. Le fuseau est formé de deux moitiés symétriques, qui sont solidarisées par les boulons-pivots dont nous venons de parler, et aussi par un boulon central servant de point d'attache à la suspension de la quille. Cette suspension est assurée par un cordage d'acier souple de 1-16 de pouce de diamètre, qui offre une résistance à la rupture de 4,000 livres ; ce câble monte verticalement jusque dans le bateau, par le puits dont nous parlerons tout à l'heure, et vient s'enrouler sur un tambour avec manivelle et pignon, ou sur un guindeau ordinaire. On comprend combien la remontée de la quille est facile quand on exerce un

latérale hollandaise, en bas de laquelle est articulé le fuseau-lest, par son extrémité antérieure, le boulon d'assemblage passant dans l'angle également antérieur du bas de l'aileron de dérive ; l'autre extrémité du fuseau porte un boulon auquel vient se fixer le bout d'un câble de suspension, qui remonte le long de la dérive, et passe ensuite sur une petite poulie avant de se rattacher à un point fixe à l'avant du puits. Les dimensions de ce câble sont combinées de manière que, normalement, la dérive complètement descendue, le fuseau-bulbe se trouve dans une position horizontale. Mais supposons l'avant de la dérive rencontrant un obstacle, ce qui a tendance à la faire se relever dans le puits, ou, ce qui revient au même au point de vue du résultat que l'on exerce une traction sur le câble de suspension de la dérive, traction ayant pour but de la rentrer parce qu'on va naviguer en eau peu profonde ou pour une autre raison : par suite de l'arc de cercle que décrit la dérive, le câble de support du fuseau-bulbe va prendre du mou, et ce mou aura pour effet d'éloigner le bout de ce fuseau de l'extrémité postérieure du bas de la dérive, qu'il enfermerait tout à l'heure grâce à l'évidement qu'il présente. Si bien que, quand la dérive sera dans sa position extrême de rentrée, le fuseau se trouvera collé horizontalement sous le bateau. Il est certain que cette disposition (jointe aux autres aménagements combinés plus spécialement pour les embarcations de sauvetage) peut rendre les bateaux de plaisance inchavirables, tout en leur laissant porter beaucoup de toile dans les meilleures conditions au point de vue nautique.

Pour ce qui est des aménagements auxquels nous venons de faire allusion, nous dirons que, dans le bateau Henry, l'évacuation de l'eau est réellement instantanée, bien autrement que dans le "life-boat" classique : on n'y trouve plus les six tuyaux à clapet qui n'offrent une surface d'évacuation que de 9 décimètres carrés, et cela seulement au centre de l'embarcation, tuyaux qui opposent du reste une résistance sensible à la marche. Ici l'évacuation se fait par deux orifices longitudinaux disposés sur toute l'étendue de la chambre, le long du puits de dérive, et sur une surface de 36 décimètres carrés : des clapets



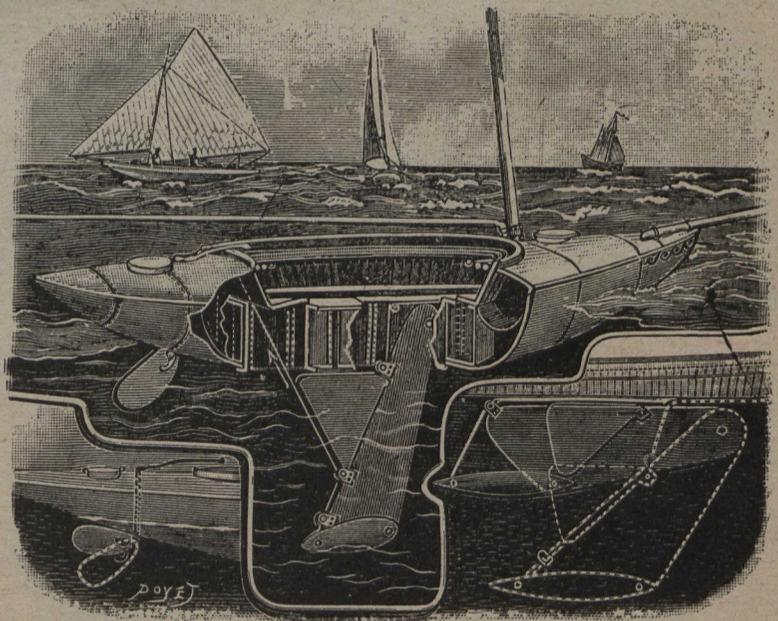
Immersion brusque du bateau

saufetage, et qui ne se trouvent en réalité qu'imparfaitement satisfaites dans le bateau de sauvetage type, le "life-boat", adopté partout depuis 1852 : stabilité, insubmersibilité, évacuation spontanée de l'eau embarquée et redressement également spontané en cas de chavirement. Ici la stabilité est assurée dans les meilleures conditions par un abaissement considérable du lest et du centre de gravité du bateau, sans que cela pourtant l'empêche de passer au besoin sur des bas-fonds où le tirant d'eau est extrêmement réduit. Le "life-boat" classique a bien une fausse-quille de 600 livres, qui joue le rôle de lest de redressement, mais ce lest ne se trouve qu'à 2 pieds sous la flottaison ; on ne pouvait songer à en augmenter le poids, au risque d'alourdir le bateau à la marche, et l'on ne pouvait non plus le descendre davantage du moins d'une façon fixe. C'est pourquoi M. Henry a adopté un bras de levier mobile portant inférieurement le fuseau de fonte de 600 livres, mais avec une portée normale de 3 pieds et plus, et ce fuseau est suspendu à des tôles qui offrent une surface de 10 pieds carrés et une résistance considérable au déplacement latéral. C'est en somme le principe du "bulb keel", dont nous avons parlé lorsque nous avons décrit les yachts modernes, mais cet appendice est mobile dans le sens vertical ; descendu complètement, il tire 5 pieds d'eau, au-dessous de la flottaison, par conséquent, et, dès qu'il est relevé, ce qui se fait instantanément, il ne tire pas plus de 2 pieds. Cette disposition est précieuse quand le bateau doit passer dans des parages où il n'y a que peu d'eau, d'autant que le relèvement s'effectue automatiquement, sans qu'on ait à craindre une avarie ; de plus, elle assure un plan de dérive des plus utiles pour la marche à la voile, en même temps qu'elle permet de tirer très facilement le bateau à sec, sans que son bulbe puisse entraîner la moindre difficulté, ainsi que cela

effort sur le câble ; et, si ce bulbe rencontre un obstacle sous l'eau, immédiatement il va se relever d'abord par l'extrémité qui vient en contact avec l'obstacle, par coulissement d'une des tôles sur sa rainure, puis horizontalement, au fur et à mesure que le bateau s'engage complètement sur l'obstacle. Tant que le tirant d'eau sera insuffisant sous la quille, celle-ci continue à demeurer soulevée ; elle redescendra au contraire en place si la profondeur d'eau devient suffisante, et tout cela automatiquement.

Les efforts ne se font nullement sentir sur le puits de quille, mais bien sur les boulons, qui présentent toute solidité : les tôles remplissent à peu près exactement le vide du puits, et il ne peut s'introduire ni herbes ni autres corps étrangers. La quille, en remontant, ne dépasse pas le sommet du puits, n'encombre point l'intérieur de l'embarcation, puisqu'elle vient s'y loger en longueur.

Disons tout de suite que les bulbes imaginés pour les grands bateaux de plaisance par M. Henry, sont assez sensiblement différents, bien que les dispositions aient été prises, ici aussi, pour que automatiques empêchent les projections d'eau la quille vienne se loger "en longueur" de bas en haut par le puits. Et il est manifeste dans le puits de quille ou de dérive comme on que la stabilité d'un bateau est d'autant plus voudra l'appeler. Dans cet autre type de bulbe, grande qu'une lame ne peut pas y demeurer un on trouve une tôle unique en forme de dérive certain temps roulant d'un bord sur l'autre. On



Dérive mobile de yacht. Rentrée du gouvernail et de la dérive

a, de plus, supprimé les caisses à air, encombrantes et lourdes, des bateaux de sauvetage ordinaires, et on les a remplacées par un cloisonnement de toutes les parties du bateau. Quant à la navigation à la voile, elle est évidemment possible avec une embarcation qui a un tel plan de dérive, et par les plus mauvais temps puisque la stabilité est assurée: cette navigation est moins fatigante que l'emploi de l'aviron, elle est plus sûre quand il s'agit d'aborder un autre bateau, et elle demande un équipage réduit, ce qui expose la vie de moins d'hommes. Mais le constructeur de ce bateau, M. Decout-Lacour, a su y appliquer de la façon la plus ingénieuse cet automobilisme qui gagne chaque jour du terrain en toute matière: il existe déjà des bateaux de sauvetage à propulsion mécanique, mais celui-ci est d'un type tout particulier et bien étudié. Le moteur, naturellement à essence de pétrole, est disposé à l'arrière du canot, sous un des tambours, qui le met à l'abri des lames. Il est d'une puissance de 12 chevaux, à deux cylindres de 4 pouces de diamètre pour une course de 4 1/4 pouces, avec allumage électrique, ce qui est beaucoup plus prudent en la matière, et s'impose d'ailleurs de plus en plus. Il est muni

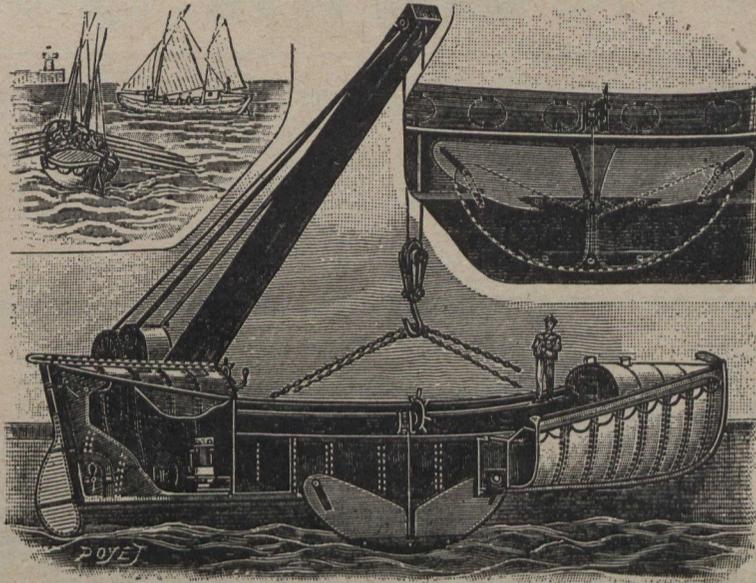
d'un régulateur d'un accélérateur et d'un carburateur spécial; l'hélice qu'il commande est réversible, pour assurer la marche en arrière, plus nécessaire ici que nulle part. Le réservoir à essence est à double enveloppe, il est logé dans un compartiment indépendant de celui du moteur et doté d'une vidange directe à la mer; le caisson du moteur est

muni d'une porte étanche, de prises d'air et de hublots à fermeture instantanée. La mise en marche ou l'arrêt, la carburation, l'allumage, sont commandés du dehors, et sont sous la main de l'homme de barre.

Le bateau de sauvetage Henry, tel qu'il se construit actuellement avec ses derniers perfectionnements, a été soumis à des essais variés, à la voile, au moteur, et il donne toute satisfaction; pour éprouver sa solidité et sa stabilité, on l'a fait tomber à la mer d'une hauteur de 6 mètres, par déclenchement instantané au moyen d'une grue; on l'a obligé à chavirer et on l'a vu se vider immédiatement, en reprenant sa position normale; on a pu sans aucun inconvénient y déverser brusquement un volume de 4 mètres d'eau d'une hauteur de 4 mètres.

Déjà la Société des Hospitaliers Sauveteurs Bretons possède un de ces canots de sauvetage pour le service de la station Brest-Portsall, et ce nouveau type d'embarcation si intéressant va pouvoir subir les dures épreuves de la pratique.

DANIEL BELLET.



détails du bateau de sauvetage Henry et de sa quille mobile.

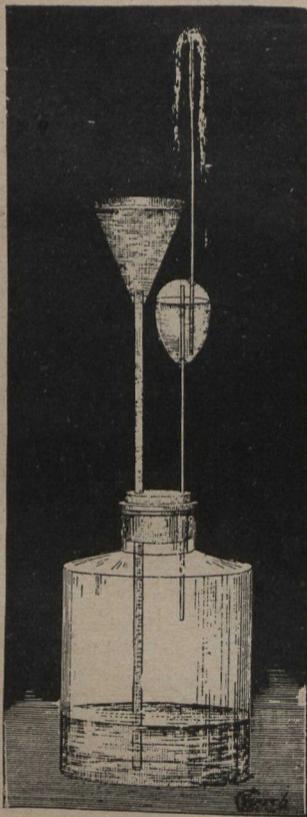
AMUSEMENT SCIENTIFIQUE

FONTAINE JAILLISSANTE

Voici un moyen de faire un jet d'eau avec des éléments qu'il est très facile de se procurer:

Prenez un tube de macaroni, que vous rendrez imperméable à l'intérieur en promenant au bout d'un fil, ainsi que nous l'avons indiqué dans une récente expérience, un petit tampon de coton

imbibé d'huile. Cela fait, roulez aussi bien que possible un cornet de papier, dont le bout flottant sera fixé avec une épingle, ou mieux, avec un peu de cire. Coupez nettement avec des ciseaux le sommet de ce cône, et adaptez-le au bout du tube en macaroni, en ayant soin de le fixer avec du fil, ou en faisant couler un peu de cire au fond du cornet. Maintenant, videz un oeuf en le perçant de deux trous pratiqués aux extrémités du grand axe, et en soufflant par l'un d'eux. Introduisez par chacun de ces trous jusqu'à effleurement de la paroi opposée, une paille assez grosse, bien



percée, que vous fixerez à l'oeuf avec un peu de cire rouge. Remplissez l'oeuf d'eau aux trois quarts en plongeant une des pailles dans le liquide et en aspirant par l'autre, vous aurez ainsi préparé les deux organes essentiels de votre appareil.

Prenez maintenant un flacon à large goulot, avec une tige de fer rougie, percez-en le bouchon de deux trous très écartés l'un de l'autre, et de diamètres correspondants au macaroni et à la paille. Introduisez-y le macaroni jusqu'au fond

du flacon et la paille non bouchée à la cire jusqu'au tiers seulement. Votre appareil est achevé et prêt à fonctionner.

En effet, versons de l'eau dans l'entonnoir en papier, elle va tomber dans le vase inférieur et comprimera l'air. Mais cette augmentation de pression se transmettra par la paille du bouchon, à la calotte supérieure de l'oeuf. Versez toujours jusqu'à refus, et à ce moment, coupez net, avec de bons ciseaux, le bout fermé de la paille supérieure; un jet magnifique s'échappera, et sa hauteur sera d'autant plus grande que le tube en macaroni sera plus long.

LE CAFE IMPROVISE

Cette expérience trouve naturellement sa place à la fin d'un dîner.

Au moment de prendre le café, vous dites à vos invités, qu'étant amateur de très bon café, vous avez pris l'habitude de le faire vous-même, à table. Pour cela, vous priez le maître d'hôtel de vous apporter un filtre. On vous apporte un filtre, en fer blanc très ordinaire; vous le regardez sur toutes les faces; puis vous le remontez. Vous demandez alors qu'on vous donne du café et de l'eau bouillante. On vous apporte en effet l'eau et un sac ou une boîte de cuisine, que vous ouvrez. A l'intérieur vous trouvez des haricots. Vous adressez au maître d'hôtel: "Mais, vous

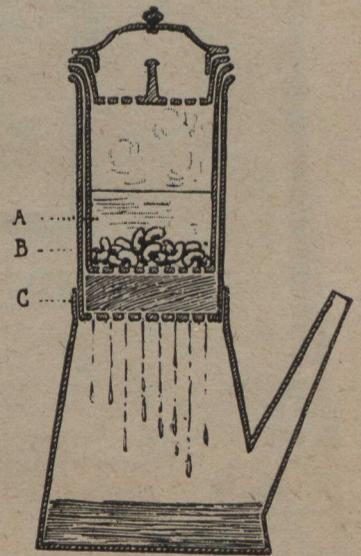
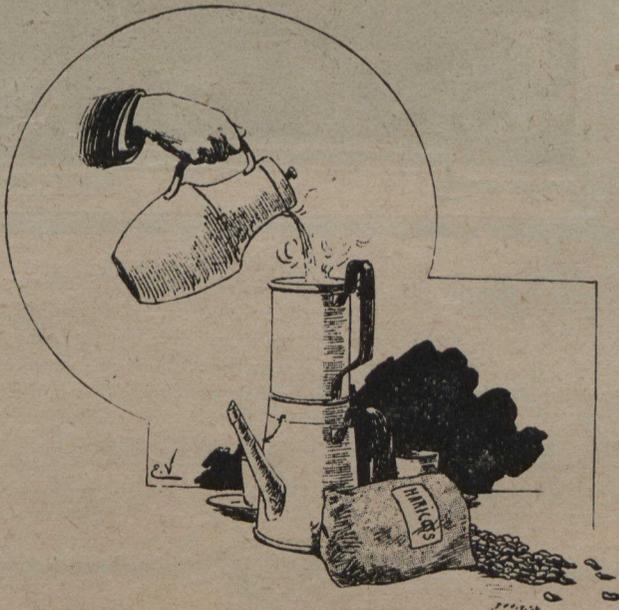
vous êtes trompé, lui dites-vous, ce n'est pas du café que vous me donnez là, ce sont des haricots. Enfin, cela ne fait rien; je vais quand même m'en servir pour faire le café."

Vous prenez une poignée de haricots, que vous placez dans la partie supérieure du filtre, puis vous versez lentement l'eau bouillante dessus, comme si vous faisiez du caté ordinaire; vous laissez filtrer lentement, et, à la grande stupéfaction de vos invités, vous leur versez un excellent moka.

EXPLICATION ET PREPARATION DU TOUR

Vous achetez un filtre ordinaire de cuisine, et dans sa partie supérieure vous faites, avec une feuille de fer blanc, un gros tube qui doit être moins long de 5 centimètres que l'intérieur du filtre et s'adapter exactement à ses parois intérieures. A son extrémité inférieure, vous soudez un tamis semblable à celui existant dans le filtre. Vous mettez le café en poudre sur le tamis du filtre et vous introduisez le tube. Etant ainsi préparé, le café se trouvera pris entre les deux tamis.

C'est dans ces conditions qu'il vous est apporté; vous n'avez donc qu'à placer les haricots et à verser l'eau pour obtenir du café.



A, eau; B, haricots; C, café.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

MAGAZINE DE GRAND FORMAT, ILLUSTRÉ, AVEC COUVERTURE EN COULEURS

Deux romans choisis : EVANGELINE, par H. W. Longfellow, traduction de Louis Dépret ; Le SERMENT DU CORSAIRE, par Raoul de Navery. Œuvre émouvante et tragique.



Musique des grands auteurs : LES RAMIERS, poème persan d'Emile Mariotte, musique d'Alex. Georges ; VALSE OUBLIEE, musique de Ch. Widor, avec illustrations hors texte.

Réduction au quart de la couverture du premier numéro

SA DEVISE :
"JOLI ET PRATIQUE"

SON BUT :
PLAIRE ET INSTRUIRE

Le Monde Illustré
Album Universel



QUELQUES ATTRACTIONS DU NUMERO UN : Chronique générale, par Paul d'Esmorin :: Le Niagara et l'électricité :: A travers l'Italie, "Le Colisée" :: La prospérité Canadienne aux Etats-Unis :: Notes Scientifiques :: Le mois de la Sainte Vierge, par Gasto Chérubin :: La vie mondaine, par Jacqueline :: Plessisville, par Auguste Pommier :: Les chevaux de race au Canada :: Chapeaux de printemps et modes nouvelles :: Au pays du matin calme "La Corée" :: La vie au foyer, par Collette :: Arts et Chiffons :: Les jeux de la rue :: Causerie musicale, par Carhibous, Etc., Etc.

**CONCOURS MAGIQUE AVEC 20
MAGNIFIQUES PRIX.**



**NE MANQUEZ PAS DE LIRE CE
PREMIER NUMERO.**

CONCOURS N° 122
" LES POMMIERS = LILAS "

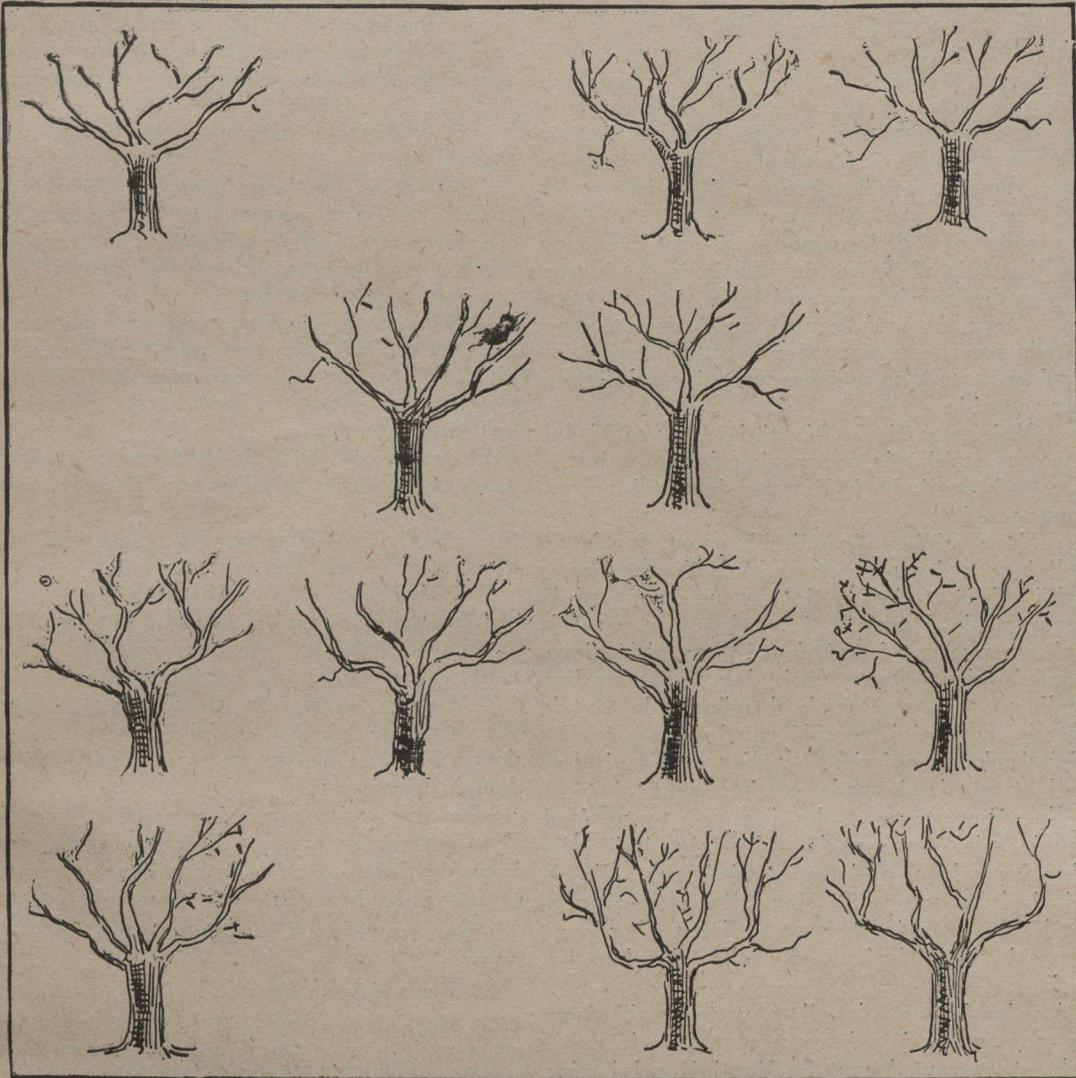
Le vieux papa Laramée, sur le point de quitter cette vallée de larmes, d'égoïsme et de toute sorte de misères, après avoir partagé, en toute justice, son bien entre ses quatre fils, leur dit : le czshrdl acin rdlu acin rdlu oi nrdu oinrao

Il reste encore une terre, la plus fertile, la plus belle sur laquelle ont été plantés douze superbes pommiers. Cette terre vous appartien- dra, lorsque vous l'aurez divisée en quatre par-

ties parfaitement égales et contenant chacune trois pommiers.

Si, un mois après ma mort, vous n'avez point réussi, la terre sera vendue et le prix versé à la caisse des pauvres.

Quinze jours après la mort de leur père, les quatre frères avaient, non sans difficulté, résolu le problème que, chers lecteurs, nous vous don- nons aujourd'hui à résoudre dans ce concours.



LISTE DES 5 PRIX

- 1er prix. — Magnifique album musical . . . \$5.00
- 2e prix. — Un roman illustré 1.50
- 3e prix. — Une lithographie artistique en 15 couleurs, valant 1.00
- 4e prix. — Une lithographie en 15 couleurs, valant 0.75
- 5e prix. — Une lithographie valant 0.50

N'oubliez pas que vous pouvez envoyer autant de solutions que vous voudrez, à condition de vous servir du dessin de "l'Album".

Détachez ce dessin et envoyez votre solution à BALSAMO, 1961 rue Sainte-Catherine, ("Album Universel"). Les solutions pour ce concours seront reçues jusqu'au 15 avril.

LE BO NMOTIF !

A la suite d'une manifestation, un citoyen a été arrêté pour refus de circuler et passe en police correctionnelle.

—Enfin, lui demande son avocat : pourquoi vous a-t-on poursuivi ?

Et le prévenu de répondre :

—Parce que je ne marchais pas !...

LA VUE BASSE

Marius raconte pour le cent quatre-vingt-dixième fois à un ami, l'émouvant épisode de son naufrage :

—J'étais seul, en plein Pacifique, à cheval sur une cage à poules... tu vois ça d'ici ?

—Ça m'serait difficile ! répond l'ami : j'ai oublié de te dire que je suis déplorablement myope !...

AU PALAIS

Jeu Hiroux, flanqué de deux policeman, aperçoit en traversant un couloir le recorder qui légringole l'escalier à la suite d'un faux pas, et narquois il constate :

—Tiens ! Encore une descente de justice !

MOT D'UN CHEMINEAU

Un chemineau frappe à la porte d'une ferme où il s'est déjà présenté la veille.

—Comment, encore vous ! s'écrie la fermière en colère.

—Pardonnez-moi, madame, mais j'ai grand faim.

—Attendez ! je vais aller chercher mon mari !

—A quoi bon madame, je ne suis pas anthropophage.

SOLUTION DU CONCOURS No 119

Ce concours aquatique était destiné à éprouver la patience de nos plus habiles découpeurs et problémistes.

Le premier prix est attribué à M. Arthur Monday, 1309 rue Notre-Dame, Montréal ; le 2ème à Mlle Albertine Belisle, Papineauville, Qué. ; le 3ème à "Anisor", 197 rue Bleury, Montréal ; le 4ème à M. Isaac Filiatrault, Verner, Ont. ; le 5ème à M. Adélar Giroux, Buckingham, Qué.

Nous avons aussi reçu des solutions justes de MM Thos. Demers, Mme Baillargeon, M. Aimé de Boisbriand, T. Thériault, M. J. C. Chapdelaine, M. D. Samson, Mlle L. R. Blanchard, Mlle M. Guillothe, Mlle Anne Comeault, M. A. J. Geoffrion, M. Maurice Reneault, Mme Alice Pelissier, Mme J. E. Mailhot, M. George Poirier, Mlle Olivine Dugrenier, Mlle Emérée Duquette, Mme Arthur Boucher, M. Stanislas Fournier, M. Louis Alfred Renaud, M. Lesein, Mlle Ernestine Gagnon, Mlle Elisabeth Veillette, M. Jos. H. Talbot, Mme J. M. Michaud, M. Pierre Parenteau, Mme J. Ed. Pelletier, M. Amédée Labarre, M. Jean-Bte Carrol, M. Ulric Archambault.

NOUVELLE A LA MAIN

—Monsieur, je prends la liberté de vous demander la main de Mlle votre fille.

—C'est bien, monsieur ; mais combien d'argent apportez-vous ?

—Oh ! monsieur, pas de malentendu, je vous prie ! J e n'étais pas venu pour acheter Mlle votre fille...

AUX MAITRESSES DE MAISON

Un livre unique et que toute femme soucieuse du bon renom de son salon doit posséder, c'est la collection des soixante-quatre livraisons de la "Vie chez soi et dans le Monde", richement reliée, illustrée de soixante-quatre grandes pages en simili-gravure et comprenant l'étude détaillée, avec des exemples à l'appui, des chapitres ci-après : le mariage, le jeune ménage, les visites, la femme dans l'administration, l'enseignement des femmes, des carrières féminines, fleurs, couturières, modistes, enseignement commercial, plumassières, inspection du travail, lingerie, industries diverses, la naissance, le baptême, l'enfance, la vie au dehors, prévision du temps, la vie en commun, la maîtresse de maison, concerts, les réceptions, les morts, la correspondance, relations mondaines, formules de lettres, billets, modèles de lettres à écrire en diverses circonstances de la vie, etc. Ce beau volume, de cinq cent douze grandes pages imprimées sur papier de luxe et très bien relié, ne sera vendu que 4 fr. 85 à nos lectrices. Adresser mandat-poste à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, Paris.

DEVINETTE



Voilà le pianiste. Trouvez la chanteuse.

MADemoiselle DE SCUDÉRI

Chronique du temps de Louis XIV

I

Rue Saint-Honoré, dans une petite maison, habitait Madeleine de Scudéri, connue par l'éléance de ses vers et par la faveur de Louis XIV et de madame de Maintenon.

Il était près de minuit, en automne de l'an 1680, lorsqu'à la porte de cette maison on heurta avec tant de fracas que tout le vestibule en retentit bruyamment. Baptiste, qui cumulait chez la noble demoiselle les fonctions de cuisinier, de laquais et de concierge, avait reçu de sa maîtresse la permission d'aller à la campagne assister aux noces de sa soeur, et il ne restait au logis que La Martinière, femme de chambre de mademoiselle de Scudéri.

Comme les coups redoublaient avec impatience, La Martinière se dit que Baptiste avait eu tort de partir et de laisser la maison à la garde de deux femmes sans défense. On parlait beaucoup, à cette époque, de tentatives d'effractions, de vols et d'assassinats commis sur tous les points de Paris. Aussi, la femme de chambre n'eut-elle pas de peine à s'imaginer qu'il y avait en bas une bande de malandrins, informés de l'abandon de la maison, décidés à faire un coup de main et peut-être à attenter aux jours de sa maîtresse. Epouvantée, tremblant de tous ses membres, ne sachant que résoudre, elle restait dans sa chambre, maudissant tour à tour Baptiste, sa soeur et la noce tout entière.

Entre temps, le vacarme continuait avec un bruit de tonnerre.

—Ouvrez, pour l'amour de Dieu, ouvrez donc, cria une voix.

La Martinière se décida enfin, malgré son anxiété croissante, à prendre un flambeau dans lequel brûlait une chandelle, et d'un pas précipité elle descendit dans le vestibule. Là elle entendit distinctement la voix de celui qui frappait :

—Pour l'amour du Christ, ouvrez donc !

En vérité, pensa La Martinière, il n'y a point de voleur qui parle de la sorte ! Qui sait si ce n'est pas quelque malheureux poursuivi qui vient chercher asile auprès de mademoiselle, dont on connaît le bon cœur. Soyons prudente, toutefois.

Doucement, elle entr'ouvrit la fenêtre et demanda, en faisant la grosse voix, qui venait à cette heure tardive de la nuit faire un pareil tapage à la porte et arracher tout le monde au sommeil. Elle s'évertuait autant que possible à faire croire que c'était un homme et non une femme qui faisait ces questions.

A la clarté douteuse de la lune qui sortait en ce moment d'un épais nuage, elle aperçut une longue figure enveloppée dans un manteau gris clair, et le large chapeau rabattu sur les yeux.

Elevant la voix pour se faire bien entendre de celui qui était en bas, elle cria de toutes ses forces :

—Holà ! Baptiste, Claude, Pierre, levez-vous et voyez donc quel est le vaurien qui a dessein d'enfoncer notre porte !

Mais une voix douce et presque plaintive lui répondit :

—Ah ! La Martinière, chère dame, je sais bien que c'est vous, quoi que vous fassiez pour déguiser votre voix, et que vous êtes seule dans la maison avec votre maîtresse. Mais vous pouvez m'ouvrir sans crainte, il faut que je parle absolument à votre maîtresse à l'instant même.

—Mais vous n'y pensez point, répliqua la femme de chambre, mademoiselle ne peut vous don-

ner audience ainsi en pleine nuit, vous ne savez donc pas qu'elle est depuis longtemps endormie, et qu'à aucun prix je ne voudrais l'arracher aux douceurs du sommeil, qui lui est si nécessaire à son âge.

—Je sais, répondit le singulier visiteur, je sais que votre maîtresse vient de mettre de côté le manuscrit de son roman de "Clélie", auquel elle travaille sans relâche, et qu'elle recopie en ce moment quelques vers qu'elle doit lire demain chez la marquise de Maintenon. Je vous en conjure, dame Martinière, ayez pitié de moi et ouvrez-moi la porte. Sachez qu'il s'agit de sauver un malheureux de la ruine ; sachez que l'honneur, la liberté, la vie même dépendent de cet instant d'entretien que je veux avoir avec votre maîtresse. Soyez sûre qu'elle vous en voudrait à mort si elle savait que vous avez impitoyablement refusé sa porte à un malheureux qui venait implorer son aide.

—Mais, repartit La Martinière, pourquoi faites-vous appel à la compassion de ma maîtresse à cette heure indue ? Revenez demain à un moment propice.

—Vous oubliez, répondit l'inconnu, que la fatalité, pour frapper comme la foudre et écraser celui qu'elle atteint, ne tient aucun compte ni du temps ni de l'heure. Si le salut n'est possible qu'à un moment donné, faut-il sans pitié ajourner le secours ? Ouvrez-moi, n'ayez pas peur d'un malheureux sans appui, abandonné de tout le monde, poursuivi, accablé par les plus cruelles vicissitudes, et qui vient supplier votre maîtresse de la soustraire à un danger imminent.

En achevant ces paroles, il poussa un profond soupir suivi d'un sanglot. La voix était celle d'un jeune homme, douce et pénétrante, elle allait droit au cœur. La Martinière se sentit profondément remuée, et, sans se livrer plus longtemps à ses réflexions, elle alla chercher ses clefs.

A peine la porte fut-elle ouverte que l'homme au manteau se jeta brusquement dans le vestibule, et, passant devant La Martinière, lui cria :

—Menez-moi auprès de votre maîtresse !

Epouvantée, La Martinière éleva son flambeau et vit à la lueur de la flamme un visage de jeune homme, pâle comme la mort et affreusement décomposé. Peu s'en fallut qu'elle ne s'évanouît lorsque l'inconnu entr'ouvrit son manteau et laissa apercevoir sur son pourpoint la poignée brillante d'un stylet.

Il attacha sur elle ses yeux étincelants et, d'un ton encore plus farouche :

—Menez-moi auprès de votre maîtresse, vous dis-je ! répéta-t-il.

Cette fois, La Martinière ne douta point que Mlle de Scudéri ne fût menacée d'un grand péril. Elle aimait sa maîtresse d'une affection sincère, elle la vénérât comme une mère bonne et dévouée ; aussi sentit-elle se réveiller dans son âme un courage dont, en toute autre occasion, elle ne se serait crue capable. Elle ferma vivement la porte de l'appartement, qu'elle avait laissée ouverte, se plaça devant, et, d'un ton ferme et résolu :

—Vraiment, dit-elle, votre folle audace, maintenant que vous êtes entré, ne répond guère à vos paroles suppliantes qui, je m'en aperçois bien, ont fort mal à propos excité ma pitié. Vous ne pouvez voir Mademoiselle en ce moment, ni lui parler ; si vous n'avez pas de mauvaises intentions, vous ne devez pas craindre de vous montrer au grand jour. Revenez donc demain et

vous lui expliquerez votre affaire. En attendant, sortez d'ici !

L'homme eut un profond soupir, adressa à La Martinière un regard désespéré et saisit son stylet. La Martinière recommanda son âme à Dieu, mais resta immobile. Elle regarda l'étranger en face et s'appuya plus fortement contre la porte par où il devait passer pour arriver jusqu'à Mlle Scudéri.

—Je veux voir votre maîtresse, vous dis-je ! s'écria-t-il.

—Faites ce que vous voudrez, répondit La Martinière, je ne bouge pas d'ici. Achevez votre oeuvre criminelle, mais sachez que vous trouverez une mort ignominieuse en place de Grève, avec vos odieux complices.

—Ah ! s'écria l'homme, vous avez raison, La Martinière, j'ai l'air d'un voleur et d'un assassin, armé comme je le suis, mais mes complices ne sont pas encore exécutés. Oh ! non, ils ne sont pas exécutés.

En même temps, il tira son stylet, et ses regards se clouèrent sur la pauvre femme, à demi-morte de peur.

—Jésus ! cria-t-elle, car elle n'attendait plus que le coup de la mort.

En ce moment, on entendit dans la rue un cliquetis d'armes et un piétinement de chevaux.

—La maréchaussée ! la maréchaussée ! Au secours ! au secours ! cria La Martinière.

—Maudite femme ! tu veux donc ma perte. C'en est fait, oui, c'en est fait ! Prends, prends, donne ceci à ta maîtresse, aujourd'hui même ou demain, si tu veux.

L'homme avait prononcé ces paroles tout bas. D'un mouvement brusque, il arracha le flambeau à La Martinière, souffla la lumière et remit une cassette entre les mains de la femme de chambre.

—Sur ton salut, dit-il, donne cela à ta maîtresse.

Et il se précipita hors de la maison.

La Martinière s'était affaissée sur le carreau ; elle se releva avec peine, et, en tâtonnant, elle regagna dans l'obscurité sa chambre, où, tout épuisée, incapable de prononcer une parole, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Alors, elle entendit un bruit de clef tournant dans la serrure de la grande porte. Quelqu'un ouvrit, ferma la porte sur lui, et s'approcha d'un pas léger et incertain. Hors d'état de se mouvoir, elle attendit le dénouement de ce drame affreux. Mais quelle fut sa surprise lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit à son tour, et qu'à la clarté de la lampe, elle reconnut le brave et bon Baptiste, qui avait l'air d'un spectre, et était tout effaré.

—Pour l'amour de tous les saints, fit-il, pour l'amour de tous les saints, dites-moi, dame Martinière, ce qui se passe ici. Ah ! quelle peur j'ai eu. Je ne sais quel pressentiment m'avait poussé à quitter la noce hier soir. J'arrive dans la rue : " Dame Martinière, me dis-je, a le sommeil léger ; je n'aurai qu'à frapper un tout petit coup à la porte d'entrée, elle m'entendra tout de suite et m'ouvrira." Et voilà que je tombe au milieu d'une patrouille de cavaliers et de fantassins armés jusqu'aux dents. On m'arrête, on ne veut pas me lâcher. Heureusement, j'aperçois parmi eux Desgrais, le lieutenant de la maréchaussée, qui me connaît fort bien. Ces gens me mettent leurs lanternes sous le nez :

—Eh ! Baptiste, crient-ils, d'où diable viens-tu à cette heure, et que fais-tu ici ? Rentre dans ta maison et garde-la bien. Ici, tu ne peux t'at-

tendre à rien de bon, nous sommes sur une piste et nous ferons une bonne prise cette nuit..”

—Vous ne pouvez vous imaginer, dame Martinière, l'impression que firent sur moi ces paroles; le coeur me battait. J'accours à la hâte; et, sur le seuil de la porte, que vois-je? un homme enveloppé d'un manteau sort d'ici, un stylet au poing, et me renverse. La maison est ouverte, les clefs sont sur la serrure; dites-moi, qu'est-ce que tout cela veut dire?

La Martinière, remise de son trouble mortel, lui raconta tout ce qui s'était passé. Ensemble, ils visitèrent le vestibule et trouvèrent à terre le flambeau que l'étranger avait jeté en prenant la fuite.

—Il est évident, dit Baptiste, que l'on en voulait à la vie de Mademoiselle, et qu'elle a failli être assassinée. Cet homme devait savoir, comme vous le dites bien, que vous étiez seule avec elle, et même qu'elle était encore levée pour s'occuper de ses ouvrages. Il est manifeste que c'est un de ces maudits malandrins et voleurs qui se glissent dans les maisons et furettent partout pour découvrir ce qui peut leur servir à l'accomplissement de leurs desseins diaboliques. Quant à cette cassette, dame Martinière, nous ferions bien, à mon sens, de la jeter dans la Seine à l'endroit le plus profond du fleuve. Qui nous garantit qu'on n'en veut pas à la vie de notre bonne maîtresse, et qu'en ouvrant cette boîte elle ne tombera par morte sur le coup, comme le vieux marquis de Tournay lorsqu'il décacheta la lettre qu'il avait reçue d'une main inconnue.

Les braves serviteurs restèrent longtemps indécis; à la fin, ils prirent le parti de tout dire le lendemain à leur maîtresse et de lui remettre la mystérieuse cassette, tout en l'engageant à ne l'ouvrir qu'avec les plus grandes précautions. Puis ils examinèrent une à une toutes les circonstances qui avaient accompagné l'apparition de l'étranger suspect, et ils en arrivèrent à penser qu'il y avait peut-être en jeu quelque secret qu'ils n'avaient pas à approfondir eux-mêmes et dont ils devaient laisser la découverte à Mlle de Scudéri.

II

Baptiste n'avait pas tort de s'alarmer. A cette époque, en effet, Paris était le théâtre des crimes les plus audacieux, auxquels des imaginations infernales s'appliquaient à donner un véritable caractère de terreur.

Glaser, apothicaire allemand, le meilleur chimiste de son temps, s'occupait, comme la plupart des gens de sa profession dans ce siècle, d'expériences d'alchimie. Il cherchait la pierre philosophale.

Il avait pour aide un Italien appelé Exili, mais pour celui-ci, l'art de faire de l'or n'était qu'un prétexte. Ce qu'il était surtout avide d'apprendre, c'était le mélange, la cuisson, la sublimation des poisons dans lesquels Glaser espérait trouver une source de richesses. L'Italien parvint ainsi à composer une substance vénéneuse, sans odeur et sans goût, provoquant une mort lente, ne laissant aucune trace dans le corps humain et déjouant tout l'art et toute la science des médecins qui, ne soupçonnant pas l'empoisonnement, étaient obligés d'attribuer la mort à une cause naturelle. Cependant, quoique Exili travaillât avec la plus grande prudence, il ne tarda pas à être soupçonné d'avoir vendu des poisons, et fut envoyé à la Bastille. Dans la même chambre, on enferma quelque temps après le capitaine Gaudin de Sainte-Croix, contre lequel le père de la marquise de Brinvilliers avait obtenu une lettre de cachet. Ce dernier était d'un caractère emporté, quoique feignant la dévotion. Dès sa jeunesse, il avait été imbu de tous les vices, et il était jaloux et vindicatif jusqu'à la fureur. Rien ne pouvait mieux servir ses projets de rancune que les secrets diaboliques d'Exili, puisqu'ils lui donnaient le moyen d'exterminer tous ses ennemis. Il devint donc l'élève zélé de l'Italien, et bientôt il égala son maître, en sorte que,

au sortir de la Bastille, il était en état de faire seul ses manipulations.

La Brinvilliers était une femme perdue de mœurs. Grâce à Sainte-Croix, ce fut bientôt un monstre. Il la poussa peu à peu dans la voie du crime, lui fit empoisonner d'abord son propre père, chez qui elle vivait et dont elle soignait la vieillesse avec une infâme hypocrisie; puis ses deux frères, et enfin sa soeur, les uns pour se venger d'eux, les autres à cause de leur riche héritage. L'histoire des empoisonneurs fournit la preuve affreuse que des forfaits de cette nature prennent, chez quelques criminels, par habitude, le caractère d'une passion irrésistible. On cite des empoisonneurs qui, sans autre motif que celui de satisfaire un caprice, ont fait périr des personnes dont la vie ou la mort leur était, au fond, complètement indifférente. La mort subite de quelques pauvres soignés à l'Hôtel-Dieu fit naître, plus tard, le soupçon que les pains distribués chaque semaine par La Brinvilliers, pour simuler la bienfaisance, étaient empoisonnés. Il est, au reste, avéré qu'elle mit du poison dans des pâtés de pigeon servis à sa table.

Le chevalier Du Guet et plusieurs autres personnes furent victimes de ces abominables repas. Sainte-Croix, son complice La Chaussée et La Brinvilliers surent, pendant longtemps, couvrir leurs horribles exploits d'un voile impénétrable; mais, quelque artifice que les criminels mettent à l'oeuvre, la puissance éternelle du ciel sait ici-bas les atteindre et les châtier. Les poisons préparés par Sainte-Croix étaient si subtils que quiconque se bornait à les respirer était immédiatement frappé de mort. Sainte-Croix, en faisant ces préparations, avait l'habitude de se couvrir le visage d'un masque de verre. Un jour qu'il était dans son laboratoire, son masque se détacha, il aspira la poussière du poison et tomba raide mort.

Comme il n'avait pas d'héritier, on mit les scellés chez lui. Quand on fit l'inventaire de son mobilier, on trouva dans une caisse les poisons dont il se servait pour accomplir ses infernales machinations. On mit également la main sur les lettres de la Brinvilliers, sa complice, dont la culpabilité ne pouvait être mise en doute. Elle se réfugia à Liège, dans un couvent. Desgrais, un des plus habiles employés de la maréchaussée, se déguisa en ecclésiastique, parvint, grâce à ce costume, à se faire admettre dans le couvent, et arrêta l'empoisonneuse; elle fut condamnée à mort, brûlée vive, et ses cendres furent jetées au vent.

On aurait pu croire que cette terrible exécution devait suffire pour arrêter les autres criminels dans leurs desseins. Il n'en fut rien. Dans le faubourg Saint-Germain, vivait une vieille femme, nommée la Voisin, qui prédisait l'avenir et passait pour sorcière; elle avait connu Exili et tenait de lui le secret de la fabrication des poisons ne laissant pas de traces. Mais Desgrais ne tarda pas à la surprendre. Elle fut renvoyée devant la Chambre ardente, instituée spécialement pour la recherche de ces crimes mystérieux et présidée par La Reynie. La Voisin avoua tout, et la Chambre ardente la condamna au supplice qu'avait subi la Brinvilliers. Elle fut exécutée en place de Grève et, après sa mort, on poursuivit plusieurs personnages de haute distinction, accusés d'avoir eu des rapports avec elle. Parmi ces personnages se trouvèrent la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons et le duc de Luxembourg, François-Henri de Montmorency, maréchal du royaume. La Reynie se montra d'une sévérité qui égalait la cruauté, et peu s'en fallut que les duchesses et le duc n'eussent le sort des deux suppliciées. A peine l'affaire des empoisonnements fût-elle terminée que Paris s'affola d'une autre terreur. On racontait que toutes les personnes qui achetaient des bijoux s'exposaient à être assassinées ou tout au moins volées. Une bande de voleurs semblait avoir pris à tâche de les dévaliser, et, pour atteindre son but, ne reculait devant aucune audace. La poli-

ce, quoique très active, ne parvenait à mettre la main sur aucun des auteurs de ces attentats. Chose singulière: les victimes que l'on trouvait chaque matin dans les rues ou dans les maisons avaient toutes la même blessure mortelle: un coup de poignard dans le coeur. Au dire des médecins, les assassins devaient s'être exercés depuis longtemps, car chaque coup qu'ils portaient donnait fatalement la mort. D'Argenson, le lieutenant de police, fit opérer de nombreuses arrestations parmi les gens du bas peuple, et La Reynie mettait tous les moyens en oeuvre pour arracher les aveux; mais, en dépit des sentinelles et des patrouilles, la trace des assassins demeurait introuvable. Aussi, ne sortait-on plus qu'armé jusqu'aux dents. Ce qu'il y avait surtout d'inexplicable dans ces crimes, c'est que l'on ne retrouvait pas même le moindre indice des objets volés. Les malfaiteurs devaient être renseignés exactement sur les allées et venues de la police, puisque chaque fois qu'elle surveillait de près un quartier, il ne se passait rien dans cette partie de la ville, tandis que sur tous les autres points, les vols et les assassinats redoublaient.

III

Le lendemain matin, quand La Martinière vint raconter à sa maîtresse les événements de la nuit précédente, elle lui dépeignit avec les couleurs les plus vives toutes les horreurs qui se commettaient à Paris. En même temps, elle lui remit en tremblant la mystérieuse cassette. Baptiste se tenait à quelques pas d'elle, dans un coin. Il était tout blême et, mourant de peur, ne trouvant point une parole, il tournait son bonnet de nuit dans ses mains. Tous deux supplièrent la noble demoiselle, d'un ton lamentable, pour l'amour de tous les saints, de n'ouvrir la cassette qu'avec les plus grandes précautions.

Mlle de Scudéri prit la cassette fermée et la souleva dans ses mains.

Quelle ne fut pas la surprise de Mlle de Scudéri lorsqu'elle en retira deux bracelets d'or richement ornés de pierreries et un collier non moins éblouissant de beauté! Tandis qu'elle louait l'admirable travail de ces bijoux, La Martinière, qui ne les quittait pas des yeux, s'écria que la fière Montespan n'avait certes point une parure semblable.

—Mais que veut dire tout ceci? demanda Mlle de Scudéri.

Tout à coup elle aperçut au fond de la cassette un petit billet plié. Elle crut y trouver l'explication du mystère; mais, à peine eut-elle lu ce qui était écrit sur le papier, qu'elle le laissa échapper de ses mains tremblantes.

—Oh! s'écria-t-elle d'une voix qu'étouffaient à moitié les sanglots, se peut-il qu'une parole, prononcée au hasard à la cour, ait eu immédiatement assez d'échos au dehors pour troubler mon repos et laisser peser sur moi une accusation de complicité avec des scélérats?

Elle avait porté son mouchoir à ses yeux et pleurait en sanglotant. La Martinière et Baptiste, éperdus, ne savaient comment assister leur maîtresse dans cette navrante affliction. Machinalement, la femme de chambre ramassa le billet et lut ce qui suit:

“Vous avez plaidé devant le roi la cause de la loyauté en n'appelant ses rigueurs que sur les lâches. Nous, qui défendons le droit du plus fort contre la lâcheté, en nous appropriant des trésors qui seraient gaspillés d'une manière indigne, nous vous savons gré d'avoir pris notre défense. Comme témoignage de notre reconnaissance, nous vous prions d'accepter cette parure. C'est la plus précieuse que nous ayons pu nous procurer depuis longtemps; mais nous savons, noble dame, que vous méritez de porter des bijoux beaucoup plus beaux que ceux-ci. Nous vous saurons le plus grand gré de ne pas nous retirer votre appui et votre gracieuse faveur.

"LES INVISIBLES".

—Est-il possible, s'écria Mlle de Scudéri, lorsqu'elle se fut remise un peu de son émotion, est-il possible de pousser aussi loin l'audace éhontée et l'impudente raillerie!

Puis elle ordonna à Baptiste de faire apporter une chaise à porteurs, pendant que La Martinière s'habillerait pour l'accompagner chez Mme de Maintenon. Elle savait l'heure où la marquise se trouvait seule dans ses appartements. Elle s'était munie de la cassette.

Mme de Maintenon se montra fort étonnée lorsqu'elle vit entrer Mlle de Scudéri, pâle et défaite. Mais son étonnement redoubla quand la demoiselle lui raconta comment elle se trouvait en possession de ces splendides bijoux. Aussi demanda-t-elle à voir les parures. Mlle de Scudéri lui donna la cassette ouverte, et la marquise, en voyant ces magnifiques joyaux, ne put retenir une exclamation de surprise. Elle prit tour à tour le collier et les bracelets et les porta à la fenêtre, où elle les laissa briller au soleil, puis, les approchant de ses yeux, elle examina avec soin l'art admirable qu'il avait fallu mettre en oeuvre pour finir chaque petit crochet de la chaîne.

Tout à coup, elle se tourna brusquement vers Mlle de Scudéri :

—Savez-vous, mademoiselle, s'exclama-t-elle, que ces bracelets, ce collier, ne peuvent sortir que des mains de René Cardillac!

René Cardillac était, à cette époque, le plus habile orfèvre et bijoutier de Paris; il était en même temps l'un des hommes les plus inventifs et les plus bizarres de son temps. Plutôt petit que grand, mais d'une large carrure d'épaules et d'une robuste musculature, il avait, en dépit de ses cinquante ans, conservé toute la force et l'agilité de la jeunesse. De cette force que l'on pouvait à bon droit appeler extraordinaire, témoignait aussi une chevelure abondante, épaisse, crépue, rousse, et un teint frais et luisant. Si Cardillac n'avait pas passé dans tout Paris pour le plus honnête, le plus loyal et le plus désintéressé des hommes, sans arrière-pensée et toujours la main ouverte pour assister son prochain, on aurait pu croire, tant il y avait d'étrangeté dans le regard de ses petits yeux verdâtres et profondément enfoncés, qu'il cachait quelque dessein méchant ou quelque secrète scélératesse. Cardillac n'était pas seulement le premier artiste en son genre de toute la capitale, mais il l'emportait sur tous les joailliers du siècle. Personne n'était plus familiarisé que lui avec la nature et la valeur des pierres précieuses, personne ne savait les monter avec plus de talent, et personne n'aimait son art avec plus de passion; il le prouvait bien, puisqu'il ne demandait, la plupart du temps, à ses clients, qu'un prix insignifiant de son travail, ou une somme si minime qu'elle n'était nullement en rapport avec la valeur réelle de l'objet. Aussi, les commandes affluaient-elles chez lui, la besogne ne lui laissait point de trêve. Jour et nuit on l'entendait dans son atelier, marteler ou battre l'enclume, et telle était son ardeur que, bien souvent, quand son oeuvre allait être achevée, il la rejetait au creuset parce qu'une partie de la monture ou un détail de quelque crochet de la chaîne ne le satisfaisait point. Il en résultait que tout ce qui sortait de ses mains était un chef-d'oeuvre, mais il n'était pas facile d'obtenir de lui qu'il achevât rapidement une commande; il y passait des semaines et des mois. En vain, pour le stimuler, lui offrait-on le double du prix convenu; il n'aurait pour rien au monde accepté un louis de plus, et lorsqu'il était forcé de livrer enfin l'ouvrage à l'acheteur, il entraînait dans une fureur et donnait des signes de chagrin qui faisaient pitié.

Il y avait assurément quelque chose d'inexplicable dans cette conduite, et personne n'eût pu dire pourquoi Cardillac, après avoir entrepris et achevé un travail avec tant d'ardeur, s'obstinait à ne pas vouloir le livrer à celui qui l'avait com-

mandé. Plus d'une fois, de grands seigneurs qui avaient leurs entrées à Versailles, l'avaient vainement supplié de changer de système. On racontait qu'il s'était jeté aux pieds du roi pour implorer la grâce de ne rien faire pour lui, et l'on disait qu'il avait de même refusé les commandes de Mme de Maintenon, qu'il avait repoussé avec horreur la demande qu'elle lui avait faite de monter une petite bague ornée des emblèmes des beaux-arts, dont elle voulait faire présent à Racine.

—Je parie, dit Mme de Maintenon à Mlle de Scudéri, que Cardillac, si je le fais mander ici afin de savoir à qui il a livré cette parure, se refusera à venir, car il ne veut rien faire pour moi; quoiqu'il soit devenu depuis quelque temps un peu moins sauvage, on dit en effet qu'il travaille plus que jamais et que, contrairement à ses habitudes: il livre son ouvrage sur-le-champ, mais toujours avec répugnance et d'un air chagrin.

Mme de Scudéri, qui était impatiente de remettre la parure entre les mains de son légitime propriétaire, répondit que le meilleur moyen de vaincre les hésitations de l'original bijoutier, c'était de lui faire dire qu'on ne voulait rien lui commander, mais simplement avoir son avis sur la valeur de quelque bijoux. La marquise approuva cette innocente ruse. On fit appeler Cardillac, et comme s'il eût été déjà en chemin, il entra bientôt après dans l'appartement. Il eut un geste d'étonnement en apercevant Mlle de Scudéri, et comme un homme à qui une grande stupéfaction fait oublier les lois de l'étiquette, il s'inclina d'abord profondément devant la vieille demoiselle et la salua avec respect. Ce ne fut qu'ensuite qu'il fit sa révérence à la marquise. Mme de Maintenon lui montra vivement les bijoux, sur le tapis vert foncé de la table, puis elle lui demanda si c'était lui qui les avait faits. Cardillac y jeta à peine un coup d'oeil et, regardant fixement la marquise, ramassa les bracelets et le collier, les serra dans la cassette et la repoussa brusquement loin de lui; puis, avec un sourire désagréable qui glissa sur sa figure enluminée:

—Vraiment, madame la marquise, il faut bien mal connaître l'ouvrage de René de Cardillac pour croire un seul instant qu'il y ait dans le monde un autre bijoutier capable de monter une semblable parure. Vous avez raison, madame la marquise, ceci est mon ouvrage.

—Et pour qui donc avez-vous fait ces bijoux? demanda Mme de Maintenon avec autorité.

—Pour moi-même et pour moi seul, répondit Cardillac.

Et comme il voyait Mme de Maintenon et Mlle de Scudéri le regarder, l'une avec méfiance, l'autre avec une attente inquiète:

—Oh! vous avez beau trouver cela extraordinaire, continua-t-il, c'est comme je vous le dis; j'ai rassemblé mes meilleures pierres par pur amour de l'art, et j'ai eu plus de plaisir que jamais à finir cet ouvrage avec soin. Il y a quelque temps, cette parure disparut de mon atelier d'une manière inconcevable.

—Dieu soit loué, s'écria Mlle de Scudéri, les yeux brillants de joie. Et, se levant de son siège avec la vivacité d'une jeune fille, elle courut à Cardillac et posa ses deux mains sur les épaules de l'orfèvre.

—Reprenez, dit-elle, reprenez, maître René, votre bien que de hardis voleurs vous avaient enlevé.

Puis elle lui raconta tout au long comment elle était entrée en possession de la parure.

Lorsque Mlle de Scudéri eut cessé de parler, Cardillac s'empara de la cassette qu'elle lui tendait, s'inclina légèrement, mit un genou en terre, et dit:

—C'est à vous, noble et digne demoiselle, que le sort a destiné cette parure. Oui, je me souviens maintenant que, pendant tout le temps que j'y travaillais, mes pensées se reportaient sans cesse vers vous; c'est pour vous que je faisais ces bijoux. Ne refusez point de les accepter et de

les porter; c'est ce que j'ai fait de mieux depuis longtemps.

—Eh! Eh! répondit Mlle de Scudéri, avec enjouement, à quoi pensez-vous donc, maître René? Il ne convient plus à mon âge de me parer de ces pierres fines. Et d'où vous vient l'idée de me faire un si magnifique présent? Allez, allez, maître René, si j'étais belle comme la marquise de Fontanges et riche comme elle, en vérité je ne laisserais pas cette parure sortir de mes mains; mais que servirait à ces bras fanés d'avoir ces vains ornements, et que ferait ce cou ridé de ce collier étincelant?

—Faites-moi cette charité, mademoiselle, acceptez cette parure. Vous ne sauriez croire quelle profonde vénération m'inspire votre vertu, votre grand mérite? Acceptez mon pauvre présent, ne fût-ce que pour me donner l'occasion de vous prouver toute l'estime que j'ai pour vous.

Mlle de Scudéri hésitait encore, mais la marquise de Maintenon la força de prendre la cassette, et Cardillac, tombant à genoux, baisa le bord de la robe de la noble demoiselle, puis ses mains, gémit, soupira, pleura, sanglota, se releva et s'enfuit comme un fou, renversant les sièges et les tables, et manquant de briser les porcelaines et les verres.

Mlle de Scudéri se recula tout effrayée.

—Au nom de tous les saints, s'écria-t-elle, qu'arrive-t-il à cet homme?

Mais la marquise, qui était ce jour-là de bonne humeur, eut un éclat de rire.

—Vous ne voyez donc pas, mademoiselle, dit-elle, que maître René est éperdument épris de vous et que, d'après la logique et les "us" de la galanterie, il commence par assiéger votre coeur au moyen de riches présents.

—Je ne pourrai jamais, madame la marquise, dit-elle, quoi qu'il arrive, me servir de cette parure; elle a été n'importe comment entre les mains de ces suppôts du démon qui, avec une audace diabolique, pillent et assassinent, et doivent certainement avoir fait un pacte avec Satan. J'ai horreur du sang qui semble encore souiller ces bijoux étincelants. Et quant à Cardillac lui-même, sa conduite, je l'avoue, a pour moi quelque chose de singulièrement inquiétant et mystérieux. Je ne puis me défendre d'un sombre pressentiment, et j'ai idée que tout ceci cache quelque secret horrible et épouvantable. Mais j'ai beau me remettre devant les yeux chacune des circonstances de cette aventure, je ne puis deviner en quoi consiste ce mystère et comment il se fait que l'honnête et bon maître René, le modèle de la probité et de la piété bourgeoise, se trouve mêlé à quelque chose de coupable et d'exécration. Tout ce que je sais, c'est que je ne pourrai jamais me résoudre à mettre cette parure.

La marquise fut d'avis que c'était pousser trop loin le scrupule, mais quand Mlle de Scudéri lui demanda ce qu'elle ferait en conscience à sa place, elle répondit sans hésitation:

—Je les jetterais plutôt à la Seine que de les porter jamais.

Mlle de Scudéri prit son entrevue avec maître René pour thème d'une pièce de vers, qu'elle lut au Roi, le soir qui suivit, dans les appartements de Mme de Maintenon. Elle n'avait pas dépouillé toutes ses secrètes appréhensions, mais, quoi qu'il en fût, elle sut les dominer assez pour s'égarer aux dépens de maître René et faire le portrait divertissant de la fiancée septuagénaire du bijoutier. Le roi rit de tout son coeur et déclara que Boileau-Despréaux avait trouvé son maître.

IV

Il y avait plusieurs mois que ces événements s'étaient passés, quand un jour, Mlle de Scudéri passa sur le Pont-Neuf, dans le carrosse à glace de la duchesse de Montausier. Ces élégantes voitures, alors d'invention récente, attiraient autour d'elles un grand concours de curieux, et les badauds qui entouraient le Pont-Neuf se pressaient et se bousculaient pour admirer le bel

équipage, au point d'empêcher la circulation des chevaux. Tout à coup, Mlle de Scudéri entendit des exclamations accompagnées de vociférations et de juréments. Un homme voulait à toute force se frayer un chemin au milieu de la foule, donnant et recevant des coups de poings et des horions. Quand il approcha du carrosse, Mlle de Scudéri, dont les regards étaient tombés sur lui, vit un jeune homme pâle comme la mort et qui semblait en proie à une extrême douleur. Il la regardait fixement de son côté, tout en jouant des coudes et des poings. A la fin, il parvint jusqu'à la portière de la voiture, qu'il ouvrit brusquement, jetant un billet sur les genoux de Mlle de Scudéri, et disparut comme il était venu, au milieu d'une pluie de coups et d'injures.

La Martinière, qui accompagnait sa maîtresse, avait poussé un cri d'horreur en voyant l'inconnu. Mlle de Scudéri s'évertuait en vain à tirer le cordon pour appeler le cocher; celui-ci, comme s'il eut obéi à quelque mauvais génie, fouettait à tour de bras ses chevaux, qui, l'écumant à la bouche, se cabrèrent et traversèrent le pont au galop. Mlle de Scudéri répandit le contenu de son flacon d'odeurs sur la femme de chambre, évanouie, qui finit par ouvrir les yeux, et, tremblante, le visage convulsé par la peur, se serra contre sa maîtresse en balbutiant :

— Sainte Vierge, que voulait donc ce terrible homme? Ah! c'était lui, oui, lui-même qui dans cette affreuse nuit, vous apporta la cassette.

Mlle de Scudéri tâcha de rassurer la pauvre femme en lui disant qu'il n'était arrivé aucun malheur, et qu'il fallait avant tout savoir ce que contenait ce billet. Elle déploya donc le papier et y lut les mots suivants :

« La fatalité que vous seule pouvez détourner me pousse dans l'abîme. Je vous supplie, comme l'enfant supplie sa mère qu'il aime du plus ardent amour filial, d'envoyer sur-le-champ à maître René, sous un prétexte quelconque, pour y faire un changement, le collier et les bracelets que je vous ai fait remettre; votre bonheur, votre vie en dépendent. J'attendrai jusqu'après demain. Si vous résistez à ma prière, j'entrerai de force chez vous et je me tuerai sous vos yeux. »

— Il est évident, dit Mlle de Scudéri, après avoir achevé sa lecture, que si cet homme mystérieux appartient à une bande de voleurs et d'assassins, il n'est animé contre moi d'aucun dessein coupable. S'il avait pu me voir dans cette nuit où la maréchassée l'a fait fuir, qui sait quels bizarres aveux il m'aurait faits et quelles sombres confidences auraient éclairci pour moi tous ces mystères, dont je cherche en vain la moindre explication. Quelle que soit l'issue de cette aventure, je ferai ce que l'on me conseille par ce billet, quand ce ne serait que pour me débarrasser de cette maudite parure, qui me semble être elle-même un talisman infernal. Cardillac, fidèle à sa vieille habitude, ne la laissera pas si facilement sortir de ses mains.

Mlle de Scudéri était bien décidée à se rendre le lendemain matin chez le bijoutier avec la parure, mais on eût dit que tous les beaux esprits de Paris s'étaient entendus pour assiéger la demoiselle, ce matin-là, dès la première heure, de vers, de pièces de théâtre et d'anecdotes.

A peine La Chapelle eut-il achevé la lecture d'une scène de tragédie en donnant malicieusement à entendre que c'en était fait cette fois de Racine, celui-ci entra en personne et terrassa son rival en récitant une tirade pathétique. Puis Boileau fit monter ses brillantes fusées d'esprit dans ce ciel sombre de tragédie, afin de se soustraire aux éternelles redites sur la colonnade du Louvre, où l'architecte Perrault semblait prendre à tâche de le tenir étroitement enfermé. Il était près de midi que le dernier des visiteurs ne s'était pas encore retiré. Mlle de Scudéri, qui devait se rendre chez la duchesse de Montausier, ajourna forcément au lendemain sa visite à maître René Cardillac. Cependant, elle était tourmentée d'une singulière inquiétude. Elle avait

toujours devant les yeux le mystérieux jeune homme, et ses souvenirs, qu'elle ne cessait de feuilleter, lui rappelaient vaguement cette figure et ces traits.

Toute la nuit elle eut un cauchemar affreux, et chaque fois qu'elle se réveillait, elle se reprochait de ne pas avoir pris la main que lui tendait l'infortuné prêt à tomber dans l'abîme, et elle s'accusait d'avoir précipité sans doute un événement funeste. Aussi, dès que le jour parut, elle se fit habiller et courut chez le bijoutier, munie de l'écrin.

V

Dans la rue Saint-Nicaise, où demeurait Cardillac, la foule affluant de tous côtés se massait devant la porte de la maison. On criait, on faisait tapage et vacarme, on voulait entrer à toute force, et les impatients n'étaient retenus qu'avec peine par la maréchassée, qui formait le cordon autour de l'habitation. Le tumulte était à son comble, des gens ivres de fureur criaient :

— Qu'on le mette en pièces, le misérable assassin !

Enfin, paraît Desgrais avec une escorte nombreuse, qui se fraye un passage à travers les groupes épais. La porte de la maison s'ouvre, un homme chargé de chaînes en sort et est entraîné au milieu des effroyables malédictions de la populace frénétique. C'est à ce moment que Mlle de Scudéri arrive devant la maison. Elle entend les vociférations de la foule, et un sinistre pressentiment lui serre le cœur. Soudain un cri d'alarme frappe ses oreilles.

— Plus vite! plus vite encore! crie-t-elle au cocher.

Celui-ci parvient habilement à refouler les curieux et s'arrête devant la porte de Cardillac. Mlle de Scudéri aperçoit Desgrais et, à ses pieds, une jeune fille, belle comme le jour, les cheveux défaits, à moitié nue, le visage empreint de terreur et de désespoir. Elle s'est jetée aux genoux du lieutenant et les tient enlacés; elle crie avec l'accent de la plus navrante douleur :

— Il est innocent! il est innocent!

En vain Desgrais et ses gens tâchent de la relever et de la repousser. Elle ne se laisse pas arracher de sa place. Tout à coup un homme de haute taille, d'un mouvement brutal, la saisit et l'entraîne violemment; il trébuche maladroitement et laisse aller la jeune fille, qui roule en bas des marches de pierre et reste étendue sur le pavé, sans parole et inanimée.

Mlle de Scudéri ne peut se contenir plus longtemps :

— Au nom du Christ, qu'est-il arrivé? que se passe-t-il? s'écrie-t-elle en ouvrant la portière et en descendant de la voiture.

La foule s'écarte respectueusement devant la grande dame; quelques femmes compatissantes ramassent la jeune fille, la font asseoir sur les marches du perron, lui baignent le front avec des spiritueux. Mlle de Scudéri s'approche de Desgrais et renouvelle sa question avec énergie.

— Il est arrivé un affreux malheur, répond Desgrais. René Cardillac a été trouvé mort ce matin, frappé d'un coup de poignard. C'est son ouvrier, Olivier Brusson, qui est le meurtrier; on vient d'emmener le coupable en prison.

— Et la jeune fille? s'écria Mlle de Scudéri.

— C'est Madelon, la fille de Cardillac, interrompit Desgrais. L'assassin devait l'épouser; maintenant elle pleure et se désole, et ne cesse de crier : « Olivier est innocent, tout à fait innocent! » Elle doit savoir comment le crime a été commis, et j'ai pour devoir de l'envoyer à la Conciergerie.

En prononçant ces paroles, Desgrais lançait des regards malicieux et méchants qui firent trembler Mlle de Scudéri. Pendant ce temps, la jeune fille avait donné quelques signes de vie, mais elle n'articulait aucune parole, ne faisait aucun mouvement, restait les yeux fermés, et l'on ne savait si on devait la transporter dans la

maison ou la laisser dans la rue jusqu'à ce qu'elle eût complètement recouvré ses sens.

Mlle de Scudéri, profondément émue, avait les larmes aux yeux. Elle contemplant tristement la malheureuse créature, et Desgrais et ses acolytes lui faisaient horreur. A ce moment, on entendit le bruit sourd de plusieurs pas dans l'escalier. C'était le cadavre de Cardillac que l'on descendait. Mlle de Scudéri prit une prompt détermination.

— Je me charge de la jeune fille, dit-elle à Desgrais, je l'emmène chez moi, occupez-vous du reste.

Un murmure d'approbation courut dans la foule. Les femmes soulevèrent Madelon, des centaines de mains s'empressèrent de prêter secours, et elle fut transportée dans la voiture de la vénérable dame, que l'on comblait de bénédictions pour avoir arraché l'innocence aux griffes de la justice. Grâce aux efforts de Fagon, un des plus fameux médecins de Paris à cette époque, la fille de Cardillac, qui était restée plusieurs heures dans un état de complète léthargie, fut enfin rappelée à la vie. Mlle de Scudéri acheva ce que le médecin avait commencé, en faisant pénétrer quelque lueur d'espoir dans l'âme de la pauvre enfant, qui éclata en sanglots et trouva quelque soulagement à laisser couler ses larmes. Elle essaya alors, d'une voix entrecoupée fréquemment de hoquets convulsifs, de raconter ce qui s'était passé.

Vers minuit, elle avait été réveillée par quelques coups frappés doucement à sa porte, puis elle avait reconnu la voix d'Olivier qui la suppliait de se lever immédiatement et de descendre, parce que le vieux Cardillac se mourait. Epouvantée, elle avait sauté du lit et avait ouvert la porte. Olivier, le visage livide, inondé de sueur, s'était dirigé alors vers l'atelier, la lumière à la main. Elle l'avait suivi. Elle avait trouvé son père, gisant sur le sol, les yeux fixes, râlant et dans les dernières convulsions de l'agonie. Elle s'était jetée sur lui en éclatant en gémissements et avait aperçu qu'il avait sa chemise tout ensanglantée. Olivier l'avait doucement menée à l'écart, puis il s'était occupé de laver et de panser la blessure que Cardillac avait reçue au sein gauche. L'orfèvre était revenu à lui peu à peu, le râle avait cessé; il avait fixé sur elle d'abord, puis sur Olivier, un regard plein de sympathie, il les avait l'un et l'autre attirés à lui, avait placé la main de sa fille dans celle du jeune homme et les avait serrées toutes deux dans les siennes. Olivier et elle étaient tombés à genoux auprès du moribond. Cardillac s'était relevé en poussant un cri déchirant, mais il était retombé aussitôt après et avait rendu le dernier soupir. Tous deux s'étaient abandonnés alors à la désolation. Olivier avait raconté comment son maître avait été assassiné sous ses yeux, pendant une course nocturne qu'ils avaient dû faire ensemble. Il dit aussi comment il avait rapporté le blessé à la maison, tout en ne le croyant pas frappé mortellement. Au point du jour, les voisins, attirés par le bruit et par les gémissements, étaient entrés dans l'atelier, dont la porte n'était pas verrouillée, et avaient trouvé le jeune homme et sa fiancée agenouillés auprès du cadavre de Cardillac, et inconsolables. Les cris et les clameurs avaient éveillé l'attention et les soupçons de la maréchassée, qui était accourue et avait entraîné Olivier en prison, sous l'inculpation d'avoir assassiné son maître. Madelon fit ensuite une touchante peinture de la vertu, de la piété, de la loyauté de son cher Olivier. Elle dit qu'il vénérât le bijoutier, son maître, comme il eût fait de son propre père, et elle ajouta que Cardillac l'avait choisi pour gendre, malgré sa pauvreté, parce qu'il voyait en lui non seulement un ouvrier de talent, mais un homme d'un caractère noble et loyal. Madelon racontait tout cela avec la plus profonde sincérité.

Mlle de Scudéri, très émue de ce que venait de lui raconter Madelon, et tout à fait disposée à croire à l'innocence d'Olivier, prit des informa-

tions, et tous ceux qu'elle interrogea lui confirmèrent ce que Madelon lui avait rapporté de la bonne entente entre le maître et l'ouvrier. Tout le monde s'accordait à dire que le jeune homme était un modèle de piété, d'activité, de probité. Personne n'eût pu citer un seul fait à sa charge. Et pourtant, chaque fois qu'il était question de meurtre, on haussait les épaules et l'on avait l'air d'admettre qu'il y avait dans toute cette affaire quelque chose d'inexplicable. Olivier, traduit devant la Chambre ardente, avait, comme on le rapporta à Mlle de Scudéri, nié avec la plus grande fermeté et avec tout son sang-froid le fait dont on l'accusait. Il soutenait que son maître avait été attaqué dans la rue en sa présence et poignardé, qu'il l'avait traîné encore vivant jusqu'à son logis, où Cardillac n'avait par tardé à expirer. Cette déclaration concordait avec le récit de Madelon. Mlle de Scudéri s'était fait répéter les moindres circonstances de ce terrible événement; elle rechercha avec le plus grand soin s'il n'y avait jamais eu de querelles entre le maître et l'ouvrier, car il se pouvait qu'Olivier fût d'un caractère emporté et que, tout en étant parfaitement honnête, il se laissât, dans certains cas, entraîner par la fougue de son tempérament. Mais Madelon parlait avec tant d'assurance du bonheur qui existait chez elle au temps où elle vivait entre son père et son fiancé, que bientôt Mlle de Scudéri n'eut plus aucun soupçon contre le jeune homme. En pesant toutes les accusations portées contre Olivier, tous les arguments sur lesquels on s'appuyait pour le prétendre coupable, elle ne vit aucun motif probable qui aurait pu déterminer le jeune ouvrier à commettre un crime affreux, dont la première conséquence devait être la perte de son propre bonheur.

Convaincue de l'innocence d'Olivier, Mlle de Scudéri prit la résolution de sauver l'innocent jeune homme à tout prix. Cependant, avant d'implorer la grâce du roi, elle crut plus prudent de s'adresser au président La Reynie et de lui faire connaître toutes les circonstances qui plaideraient en faveur d'Olivier. Elle espérait ainsi gagner à sa cause le président lui-même et obtenir son appui auprès des juges. La Reynie reçut Mlle de Scudéri avec toute la déférence qui était due à la vénérable septuagénaire, que le roi lui-même tenait en si haute estime. Il écouta avec beaucoup de calme et d'attention tout ce qu'elle dit sur ce crime affreux, sur la situation d'Olivier, sur le caractère du jeune homme. Un sourire fin et presque malicieux indiqua que toutes ces protestations, toutes ces exhortations, accompagnées de larmes, ces appels à la conscience du juge qui, loin d'être l'ennemi de l'accusé, doit se montrer son défenseur ou son protecteur, ne s'adressaient pas à des oreilles complètement sourdes. Lorsqu'enfin la demoiselle se tut, exténuée, et essuya ses larmes, La Reynie répondit avec impassibilité :

—Je ne suis pas étonné, mademoiselle, de vous voir intercéder en faveur d'une jeune fille pleine d'attachement pour son fiancé et de vous voir croire à tout ce qu'elle vous a dit pour le disculper. C'est le propre des femmes de votre mérite d'avoir le cœur sensible et de repousser tout d'abord la supposition d'un crime. Mais il n'en est pas de même d'un juge, qui se trouve souvent en présence de l'hypocrisie dont il doit savoir arracher le masque. Il n'entre point dans mes attributions de faire connaître à tous ceux qui m'interrogent la marche d'un procès criminel. Je fais mon devoir, mademoiselle, et je m'inquiète peu de l'opinion du monde. Les criminels doivent trembler devant la Chambre ardente, qui n'inflige d'autres châtimens que le bûcher et l'échafaud. Mais je ne veux pas, noble demoiselle, passer à vos yeux pour un monstre de dureté et de cruauté. Permettez-moi donc de vous exposer en peu de mots, et aussi clairement que possible, le crime de ce jeune scélérat sur lequel doit retomber le sang de sa victime. Vous avez l'esprit trop élevé pour ne pas bannir de votre cœur

toute commisération après ces éclaircissements. Donc, le matin on trouve René Cardillac assassiné d'un coup de poignard; il n'y a auprès de lui que son ouvrier, Olivier Brusson, et sa fille. Dans la chambre d'Olivier, on trouve un poignard teint de sang qui n'est pas encore figé. Ce poignard répond parfaitement à la blessure de la victime. On interroge Olivier :

—Cardillac, dit-il, a été poignardé cette nuit sous mes yeux.

—On a donc voulu le voler ?

—Je n'en sais rien.

—Tu l'accompagnais. Comment se fait-il que tu n'aies pas arrêté l'assassin ou que tu n'aies pas appelé au secours ?

—Le maître marchait devant moi à quinze ou vingt pas; je le suivais.

—Pourquoi cette distance bien difficile à admettre ?

—Le maître le voulait ainsi.

—Mais que faisait René Cardillac si tard dans la rue ?

—Je ne puis le dire.

—Il ne sortait jamais de chez lui après neuf heures du soir ?

Ici Olivier hésite: il se trouble, il soupire, il verse des larmes, il jure par tout ce qu'il y a de sacré que Cardillac est sorti cette nuit-là et qu'il a trouvé la mort dans la rue. Or, mademoiselle, remarquez bien ceci: il est démontré avec la plus complète évidence que Cardillac n'a pas quitté son logis cette nuit, et par conséquent qu'Olivier, en prétendant qu'il est sorti avec lui, ment effrontément. La porte d'entrée de la maison a une forte serrure qui grince avec un bruit perçant lorsqu'on l'ouvre ou la ferme. La porte elle-même tourne en craquant et en gémissant sur ses gonds. On en a fait l'expérience à plusieurs reprises, et le bruit s'entend jusqu'à l'étage supérieur de la maison. Eh bien! à l'étage inférieur, c'est-à-dire tout près de la porte, demeure le vieux maître Claude Patru avec sa gouvernante, presque octogénaire, mais ayant encore bon pied et bon œil. Ces deux personnes ont parfaitement entendu Cardillac, comme il en avait l'habitude, descendre l'escalier à neuf heures précises, fermer et verrouiller la porte avec bruit, remonter, réciter tout haut la prière du soir et entrer dans sa chambre à coucher. Maître Claude souffre d'insomnie, comme il arrive aux vieillards. Cette nuit-là, il ne pouvait fermer l'œil. La gouvernante entra vers neuf heures et demie dans la cuisine, où elle avait accès par le vestibule, battit le briquet et s'assit à la table auprès de maître Claude. Elle lut un passage d'une vieille chronique et, pendant cette lecture, le vieillard, poursuivant ses pensées, tantôt restait dans son fauteuil, tantôt se levait et marchait à pas comptés dans la chambre, de long en large, pour tâcher de gagner un peu de sommeil en se fatiguant. Tout resta calme et paisible jusqu'à minuit. Alors, ils entendirent au-dessus d'eux des pas précipités, un grand bruit semblable à celui d'un poids lourd tombant à terre, et aussitôt après un gémissement sourd. Tous deux, éfrayés et stupéfaits, eurent l'idée vague qu'un crime venait de s'accomplir. Le jour révéla le forfait perpétré dans les ténèbres.

—Mais, interrompit Mlle de Scudéri, au nom de tous les saints, dites-moi si les circonstances que je vous ai rapportées en détail permettent de trouver à cette infernale action un prétexte quelconque.

—Hum! répondit La Reynie, Cardillac n'était pas pauvre; il possédait de magnifiques pierres.

—Mais sa fille était son héritière; vous oubliez qu'Olivier allait devenir le gendre de Cardillac.

—Peut-être devait-il partager ou n'a-t-il assassiné que pour d'autres, dit La Reynie.

—Partager, assassiner pour d'autres, demanda Mlle de Scudéri, étonnée.

—Sachez, mademoiselle, continua le président, qu'Olivier aurait depuis longtemps été exécuté

en place de Grève, si son crime ne se rattachait point à ce mystère qui pèse depuis longtemps sur Paris. Olivier appartient manifestement à cette bande de scélérats qui, déjouant toute la vigilance et tous les efforts, toutes les recherches de la justice, portent leurs coups avec autant de sûreté que d'impunité. Par lui tout s'éclaircira, tout doit s'éclaircir. La blessure de Cardillac est absolument pareille à celles qu'ont reçues les individus volés ou assassinés dans les rues. Et, ce qu'il y a de plus concluant, c'est que, depuis l'arrestation d'Olivier Brusson, on n'entend plus parler de meurtres ni de vols. Les rues sont aussi sûres en pleine nuit qu'en plein jour. Preuve suffisante qu'Olivier était très probablement à la tête de cette bande d'assassins. Il n'a pas encore avoué, mais il y a des moyens de le faire parler, qu'il le veuille ou non.

—Et Madelon, s'écria Mlle de Scudéri, Madelon, l'innocente colombe ?

—Et qui me prouve, répondit La Reynie avec un sourire venimeux, qui me prouve qu'elle n'est pas du complot? Que lui fait son père? elle n'a de larmes que pour le sort de l'assassin.

—Que dites-vous? s'écria Mlle de Scudéri; cela n'est pas possible. Son père! cette jeune fille!...

—Oh! continua La Reynie, rappelez-vous La Brinvilliers; vous me pardonnerez, Mademoiselle, si je me vois bientôt forcé de vous arracher votre protégée et de la faire enfermer à la Conciergerie.

Mlle de Scudéri frissonna d'horreur à cet épouvantable soupçon, il lui sembla que devant cet homme redoutable aucune fidélité, aucune vertu ne pouvait trouver grâce et qu'il cherchait jusque dans les replis les plus intimes de la conscience des intentions de meurtre et d'odieuse machinations.

Elle se leva.

—Soyez juste, dit-elle en soupirant.

Tels furent les seuls mots qu'elle put ajouter. Mais se ravisant, il lui vint une idée extravagante.

—Me serait-il possible de voir ce pauvre Olivier Brusson? demanda-t-elle, en se rapprochant brusquement de La Reynie.

—Mais certainement, lui répondit celui-ci avec le sourire ironique dont il était seul capable. S'il ne vous est point odieux de visiter cet abîme du crime, les chaînes du prisonnier tomberont pour vous pendant deux heures.

Il était évident que Mlle de Scudéri ne pouvait se persuader que c'était le fiancé de Madelon qui avait accompli un pareil crime. Toutes les preuves étaient en effet contre lui, et aucun autre juge n'aurait agi autrement que La Reynie en pareille circonstance. Mais tout soupçon dans l'esprit de la vieille demoiselle était effacé à l'image de l'entente si cordiale qui existait entre Cardillac et Olivier et qui lui avait été dépeinte par Madelon. Et Mlle de Scudéri aimait mieux croire à une machination diabolique qu'à ce crime dont la seule pensée la faisait frémir.

A son arrivée à la Conciergerie on mena Mlle de Scudéri jusqu'à un grand parloir où le jour pénétrait par de grandes ouvertures. La porte s'ouvrit et Mlle de Scudéri fut tellement surprise en apercevant Olivier Brusson qu'elle s'évanouit. On emmena immédiatement celui-ci et Mlle de Scudéri aussitôt remise demanda brusquement qu'on la ramenât à sa voiture. Dans Olivier Brusson elle avait reconnu aussitôt l'homme qui, sur le Pont-Neuf, avait jeté le billet et par conséquent celui qui avait apporté la cassette. Connaissant le meurtrier, tous les soupçons de La Reynie et était convaincue que Olivier Brusson avait assassiné son maître. Jamais elle n'avait éprouvé une déception plus amère, et en dépit des protestations de sa conscience elle ne s'était vue forcée, comme elle l'était en ce moment, de croire à cette puissance diabolique dont elle n'avait jusqu'alors pu admettre l'existence; aussi ne put-elle s'empêcher de douter de la sincérité de Madelon. Elle alla même jusqu'à laisser entrer dans son esprit la pensée que la fille de Cardillac pouvait être l'au-

teur, sinon le complice d'un parricide. Et cédant à ce penchant naturel de chercher des arguments à l'appui d'une hypothèse une fois conçue, elle trouva en pesant de nouveau jusque dans ses moindres détails la narration de Madelon, plus d'un motif de la légitimité de ses appréhensions. Ce langage, cette attitude de la jeune fille qu'elle avait pris d'abord pour l'expression de l'innocence, avait maintenant à ses yeux le caractère de la dissimulation et d'une impudente comédie préparée et jouée avec art ; cette désolation, ces larmes pouvaient en définitive n'être causées que par la crainte, non de voir condamner son fiancé, mais d'être livrée elle-même au bourreau. Petit à petit Mlle de Scudéri finit par se persuader qu'elle avait été bien près de réchauffer un serpent dans son sein, elle rentra chez elle avec la résolution bien arrêtée de s'en débarrasser. A peine fut-elle arrivée dans son appartement que Madelon s'élança vers elle, se jeta à ses genoux les mains croisées sur la poitrine et attachant sur elle des regards qu'on eut dit appartenant à un ange du ciel.

Mlle de Scudéri ne se laissa pas émouvoir cette fois par ces supplications, et d'une voix qu'elle cherchait autant que possible à rendre sévère :

—Va, dit-elle, il n'est plus temps de pleurer ; l'assassin subira le supplice qu'il mérite et que la sainte Vierge t'épargne à toi-même une accusation qui te menace à ton tour.

—Ah ! tout est perdu !

En poussant ce cri, Madelon tomba à la renverse évanouie et Mlle de Scudéri, la laissant aux soins de La Martinière, se retira dans une autre pièce.

Elle s'indignait d'avoir été un instant mêlée à toute cette trame et d'avoir été victime de tant de fourberies et elle se demandait pourquoi elle était dans sa destinée, après avoir cru tant d'années à la vertu et à la loyauté, de voir dans sa vieillesse se ternir cette belle image de la bonne foi qui l'avait charmée toute sa vie. Elle entendit Madelon, entraînée par La Martinière s'exclamer :

—Ah ! elle aussi, elle aussi s'est laissée tromper par ces hommes cruels. Malheureuse que je suis ! pauvre et malheureux Olivier !

En proie aux sentiments les plus contradictoires, Mlle de Scudéri s'écria :

—Pourquoi l'enfer m'a-t-il mêlée à cette sinistre affaire qui causera ma mort ?

En ce moment Baptiste entra blême, épouvanté, et annonça que Desgrais était là et demanda, depuis l'horrible procès de la Voisin, la mandait à parler à la demoiselle. Pour tout le présence de Desgrais dans une maison présageait une accusation criminelle. C'est pour cela que Baptiste avait la mort dans l'âme. En le voyant si bouleversé, Mlle de Scudéri lui demanda avec un doux sourire :

—Qu'as-tu donc, Baptiste ? Aurait-on trouvé le nom de Scudéri sur la fameuse liste de la Voisin.

—Pour l'amour du Christ, mademoiselle, répondit Baptiste qui tremblait de tous ses membres, comment pouvez-vous parler de la sorte ? Mais Desgrais agit avec tant de mystère, il est si pressé et il semble ne pas vouloir attendre pour être admis en votre présence.

—Eh bien ! Baptiste, dit Mlle de Scudéri, faites entrer cet homme qui vous cause tant d'effroi et qui ne saurait me faire aucune peur.

—Le président de la Reynie, dit Desgrais lorsqu'il entra dans l'appartement, m'a chargé, mademoiselle, de vous faire une prière qu'il ne s'attendrait pas à voir exaucée s'il ne connaissait votre vertu et votre courage et si le dernier moyen de faire le jour sur un crime odieux ne dépendait de vous. Olivier Brusson, depuis qu'il vous a vue, est à moitié fou ; il semblait prêt à faire des aveux et maintenant il jure de nouveau par le Christ et tous les saints qu'il est tout à fait innocent de l'assassinat de Cardillac, tout en déclarant qu'il se soumettra sans murmure au supplice qu'il a mérité. Veuillez remar-

quer, mademoiselle, que par cette dernière phrase l'accusé confesse évidemment d'autres crimes qui pèsent sur lui. Cependant on a fait d'inutiles efforts pour lui arracher un mot de plus et la menace même de la torture n'a produit aucun résultat. Il nous supplie, il nous conjure de lui laisser avoir un entretien avec vous. C'est à vous, à vous seule qu'il veut tout avouer. Consentez donc, mademoiselle, à écouter les aveux de Brusson.

—Comment ! s'écria Mlle de Scudéri tout indignée, on veut me faire servir d'organe au tribunal de sang ! on voudrait me faire abuser de la confiance de ce malheureux pour le traîner à l'échafaud ! Non, Desgrais, quand bien même Brusson ne serait qu'un infâme assassin, je ne me résoudrai jamais à agir envers lui de cette manière coupable. Je ne veux rien savoir de ses secrets et s'il m'en faisait la confidence, je ne le trahirais pas.

—Il se peut, mademoiselle, répondit Desgrais avec un sourire plein de finesse, il se peut que vous changiez d'avis quand vous aurez entendu Brusson. N'avez-vous pas fait vous-même auprès du président une démarche pour le prier d'être humain ? Il accède à votre prière en faisant droit à la demande insensée de Brusson et en consentant à employer ce dernier moyen avant de l'envoyer à la torture pour laquelle il est mûr depuis longtemps.

Mlle de Scudéri frémit involontairement.

—Ne craignez rien, noble dame, continua Desgrais ; on ne vous demande point de visiter une fois de plus ces lieux ténébreux qui vous remplissent d'horreur et d'aversion. Dans le silence de la nuit et sans que personne le sache ou puisse nous épier, nous amènerons ici Olivier Brusson comme s'il était libre. Personne n'écouterait aux portes ; on se bornera à le surveiller et il pourra vous parler sans contrainte. Vous n'avez d'ailleurs rien à redouter de lui, j'en réponds sur ma vie. Il ne parle de vous qu'avec la plus sincère vénération ; il jure qu'il est victime de la fatalité et que le malheur de n'avoir pu vous voir plus tôt l'a conduit à la mort. Au reste, de tout ce que vous dira Brusson vous n'apporterez vous-même que ce qu'il vous plaira. On ne peut user de plus de ménagements.

Mlle de Scudéri demeura quelques instants silencieuse, les yeux baissés : elle réfléchissait. Il lui semblait qu'elle ne pouvait résister plus longtemps à l'autorité supérieure qui réclamait d'elle l'éclaircissement d'un mystère terrible et qu'elle se trouvait maintenant dans l'impossibilité de sortir de ce labyrinthe où elle s'était engagée sans le vouloir. Soudain sa résolution fut prise et elle dit avec dignité :

—Dieu me viendra en aide en me donnant le calme et la fermeté. Faites venir Brusson ici, je lui parlerai.

VI

Vers minuit on frappa à la porte de Mlle de Scudéri. Baptiste averti de la visite nocturne ouvrit. Un froid glacial saisit Mlle de Scudéri lorsque des pas légers, des bruits sourds lui firent comprendre que les gardes qui avaient amené Brusson se répandaient dans les couloirs de la maison. Enfin la porte de la chambre s'ouvrit doucement, Desgrais entra, et derrière lui Olivier Brusson, débarrassé de ses chaînes et vêtu convenablement. Desgrais salua respectueusement.

—Voici Brusson, mademoiselle, dit-il, et il quitta la chambre.

Brusson tomba à genoux devant Mlle de Scudéri, leva les mains d'un geste suppliant et des larmes abondantes ruisselèrent de ses yeux.

Mlle de Scudéri était très pâle, incapable de proférer une parole. Elle fixa les yeux sur lui. Le chagrin avait profondément ravagé la physionomie du jeune ouvrier, mais il était impossible de ne pas y retrouver l'expression d'une âme droite et pure.

—Eh bien ! Brusson, demanda-t-elle, qu'avez-vous à me dire ?

—Oh ! bonne et vénérable demoiselle, s'écria-t-il, il n'y a donc plus dans votre cœur rien qui vous parle de moi ?

Mlle de Scudéri le regarda de nouveau avec un redoublement d'attention, et si elle n'avait reconnu en lui une ressemblance avec une personne qui lui était chère, certes elle n'aurait pu maîtriser l'horreur que lui faisait éprouver la présence d'un assassin chez elle. Elle ne cacha point ce sentiment à Brusson, et lui dit qu'il devait à cette ressemblance l'intérêt qu'elle lui témoignait encore.

Brusson ne put supporter ces paroles sans révolte, il se releva brusquement, fit un pas en arrière et clouant son regard sur le plancher.

—Vous ne vous souvenez donc plus, dit-il d'une voix sourde, vous ne vous souvenez donc plus d'Anne Guiot ? Je suis son fils Olivier, l'enfant que vous avez fait si souvent sauter sur vos genoux.

—Oh ! pour l'amour de tous les saints ! s'écria Mlle de Scudéri, en se couvrant le visage de ses deux mains.

La demoiselle avait bien des motifs pour être émue de la sorte. Anne Guiot, fille d'un bourgeois ruiné, avait été élevée depuis sa plus tendre enfance par Mlle de Scudéri qui avait été pour elle une seconde mère et lui avait prodigué avec tendresse les plus grandes sollicitudes. Plus tard, Anne avait fait la connaissance d'un jeune homme honnête et rangé, Claude Brusson, qui avait demandé sa main. Il était horloger très habile dans sa profession et gagnait largement sa vie à Paris. Anne l'aimait sincèrement. Mlle de Scudéri n'hésita point à consentir au mariage de sa fille adoptive. Les jeunes gens s'établirent, le ménage fut des plus heureux et le lien de leur amour se resserra encore par la naissance d'un fils qui était tout le portrait de sa jolie mère. Mlle de Scudéri ne tarda pas à aimer à l'idolâtrie le petit Olivier qu'elle enlevait à sa mère des heures et des jours durant pour le choyer et le dorloter. L'enfant s'habitua à elle et l'aima tout autant que sa propre mère. Trois ans se passèrent ainsi, les confrères de Brusson qui enviaient son succès, lui suscitèrent toutes sortes de vexations. Petit à petit il perdit sa clientèle et bientôt il en arriva à ne plus avoir assez de ressources pour élever sa famille. Il était impatient de retourner à Genève, sa ville natale, et contre le désir de Mlle de Scudéri il partit pour la Suisse avec sa femme et son fils. Mlle de Scudéri avait reçu de loin en loin quelques lettres de sa fille adoptive, puis tout à coup Anne avait gardé le silence, et il semblait que son bonheur présent lui fit oublier les devoirs de reconnaissance que lui imposait le passé. Il y avait maintenant vingt-trois ans que Brusson, sa femme et son fils avaient quitté Paris.

—Oh ! c'est affreux, s'écria Mlle de Scudéri, après s'être remise un peu de sa stupeur, c'est horrible. Quoi ! tu serais Olivier, toi, le fils de ma chère Anne, et à présent.

—Certes, interrompit Olivier avec calme, car il avait pris toute son assurance, certes il ne vous serait jamais venu à l'esprit, noble demoiselle, qu'un jour vous retrouveriez devant vous, arrivé à l'âge d'homme et accusé d'assassinat, le petit garçon dont vous étiez jadis la protectrice dévouée, que vous remerciez sur vos genoux et que vous combliez de friandises et de caresses. Le blâme qui pèse sur moi, en ce moment, n'est peut-être pas tout à fait immérité, et il se peut que la Chambre ardente ait certaine raison de croire à ma culpabilité. Mais, sur le salut de mon âme, quand je devrais mourir de la main du bourreau, je puis déclarer hautement que je n'ai commis aucun meurtre. Si le malheureux Cardillac a péri, ce n'est pas moi qui l'ai frappé.

En achevant ces mots, Olivier eut un tremblement nerveux et ses genoux fléchirent. Mlle de Scudéri lui désigna, sans parler, un tabouret. Il s'assit lentement.

VII

—J'eu eu le temps, dit-il, de me préparer à l'entretien que je devais avoir avec vous et que je regarde comme la dernière faveur du ciel. Je suis maintenant aussi calme qu'il le faut pour vous raconter l'histoire de mes malheurs. Cette histoire est aussi terrible qu'incroyable. Ayez pitié de moi, et quel que soit l'horreur que puisse vous causer la découverte d'un mystère dont vous ne vous doutez pas, écoutez-moi jusqu'au bout et avec sang-froid. Hélas ! mon pauvre père n'aurait jamais dû quitter Paris, quand je songe aux premières années de notre séjour à Genève. Je vois toujours mon père et ma mère tristes et inconsolables. Je ne comprenais rien alors à la cause de leurs peines, mais plus tard je connus toute l'étendue de leur misère. Mon père, déçu dans toutes ses espérances, brisé par le chagrin, mourut au moment où je venais d'entrer comme apprenti chez un orfèvre. Ma mère ne cessait de parler de vous. A chaque instant elle prenait la résolution de tout vous écrire, puis le courage lui manquait. Quelques mois après la mort de mon père, elle le suivit dans la tombe.

—Pauvre Anne ! s'écria Mlle de Scudéri, ne pouvant contenir sa douleur.

—Je rends grâce au ciel, dit Brusson ; car il lui a épargné la honte de voir son fils livré au bourreau.

Et, en disant ces paroles, il leva vers le ciel un regard farouche et terrible. En ce moment, il se fit un grand bruit au dehors, des pas résonnèrent dans les couloirs.

—Desgrais s'impatienta, reprit Olivier ; il passe ses gens en revue. Comme si je pouvais m'évader d'ici !

Puis, reprenant son calme, il poursuivit :

—Mon maître était un homme exigeant et dur, me traitant avec la plus grande sévérité, bien que je fusse le meilleur de ses ouvriers. Et j'avais d'autant plus à souffrir de son caractère rigide et parfois injuste, que mon habileté surpassa bientôt la sienne. Un jour, un étranger entra dans notre atelier pour acheter quelques bijoux. Ses regards tombèrent sur un beau collier que je venais de finir ; il l'examina et l'admira.

—Jeune homme, dit-il, voilà un travail d'une perfection idéale et je puis vous affirmer qu'il n'y a pas de meilleur orfèvre que vous, sauf maître René Cardillac, qui est le premier orfèvre du monde. Vous auriez avantage à travailler chez lui, et il ne peut manquer de vous accueillir avec bonheur, car il ne saurait avoir d'ouvrier j'avais hâte de quitter Genève où tout me répugnait plus entendu que vous et vous-même ne sauriez trouver un maître plus capable que lui.

Je n'oubliai pas les paroles de cet étranger, gnaît. Je parvins enfin à rompre mon engagement avec mon maître genevois, et j'arrivai à Paris.

René Cardillac me fit un accueil froid et rude, cependant je ne perdais pas courage, car il me promit de m'occuper si peu que ce fût ; il me chargea de faire une petite bague. Quand je la lui rapportai il darda sur moi un regard étincelant qui semblait vouloir fouiller le fond de mon âme.

—Tu es un brave et habile ouvrier, me dit-il ; tu peux entrer chez moi, je t'occuperai dans mon atelier, tu recevras un bon salaire et tu n'auras pas à te plaindre de moi.

Cardillac tint parole. Il y avait déjà plusieurs semaines que j'étais chez lui, quand Madelon arriva de la campagne où elle avait passé quelque temps chez une parente de Cardillac.

La première fois que je la vis elle m'apparut comme une vision angélique. Je l'aimai dès ce premier moment comme jamais un homme n'a aimé, et maintenant... Oh ! Madelon.

Olivier s'interrompit, un sanglot étouffa sa voix, il cacha son visage dans ses deux mains et sa poitrine se souleva en soubresauts violents. Enfin surmontant la tristesse qui s'était emparée de lui, il continua :

—Madelon venait fréquemment à l'atelier. Je vis bientôt que mon attachement pour elle avait trouvé un écho dans son cœur. Nous échangeons de temps à autre un regard, un serrement de main qui échappait à l'attention de Cardillac. Je n'attendais plus que le moment d'être admis à la maîtrise pour demander la main de Madelon, et les bonnes grâces du père me faisaient espérer que ma démarche ne serait pas repoussée. Un matin, comme j'allais me mettre à la besogne, Cardillac se présenta devant moi, le regard menaçant et plein de colère :

—Sors d'ici, à l'instant même cria-t-il, je n'ai plus besoin de ton aide. Va-t'en, et que je ne te retrouve plus jamais sous mes yeux. Ne me demande pas pourquoi je te renvoie, je n'ai pas d'explications à te donner, mais sache que le fruit auquel tu aspires est trop haut pendu pour toi.

J'allais répondre quand il m'empoigna violemment et me jeta à la porte avec tant de force que j'allai heurter le pavé de ma tête et me blesai grièvement. Outré de cette conduite et souffrant de ma blessure, j'allai trouver un ami qui demeurait au faubourg Saint-Martin et qui m'offrit l'hospitalité, mais je ne pus rester longtemps chez lui. Le même soir, j'allai rôder autour de la maison de Cardillac, dans l'espoir que Madelon paraîtrait à sa fenêtre et que je pourrais lui parler. Je roulais dans mon esprit toutes sortes de projets que je voulais lui communiquer. Je ne la vis point et je retournai au même endroit plusieurs nuits de suite. La maison de Cardillac, dans la rue Saint-Nicaise, aboutit à un mur élevé où l'on voit des niches renfermant de vieilles statues à moitié détruites. Une nuit j'étais blotti près d'une de ces niches et je levais les yeux vers les fenêtres de la maison qui donnent sur la cour et dont cette muraille forme la clôture. Tout à coup je remarquai qu'il y avait de la lumière dans l'atelier de Cardillac. Il était minuit. Jamais mon maître n'avait veillé si tard ; il avait, en effet, l'habitude de se coucher à neuf heures. Le cœur me battait, j'avais je ne sais quel sinistre pressentiment, mais je cherchais surtout une occasion de pénétrer dans la maison. Soudain la lumière disparut. Je me reculai dans la niche et me cachai derrière la statue. Mais quelle fut ma terreur lorsque je sentis celle-ci remuer et me repousser comme si elle avait été vivante. Le doute n'était point possible ; à la lueur indécise de la lune je constatai d'une manière évidente que la pierre tournait lentement sur elle-même, et je vis de derrière elle sortir une sombre figure qui descendit la rue à pas comptés. Je saisis la statue des deux mains, elle ne bougea plus et resta encastrée dans le mur comme auparavant. Alors, poussé par une puissance intérieure je me glisse derrière le fantôme. Arrivé auprès d'une image de la Vierge, il s'arrête et se retourne, la lampe qui brûle devant l'image éclaire ses traits. C'est Cardillac.

Une indicible frayeur, une horreur secrète s'emparent de moi ; il me semble que je suis sous l'empire d'une hallucination, mais en vain voudrais-je m'y soustraire, une force irrésistible me pousse en avant, il faut que je suive le somnambule, car pour moi mon maître est tel, quoi qu'on ne soit point à une époque de la pleine lune où les gens qui marchent en dormant subissent surtout l'influence de cet astre. Enfin Cardillac s'efface dans l'ombre. Cependant une petite toux qui lui était particulière me donna la certitude qu'il était entré dans l'allée d'une maison.

—Que veut dire ceci et que va-t-il se passer ? me demandai-je avec étonnement.

Et le mieux que je peux, je me range contre les maisons pour me dissimuler. Quelques moments se passent un homme arrive en chantant et en fredonnant, le panache de son chapeau flotte au vent et ses éperons sonnent sur le pavé. Comme un tigre qui fond sur sa proie, Cardillac s'élança de sa cachette sur le passant qui tombe en râlant. Je pousse un cri d'horreur et je me pré-

cipite sur Cardillac. Je le trouve écrasant du genou l'homme étendu à terre.

—Maître Cardillac, que faites-vous ? dis-je, en criant à haute voix.

—Malédiction ! hurle Cardillac.

Et avec la promptitude de l'éclair, il passe devant moi et s'enfonce dans les ténèbres.

Hors de moi, presque incapable de faire un pas, je m'approche du blessé et m'agenouille près de lui. Peut-être, me dis-je, est-il encore temps de le sauver ? Vaine espérance, il ne donne plus aucun signe de vie. Dans ma frayeur, je n'ai pas remarqué que la maréchaussée m'a entouré.

—Encore une victime de ces démons. Eh ! jeune homme, que fais-tu là ? Serais-tu de la bande ? Allons, debout !

On m'arrête ; j'ose à peine protester de mon innocence, et, tout bas, je balbutie que je suis incapable de commettre un crime aussi odieux et que l'on n'a qu'à me laisser en paix. Un des soldats lève sa lanterne pour mieux voir mon visage, et s'écrie en riant :

—Tiens, mais, c'est Olivier Brusson, l'ouvrier bijoutier qui travaille chez notre bon maître Cardillac. Vraiment c'est bien lui qui assassinerait les gens en pleine rue ? Voyez-le donc, a-t-il l'air d'un meurtrier et de ceux qui se lamentent auprès d'un cadavre pour se laisser prendre ? Allons, jeune homme, raconte-nous vite comment tout cela s'est passé !

—A deux pas, dis-je, un homme s'est jeté sur celui-ci l'a terrassé, puis à mes cris s'est enfui avec la rapidité de la foudre ; je me suis approché du blessé pour voir s'il pouvait être sauvé.

—Eh ! non, mon brave garçon, dit l'un de ceux qui avaient relevé le cadavre, il est mort et le poignard l'a frappé au cœur comme toujours.

—Diable, fit un autre, nous sommes encore arrivés trop tard comme avant-hier.

Puis ils emportèrent le cadavre.

Je ne saurais dire ce que j'éprouvais. Je me tâtai pour savoir si je n'étais pas le jouet d'un mauvais rêve, et vraiment il me semblait que j'allais me réveiller et me persuader que j'avais été tout simplement en proie à une folle hallucination. Cardillac, le père de ma Madelon, un misérable assassin ! J'étais tombé évanoui sur le Perron d'une maison. Peu à peu le jour se leva, et, à ses premières lueurs, je découvris à mes pieds, sur la pavé, un chapeau d'officier richement orné de plumes. Le doute n'était plus possible c'était là à cette même place que Cardillac aurait accompli sa sanglante besogne. Epouvanté, je m'enfuis.

Hors de moi, presque fou, j'étais assis dans ma mansarde, quand la porte s'ouvrit. René Cardillac entra.

—Au nom du Christ ! que voulez-vous ? m'écriai-je.

Mais sans faire attention à mon exclamation, il s'avance vers moi, souriant, affable, avec un geste et un air qui m'inspire un nouveau dégoût. Il prend une vieille chaise boiteuse et s'assied à côté de moi. En vain j'essaie de me lever de la couche de paille sur laquelle je m'étais jeté.

—Eh bien, Olivier, me dit-il, j'ai réfléchi. Mon pauvre garçon, je me suis trop pressé de te condamner ma porte j'ai besoin de toi je viens de recevoir une commande que je ne puis achever sans ton aide. Voyons, as-tu envie de revenir à l'atelier ? Tu ne dis rien. Je sais que je t'ai froissé, mais je ne te cacherai pas que tes cachotteries avec Madelon m'avaient mis en colère. Cependant tout bien pesé, je me suis dit que tu es habile, laborieux et honnête, et que je ne saurais trouver de meilleur gendre que toi. Viens donc avec moi et tâche de mériter la main de Madelon.

J'avais le cœur serré, Cardillac n'était plus pour moi le même homme que j'avais connu autrefois. Je ne voyais plus en lui qu'un assassin dont la perversité me remplissait d'horreur. Je ne pus lui répondre.

—Tu hésites, reprit-il, d'une voix perçante en clouant sur moi un regard qui m'entraînait dans l'âme. Tu hésites. Sans doute, tu ne veux pas

me suivre aujourd'hui, parce que tu as d'autres projets. Tu t'apprêtais peut-être à te rendre chez Desgrais ou à faire des confidences à d'Argenson ou à la Reynie. Prends garde, jeune homme, que les griffes que tu veux mettre en mouvement pour perdre les autres, ne te saisissent et ne te déchirent toi-même.

Incapable de contenir plus longtemps mon indignation, je m'écrie :

—J'ai la conscience nette, je n'ai rien à faire avec ceux que vous venez de nommer.

—Sans doute, Olivier, sans doute, répliqua Cardillac, cela te fait honneur de travailler chez moi le maître le plus renommé de son temps, estimé partout pour son talent, vanté partout pour sa loyauté et sa probité, si bien que toute calomnie dirigée contre lui retomberait sur la tête du calomniateur. Quant à Madelon, je dois t'avouer que si je suis revenu à toi, c'est à elle seule que tu le dois. Elle t'aime sincèrement. Dès que tu fus parti, elle se jeta à mes pieds, embrassa mes genoux et déclara en pleurant qu'elle ne pouvait vivre sans toi. Je pensais que cela se passerait, mais elle devint malade, languissante, et quand je l'interrogeais, elle n'avait sur les lèvres qu'un mot : ton nom. Je ne pouvais la laisser plus longtemps s'abandonner au désespoir, hier soir je lui ai dit que je consentais à tout et que je te ramènerais aujourd'hui chez nous, il a suffi de ces paroles pour lui rendre la vie.

Dieu m'est témoin, mademoiselle, continua Brusson, que je ne sais comment tout d'un coup je me retrouvai dans l'atelier de Cardillac. Madelon s'était jetée dans mes bras, en s'écriant avec joie : "Olivier ! mon Olivier, mon bien-aimé !" Ce jour-là, je jurai par la Vierge et par tous les saints de ne jamais la quitter.

Il s'arrêta, accablé lui-même par les révélations qu'il venait de faire. Mlle de Scudéri non moins épouvantée, s'écria :

—C'est affreux. Quoi, René Cardillac appartenait à cette bande scélérate qui pendant si longtemps, a changé notre bonne ville de Paris en une caverne de brigands ?

—Que dites-vous ; mademoiselle ? interrompit Brusson ; une bande, jamais il n'y a eu de bandes semblables. C'était Cardillac seul, qui avec une vigilance abominable cherchait ses victimes dans toute la ville et les trouvait, et c'est parce qu'il était seul qu'il agissait impunément et rendait si difficile la découverte de l'assassin. Mais je ne suis pas au bout de mon récit et j'ai d'autres secrets à vous dévoiler. Ma position chez mon maître était devenue égale au plus cruel des supplices. Plus d'une fois je me dis que je n'aurais pas dû revenir chez lui, mais le premier pas fait, il m'était impossible de reculer, je ne pouvais m'empêcher de me considérer comme le complice de Cardillac. Un seul sentiment me tenait enchaîné à lui, c'était mon amour pour Madelon. Quand j'étais auprès d'elle, je ne parvenais qu'avec la plus grande peine à lui cacher mes angoisses et mon chagrin. Quand je travaillais dans l'atelier avec le vieillard, je n'osais lever les yeux sur lui.

Je n'osais lui adresser une parole tant j'avais horreur de vivre dans la société d'un homme que tout le monde disait le plus fervent des chrétiens, le plus affectueux des pères et le plus honnête des bourgeois, et qui profitait des ténèbres de la nuit pour se livrer à ses exécrables exploits.

Madelon, dans sa piété filiale, dans sa naïve confiance d'enfant, idolâtrait son père. Une pensée m'angoissait : si un jour l'hypocrite scélérat tombait entre les mains de la justice, quel ne serait point le désespoir de la malheureuse jeune fille quand elle saurait l'affreuse vérité ! Je connaissais depuis longtemps les crimes commis dans Paris et les soldats de la maréchaussée m'en avaient raconté tous les détails, mais j'ignorais encore à quel motif Cardillac obéissait dans l'accomplissement de ses forfaits. Je ne tardai pas à en avoir l'explication.

Un jour, Cardillac jeta brusquement au loin

les bijoux qu'il montait, dont les perles et les pierreries roulèrent dans l'atelier, et se levant :

—Olivier, me dit-il, je veux que cela cesse ; notre position réciproque est insupportable ; ce que j'ai caché si longtemps en dépit des stratagèmes de Desgrais et de ses acolytes, le hasard te l'a fait découvrir ; tu m'as surpris dans l'oeuvre nocturne à laquelle me condamne ma mauvaise étoile. Je ne puis le nier, mais ce fut ta mauvaise étoile à toi-même qui te poussa cette nuit-là sur mes pas. Ce fut elle qui m'empêcha de te remarquer, moi qui vois clair dans les ténèbres comme le tigre, et qui entends à la plus grande distance le bourdonnement d'un cousin. C'est ta mauvaise étoile qui t'a fait entrer chez moi et qui t'y a ramené, mon garçon ; maintenant dans la situation où tu es vis-à-vis de Madelon, tu ne saurais me trahir, je ne risque donc rien à te faire tout connaître.

—Je ne serai jamais votre complice, infâme hypocrite.

Tel était le cri que je voulais pousser, mais ma gorge se serra et ma langue se paralysa. Je ne pus parvenir à proférer qu'un son inintelligible. Cardillac se rassit et essuya la sueur de son front. Pendant quelque temps il parut recueillir ses souvenirs. Enfin se remettant, il commença :

VII

—J'étais encore un tout petit enfant que déjà les diamants et l'or exerçaient sur moi une véritable fascination. D'abord on n'y prit pas garde, mais quand on s'en aperçut, on ne vit dans cet irrésistible attrait qu'un caprice puéril, mais ce penchant se manifesta dans des conditions plus graves lorsque je fus devenu grand. Je ne pouvais voir ni or ni pierreries sans m'en emparer, et ce que l'on ne me donnait point je le volais. Je devins bientôt le plus exercé des connaisseurs dans tout ce qui avait rapport à la joaillerie, il eût été impossible de me faire prendre les bijoux faux pour vrais, et c'étaient ces derniers seuls qui me tentaient. J'aimais l'or pour l'or et non pour sa valeur et je n'en faisais aucun cas lorsqu'il était monnayé. Cependant mon père finit par s'alarmer de ce défaut et mit tout en oeuvre pour m'en corriger, n'épargnant ni reproches ni menaces, ni châtements corporels. Rien n'y fit, et pour pouvoir manier sans cesse l'or et les pierres précieuses, je devins bijoutier. J'étais d'une activité infatigable et bientôt l'art du joaillier n'eut plus de secrets pour moi. Je devins le premier maître de Paris. Alors ce penchant naturel que j'avais moi-même essayé de vaincre, reparut avec une violence irrésistible. Ce fut une passion qui envahit mon coeur comme un torrent renversant tout obstacle. Chaque fois que j'avais achevé et livré un bijou, j'étais en proie à une anxiété, à un chagrin qui me minait la santé. J'avais des insomnies, des spectres affreux me hantaient, je voyais nuit et jour parée de mes joyaux la personne à qui je les avais vendus et j'entendais une voix mystérieuse me dire sans cesse : "C'est à toi, c'est à toi, prends donc".

Je ne tardai pas, obéissant à mon instinct, à devenir escroc. Appelé souvent dans les maisons des grands, je profitais de la confiance que l'on avait en moi et à la première occasion, forçant les serrures qui ne résistaient pas à mon adresse, je faisais main basse sur la parure que j'avais fabriquée, mais j'avais beau rentrer en possession des bijoux, mon inquiétude ne se calmait pas et la voix mystérieuse me répétait toujours : "Oh ! oh ! c'est un mort qui porte tes bijoux". Je ne compris pas tout d'abord le sens de ces paroles, mais peu à peu je ressentis pour tous ceux auxquels j'avais livré quelques parures, une haine indicible et j'éprouvai une soif de meurtre qui me faisait trembler moi-même.

Ce fut à cette époque que j'achetai cette maison. L'affaire était conclue. J'étais satisfait de mon acquisition, et, pour témoigner mon contentement au vendeur, je vidai avec lui, à cette même table une bouteille de vin.

—Avant de nous quitter, maître René, dit-il,

je dois vous faire connaître une issue secrète de ce logis.

Alors il ouvrit l'armoire que voilà, poussa la boiserie qui en forme le fond, entra dans un cabinet, et se baissant, souleva une trappe. Je le suivais ; nous descendîmes un escalier étroit et raide et nous arrivâmes par une petite porte dans une cour. Là, s'avancant vers la muraille, il tira une espèce de targette de fer à peine apparente et aussitôt je vis pivoter un pan de mur qui me montra une ouverture assez large pour permettre à une personne d'y passer et de descendre dans la rue ; je te ferai voir un jour, Olivier, cette ingénieuse machine inventée sans doute par les moines qui jadis avaient ici leur couvent. C'est un morceau de bois recouvert extérieurement de plâtre et de ciment, adapté à une statue également en bois, mais imitant parfaitement la pierre et tournant sur des pivots invisibles. De sombres pensées montèrent dans mon cerveau quand je vis ce mécanisme. Je ne savais pas encore à quoi il pourrait m'être utile, mais je prévoyais qu'il allait me servir à l'accomplissement de dessins mystérieux. Je venais de livrer à un seigneur de la cour une riche parure qu'il devait donner à une danseuse de l'Opéra ; je ne pus me soustraire longtemps à la torture mortel ; le spectre s'attacha à mes pas, et la voix de Satan résonna à mon oreille ; le même soir, je m'installai dans la maison. Baigné d'une sueur de sang, je m'agitai sur ma couche, ne pouvant trouver le sommeil. Le spectre me fait voir dans un cauchemar l'acheteur de ma parure se rendant chez celle à qui elle est destinée. Je ne me possède plus, je me lève. Je m'enveloppe dans un manteau, je descend l'escalier dérobé, je pousse le mur qui s'ouvre et j'arrive dans la rue Saint-Nicaise. L'homme vient vers moi, je bondis vers lui ; il pousse un cri, je le renverse et lui plante mon poignard dans le coeur. Je reprends ma parure... Alors je ressens une satisfaction intérieure qui met fin à mes angoisses ; le spectre n'est plus là, la voix de Satan a cessé de se faire entendre, je vais désormais où me pousse ma mauvaise étoile ; il faut lui céder ou mourir.

Et maintenant, tu comprends, tu connais les mobiles de toute ma conduite, Olivier. Ne crois pas, cependant, que je sois dévoré de toute pitié ; tu sais combien j'hésite à livrer une parure, avec quelle obstination je refuse de travailler pour ceux dont je ne veux pas la mort, et comment il m'arrive souvent d'arracher les bijoux dans mon atelier aux mains de ceux qui me les ont commandés, parce que je sais d'avance que le spectre ne me laisserait pas de repos si je répandais leur sang. Ma brutalité même leur évite la mort.

IX

Lorsque Cardillac eut cessé de parler, il me prit par la main et me fit descendre dans le couloir secret. Là je pus contempler la collection de ses bijoux. Le roi lui-même n'en a point de plus admirables. A chaque parure était attaché un petit papier sur lequel se trouvait écrit le nom de celui pour qui elle avait été faite et la date et les circonstances où elle avait été prise, grâce au vol ou à l'assassinat.

—Quant tu te marieras, me dit Cardillac d'une voix grave et sourde, tu me jureras, Olivier, tu me jureras par le Christ d'anéantir tous ces trésors lorsque je ne serai plus ; je ne veux point qu'il en reste rien en ta possession, et moins encore entre les mains de Madelon. Tout cela est racheté au prix du sang. Je t'indiquerai le moyen de le réduire en poudre.

Partagé entre l'horreur et l'amour, entre l'épouvante et la joie, j'étais semblable au maudit auquel un ange adresse un doux sourire, tandis que Satan le tient serré dans ses griffes brûlantes. Parfois je voulais fuir, puis il me prenait des idées de suicide ; mais toujours l'image de Madelon me retenait. Peut-être était-il de mon devoir de tout révéler à la justice, mais j'étais trop faible pour briser le lien qui m'enchaînait au criminel, et je vais expier bientôt, mademoi-

celle, cette faiblesse par une mort ignominieuse.

Un matin Cardillac rentra plus gai que de coutume, il adressa quelques paroles affectueuses à Madelon, me regarda moi-même avec bonté, vida à table une bouteille de bon vin et, ce qu'il ne faisait guère qu'aux jours de fête, chanta à gorge déployée quand Madelon fut partie.

—Reste assis, mon garçon, me dit-il, nous chomons aujourd'hui, je veux boire à la santé de la plus noble et de la plus respectable dame de Paris.

Alors il me parla de vous et me vanta vos vertus avec un enthousiasme que je ne lui avais point connu jusque-là.

—Ecoute ajouta-t-il, il y a longtemps que j'avais reçu l'ordre de faire un collier et des bracelets pour Henriette d'Angleterre. Cette parure, à laquelle j'avais apporté tous mes soins était mon oeuvre favorite. Je tremblais déjà à la pensée de devoir m'en séparer, quand la jeune princesse mourut. J'ai pensé que le meilleur usage à faire de ces bijoux était de les offrir à la personne la plus pieuse de France.

Et de nouveau il prononça votre nom, mademoiselle. Ai-je besoin de vous dire tous les souvenirs que ce nom réveilla en moi ? Je revis dans le même instant ces heures aimées de mon enfance, cette protectrice si chère qui m'avait entouré d'une si grande sollicitude. J'eus peur pour vous, mais Cardillac qui semblait deviner mes craintes, me dit en souriant :

—Il se passe souvent dans mon âme d'étranges combats, je sens qu'elle veut me retenir chaque fois que Satan m'entraîne, et cette résistance me fait craindre que ce que ma mauvaise étoile me force d'accomplir, mon âme immortelle n'en soit plus tard rendue responsable. Cette crainte d'un avenir éloigné, mais terrible, m'alarme souvent et bien des fois j'ai voulu pour apaiser ma frayeur, offrir à la Vierge de Saint-Eustache une couronne de diamants ; mais lorsque je me mettais à l'ouvrage je ne pouvais vaincre mon incompréhensible terreur et j'étais bientôt forcé d'abandonner mon projet. J'ai pensé que j'avais besoin de l'intercession d'une personne pieuse, et voilà pourquoi je veux faire cette offrande à Mlle de Scudéri qui est la vertu et la piété même.

Cardillac m'expliqua alors quel était l'emploi de votre temps, et il entra dans les détails les plus précis sur votre manière de vivre. Il renferma la parure dans une jolie cassette et me dit comment et à quelle heure je devais vous la remettre. Un instant auparavant j'avais hésité à me charger de ce message, maintenant j'étais heureux de trouver cette occasion de me rapprocher de vous. Je me disais que le fils d'Anne Brusson n'avait qu'à se jeter à vos pieds pour obtenir votre appui dans la cruelle situation où il se trouvait engagé ; j'étais décidé à ne vous rien cacher, à attendre de votre bonté, de votre sagesse, un conseil qui devait me sauver et sauver Madelon, sauver peut-être Cardillac lui-même. Je ne savais pas ce que vous pourriez me dire, mais j'étais sûr que l'élévation de votre esprit et la droiture de votre coeur m'indiqueraient le chemin que j'avais à suivre. J'allais vers vous avec foi, comme une âme en péril cherche l'appui consolateur de la Vierge. Vous savez mademoiselle, que mon dessein a échoué. Cependant je ne renonçai pas à l'espoir d'être plus heureux une autre fois. J'eus bientôt une nouvelle inquiétude. Cardillac était devenu tout à coup triste et sombre, il ne me regardait plus qu'avec des yeux égarés, il ne m'adressait plus que des paroles sans suite et je le voyais constamment faire des gestes désordonnés comme s'il avait lutté contre un ennemi invisible. Il était manifeste qu'il était tourmenté par ces spectres qui, suivant lui, l'obsédaient. Je l'observai attentivement et un jour qu'il qu'il avait passé toute la matinée assis à l'établi sans rien dire, il se leva soudain avec brusquerie, courut à la fenêtre, regarda dans la rue et s'écria :

—Après tout il aurait mieux valu qu'Henriette d'Angleterre eût porté ma parure.

Je frissonnai d'épouvante en entendant ces

mots, c'était évidemment la voix de Satan qui les lui dictait. Je vous vis menacée par le démon homicide. Cardillac ne voulait qu'une chose : rentrer en possession de la parure, peu lui importait le moyen d'assouvir ce désir. Je formais le projet de vous sauver. De jour en jour le péril devenait plus imminent. Je vous rencontrai sur le Pont-Neuf dans le carrosse de Mme de Montausier, je me frayai un chemin jusqu'à vous, je pus vous jeter ce billet par lequel je vous suppliais de rapporter à Cardillac la parure qu'il vous avait donnée. Mon attente fut déçue, j'étais désespéré. Le lendemain Cardillac ne fit que parler de la précieuse parure, il me dit qu'il l'avait vue en rêve toute la nuit. Je ne doutai plus de ses desseins ; il était sûr que votre perte était résolue, je jurai d'empêcher l'exécution de son plan même au prix de sa propre vie. Le soir venu et la prière dite, mon maître verrouilla la porte à grand bruit, comme il en avait coutume ; pour moi je descendis dans la cour par la fenêtre et je me glissai dans la rue par l'ouverture de la muraille. Je me dissimulai dans l'ombre. Quelques minutes après Cardillac se montra, il passa devant moi sans bruit et longea les maisons. Je le suivis, il prit le chemin de la rue Saint-Honoré, le coeur me battait. Tout d'un coup je perdis de vue Cardillac ; ma résolution est prise, je cours vers votre porte pour m'y tenir et lui barrer le passage. A ce moment débouche dans la rue un officier qui s'avance en chantant et en fredonnant, il ne m'aperçoit pas, mais dans le même instant quelqu'un s'élança sur lui : c'est Cardillac !... Je veux empêcher cet assassinat, je pousse un cri et en trois bonds je rejoins l'assassin. Déjà la victime est tombée en râlant, je me baisse pour la regarder : ce n'est pas l'officier, c'est Cardillac. L'officier lui, jette son poignard, tire son épée et se met en garde croyant que je viens en aide au meurtrier. Cardillac respirait encore je le chargeai sur mes épaules après avoir ramassé le poignard de l'officier et je le portai à la maison où je rentrai avec lui par le passage secret.

Vous savez le reste, mademoiselle, et vous voyez que le seul crime que l'on puisse m'imputer, c'est de ne pas avoir averti la justice quand il en était encore temps. Peut-être aurais-je dû dénoncer Cardillac et mettre aussi un terme à ses méfaits ; quant à moi je suis innocent de tout meurtre. Cependant maintenant que Cardillac est mort, aucune torture ne pourra me faire révéler le secret qu'il a emporté dans la tombe. Je ne veux pas que Madelon ait à rougir de son père ; je ne veux pas que la vengeance humaine aille déterrer le cadavre et que le bourreau flétrisse des ossements déjà réduits en poussière, non ! Madelon me pleurera parce qu'elle sait que je ne suis pas coupable, mais le temps triomphera de la douleur que pourra lui causer mon supplice, tandis qu'elle souffrirait éternellement si elle connaissait les forfaits de ce père qu'elle n'a cessé d'adorer.

X

Olivier se tut, mais les larmes jaillirent de ses yeux ; il tomba aux pieds de Mlle de Scudéri et avec un accent de supplication :

—Vous ne doutez plus de mon innocence, dit-il ; oh ! non, vous n'en doutez plus ; ayez pitié de moi, dites-moi ce qu'est devenue Madelon.

Mlle de Scudéri appela La Martinière et quelques minutes après Madelon se jeta au cou d'Olivier.

—Maintenant je suis rassurée, s'écria la jeune fille ; je savais bien que la plus généreuse des femmes te sauverait.

Il y avait tant de sincérité dans ses paroles, qu'Olivier oublia pour un instant la cruelle réalité de sa situation ; ce bonheur d'un moment lui donnait l'illusion de la liberté. Ils s'embrassèrent à plusieurs reprises, ils se dirent ce qu'ils avaient souffert l'un et l'autre, et ils pleurèrent de joie de se retrouver.

Les rayons du matin entraient par le fenê-

tre. Desgrais frappa doucement à la porte de la chambre et rappela qu'il était temps d'emmener Olivier Brusson pour ne pas éveiller l'attention des passants. Les fiancés furent obligés de se séparer.

Mlle de Scudéri vit partir l'accusé avec la plus grande perplexité. Pour elle il avait cessé d'être coupable, et certes elle ne pouvait s'empêcher d'admirer l'héroïsme de ce jeune homme qui préférerait subir la torture et la mort plutôt que de trahir un secret dont la divulgation aurait été si cruelle pour Madelon. Mais elle ne se dissimulait pas qu'il devenait presque impossible d'arracher le fils d'Anne Guiot aux redoutables rigueurs de la chambre ardente, et pourtant elle se disait qu'elle ne devait rien épargner pour empêcher l'injustice qui allait se commettre. Elle écrivit une longue lettre à La Reynie, elle expliqua qu'Olivier Brusson était innocent de la mort de Cardillac, que tout ce qu'il lui avait dit, le disculpait complètement, mais qu'il avait résolu de ne faire aucun aveu public, et qu'en prenant cette détermination il obéissait à un devoir qu'elle même ne pouvait qu'approuver. Elle mit dans sa lettre toute l'éloquence que lui inspirait son émotion pour amollir le coeur dur de La Reynie.

La réponse du président ne se fit pas attendre ; quelques heures après, Mlle de Scudéri reçut à son tour une lettre dans laquelle La Reynie lui témoignait sa satisfaction de voir qu'elle était rassurée sur l'innocence d'Olivier Brusson. Mais le président ajoutait que la Chambre ardente ne pouvait partager et respecter les héroïques scrupules de l'accusé, et que dans trois jours elle serait en possession du mystère étrange dont elle cherchait depuis si longtemps l'explication.

Mlle de Scudéri comprit aussitôt le sens de ces paroles, il était évident que l'on allait soumettre le pauvre Olivier à la torture.

Dans cette perplexité elle prit le parti de prendre conseil d'un jurisconsulte. Le plus fameux avocat de Paris était alors Pierre-Arnaud d'Andilly. Mlle de Scudéri se rendit chez lui et lui dit tout ce qu'il était possible de dire sans révéler le secret de Brusson. Elle espérait que d'Andilly s'empresserait de prendre la défense de l'innocent, mais elle fut amèrement déçue quand le jurisconsulte, après l'avoir écoutée avec calme, répondit en souriant par ce vers de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

D'Andilly démontra à Mlle de Scudéri que les faits plaidaient contre Brusson et que La Reynie, en agissant comme il l'annonçait, ne ferait que rester dans les strictes limites de la légalité, que d'ailleurs le magistrat avait des devoirs qu'il ne pouvait enfreindre. On ne pouvait donc s'attendre à sauver Brusson de la torture. Le seul qui eût pu le faire, c'était Brusson lui-même, par un aveu sans réticence ou par un récit détaillé des circonstances du meurtre de Cardillac.

—Je me jetterai aux pieds du roi, s'écria Mlle de Scudéri d'une voix étouffée par les larmes, j'implorerai la grâce d'Olivier.

—N'en faites rien, mademoiselle, répondit d'Andilly ; pour l'amour de Dieu, n'en faites rien ; réservez-vous ce dernier moyen de salut, car si vous échouiez, tout espoir de recours serait perdu à jamais. Le roi ne fera jamais grâce à un criminel dont le peuple indigné réclame le châtimement. Que Brusson, par la révélation de son secret ou par d'autres moyens, écarte les soupçons qui pèsent sur lui, alors il sera temps d'implorer la grâce du roi, qui ne tiendra pas compte de l'appréciation du tribunal et ne voudra prendre conseil que de sa propre conviction.

Mlle de Scudéri rentra chez elle, désespérée. Abîmée dans sa désolation, suppliant la Vierge et les saints de lui inspirer quelque résolution efficace, se perdant en combinaisons pour sauver l'infortuné Brusson, elle était assise dans sa chambre, à une heure avancée, quand La Martinière vint lui annoncer la visite du comte de Mirossens, colonel des gardes du roi, qui insistait pour être admis immédiatement auprès d'elle.

—Veuillez m'excuser, mademoiselle, dit Miossens, en s'inclinant respectueusement, de vous déranger si tard. Mais nous autres, soldats, nous faisons passer notre devoir avant tout. Deux mots vous expliqueront l'objet de ma visite; c'est Olivier Brusson qui m'amène ici.

Mlle de Scudéri, redoutant quelque nouveau danger, s'écria :

—Olivier Brusson! Le plus malheureux de tous les hommes! Que savez-vous de lui?

—J'ai pensé, mademoiselle, continua Miossens en souriant, qu'il me suffirait, comme je viens de vous le dire, de nommer votre protégé pour vous disposer à m'écouter. Je n'ignore pas que tout le monde est persuadé de la culpabilité de Brusson, mais je sais que vous seule êtes d'un avis contraire, quoique votre opinion ne se fonde, dit-on, que sur les protestations de l'accusé. Il n'en est pas de même de moi. Personne ne peut être plus convaincu que moi de l'innocence de Brusson.

—Parlez, oh! parlez, s'écria Mlle de Scudéri, dont les yeux brillaient de joie.

—C'est moi-même, dit Moessens, appuyant sur chacune de ses paroles, qui ai tué le vieux bijoutier dans la rue Saint-Honoré, à deux pas de votre maison.

—Vous! s'écria Mlle de Scudéri; vous! de par tous les saints, vous!

—Et, continua Miossens avec énergie, je vous jure, mademoiselle, que je m'enorgueillis de cette action. Sachez que Cardillac était le pire des scélérats, le plus hypocrite des bandits, que c'est lui qui, la nuit, commettait tous les assassinats et les vols dont on a fait tant de bruit, et qui a su si longtemps se dérober aux recherches et à la vigilance de la police. Je ne sais, moi-même, comment j'arrivai à soupçonner le vieux coquin, quand il m'apporta, rempli d'une inquiétude manifeste, une parure que je lui avais commandée. Il voulut savoir à qui je la destinais. Il pressa de questions insidieuses mon valet de chambre, et apprit de celui-ci quand et à quelle heure je devais sortir de chez moi, et le chemin que je devais suivre pour porter ces bijoux à la dame à qui je voulais les offrir. Depuis longtemps j'avais la pensée que tous les crimes dont on parlait n'étaient l'oeuvre que d'un seul et même meurtrier. Toutes les victimes étaient en effet frappées de la même manière. Il était évident pour moi que l'assassin s'était exercé à ce coup qu'il leur portait et sur lequel il comptait. Pour moi, si ce coup ne lui réussissait pas, la lutte devait être égale entre l'agresseur et celui qu'il surprenait à l'improviste. Ce raisonnement me conduisit à user d'une précaution si simple, que je ne conçois pas comment tant d'autres ne l'ont pas employé avant moi; ils auraient comme moi échappé à l'assassin. Je portais une légère cotte de maille sous mon pourpoint. Cardillac m'attaqua par derrière. Il me saisit avec une force de géant, mais le coup, bien que dirigé d'une main sûre, glissa sur l'armure. Dans le même instant, je me retournai et lui enfonçai dans la poitrine le poignard que je tenais tout prêt.

—Et vous vous êtes tu jusqu'à ce jour? demanda Mlle de Scudéri. Vous n'avez pas informé les tribunaux de ce qui s'était passé?

—Permettez-moi, mademoiselle, reprit Miossens, de vous faire observer que cette déclaration n'aurait servi qu'à me perdre moi-même ou à m'impliquer dans le plus affreux procès. En supposant que La Reynie, qui ne voit partout que des criminels, eût cru à la sincérité de mes paroles, comment aurait-il pu admettre cette accusation contre le brave et honnête Cardillac, ce modèle de toute piété et de toute loyauté. N'aurais-je point tourné contre moi-même la pointe du glaive de la justice?

—Mais, par votre silence, vous envoyez l'innocent Brusson à l'échafaud? objecta Mlle de Scudéri.

—Innocent! répondit Miossens. Innocent, mademoiselle! Est-ce bien le nom qu'il faut donner au complice de cet infâme Cardillac? à celui

qui l'a assisté dans ses crimes? à celui qui a mérité cent fois la mort? Non, en vérité! Son sang coulera avec justice, et si je suis venu, noble demoiselle, vous apprendre les faits tels qu'ils se sont passés, c'est parce que j'ai pensé que, sans me livrer à la Chambre ardente, vous sauriez utiliser d'une manière quelconque mon secret en faveur de votre protégé.

Mlle de Scudéri, profondément ravie de voir l'innocence de Brusson établie d'une manière aussi indiscutable, n'hésita pas à tout découvrir au comte, qui connaissait déjà les crimes de Cardillac. Elle l'engagea à se rendre avec elle chez d'Andilly. Ils lui diraient tout sous le sceau du secret et ils prendraient son avis sur ce qu'il y avait à faire.

Quand Mlle de Scudéri lui eut raconté les faits sans omettre aucune des circonstances, d'Andilly entra dans tous les détails, et il voulut savoir surtout du comte de Miossens si celui-ci était bien sûr d'avoir été attaqué par Cardillac, et s'il pourrait affirmer, en voyant Olivier Brusson, que c'était bien ce jeune homme qui avait emporté le cadavre.

—Non seulement j'ai reconnu, répondit Miossens, le bijoutier au clair de lune, mais j'ai vu chez La Reynie le poignard qui a frappé Cardillac; ce poignard est le mien, et il est facile de le reconnaître.

D'Andilly réfléchit quelques instants, puis il dit :

—Tout ce que nous pouvons obtenir pour le moment, c'est un sursis à la torture; que le comte de Miossens se rende sur-le-champ à la Conciergerie, qu'il demande à voir Olivier Brusson, et s'il le reconnaît, qu'il entre chez La Reynie et lui dise: "Je passais dans la rue Saint-Honoré quand un homme a été terrassé et blessé mortellement, j'ai vu au même instant un autre homme accourir et emporter le blessé, en donnant des signes de désespoir. Cet homme secourable était Brusson." Cette révélation obligera La Reynie à interroger de nouveau votre protégé et à le confronter avec le comte de Miossens. Pendant ce temps, Mlle de Scudéri découvrira au roi tout le mystère, et si la justice se montre inflexible, la clémence royale pardonnera.

Cet avis du jurisconsulte fut suivi de point en point. Le comte de Miossens reconnut Brusson. Il ne restait plus qu'à s'adresser au roi. Le sort d'Olivier était tout entier entre les mains de Mlle de Scudéri.

XI

Le même jour, Mlle de Scudéri, vêtue d'une robe de soie noire, la tête enveloppée d'un voile noir et parée des bijoux de Cardillac, se présenta chez Mme de Maintenon. Le roi s'y trouvait déjà. En voyant l'air grave de la noble et vieille demoiselle, Louis XIV ne put réprimer un mouvement de surprise; mais son étonnement redoubla lorsqu'il aperçut la parure de Cardillac, et il demanda avec un sourire gracieux si la fiancée portait le deuil de celui qu'elle venait de perdre. Mlle de Scudéri raconta tout ce qu'elle savait, comment elle avait recueilli Madelon, la douleur de la pauvre jeune fille, puis toutes les entrevues qu'elle avait eues avec La Reynie, avec Desgrais, avec Olivier Brusson lui-même. Le roi paraissait ému, il écoutait la narratrice avec intérêt, et de temps en temps il l'interrompait par une exclamation. Au moment où il s'y attendait le moins, Mlle de Scudéri se jeta à ses pieds et implora la grâce de l'accusé. Le roi la releva, la força de s'asseoir sur un tabouret et lui dit :

—Tout ce que vous a rapporté Brusson a bien plus l'air d'un roman que d'une réalité. Qui répond de la vérité de ces affirmations?

A cet instant, Louvois, qui travaillait dans la pièce attenante, se montra à la porte de la chambre. Le roi crut que son ministre avait besoin de lui, et le suivit, mais quand il rentra, quelques instants après, il dit à demi-voix à Mlle de Scudéri :

—J'aimerais à voir votre Madelon...

Au comble de la joie, la vieille demoiselle se leva et, trotinant aussi vite que le lui permettaient son grand âge et le poids de ses vêtements, elle alla crier à la porte que l'on fit venir sur-le-champ, par ordre du roi, Madelon Cardillac. Bientôt la jeune fille, que La Martinière avait amenée au palais quand Mlle de Scudéri y était entrée, fit son apparition et se trouva agenouillée devant le roi. La frayeur empourprait ses joues, et des larmes brillaient dans ses yeux. Elle était, dans cette attitude, d'une beauté merveilleuse. Le roi lui prit la main et laissa tomber sur elle un regard visiblement troublé. Mme de Maintenon dit tout bas à Mlle de Scudéri :

—La ressemblance de votre protégée avec Mlle de La Vallière est frappante. Le roi, à sa vue, doit s'être rappelé celle qui est aujourd'hui la soeur Louise de la Miséricorde. Ce souvenir ne peut qu'être favorable à votre cause.

—Je comprends, ma chère enfant, dit Louis XIV, que tu sois convaincue de l'innocence de ton fiancé; mais attendons l'avis de la Chambre ardente.

Et, d'un léger mouvement de la main, il congédia la jeune fille, qui se retira en fondant en larmes.

XII

Mlle de Scudéri vécut plus d'un mois dans ses perplexités. Un jour, Mme de Maintenon la fit mander en lui annonçant que le roi désirait la voir; elle comprit que le moment décisif était arrivé et que le sort de Brusson allait se décider. Elle partit en recommandant à Madelon de prier avec ferveur la Vierge et tous les saints.

Mlle de Scudéri fut bien surprise quand le roi, au lieu de lui parler d'Olivier, parut avoir oublié complètement cette affaire. La conversation enjouée, au lieu d'être sérieuse comme elle s'y attendait, roula sur des sujets frivoles. Un moment, Bontems, le valet de chambre de confiance de Louis XIV, entra et parla au roi si bas, que personne ne l'entendit; puis le valet de chambre se retira. Mlle de Scudéri tremblait de tous ses membres. Le roi se leva, s'avança vers elle, et lui dit d'un air radieux :

—Je vous félicite, mademoiselle, votre protégé Olivier Brusson est libre.

Des larmes jaillirent des yeux de la vieille demoiselle; elle voulut parler et en fut incapable; elle voulut se jeter aux pieds du roi, mais Louis XIV la retint.

Il y eut un moment de silence, et lorsque Mlle de Scudéri parvint à trouver des paroles pour remercier le roi, celui-ci l'interrompit en disant qu'Olivier et Madelon devaient être impatients de la serrer dans leurs bras.

—Bontems, dit le roi en terminant, doit vous remettre mille louis, mon cadeau de nocce à la petite; qu'elle épouse Brusson, qui ne mérite peut-être pas ce bonheur, mais qu'aussitôt après, il quitte Paris; c'est notre volonté.

A peine Mlle de Scudéri fut-elle rentrée chez elle, que La Martinière accourut à sa rencontre.

Derrière la femme de chambre, venait Baptiste; tous deux étaient rayonnants :

—Il est ici! s'écrièrent-ils. Il est libre.

Deux minutes après Olivier et Madelon étaient aux genoux de Mlle de Scudéri.

—Ah! s'écria Madelon, je savais bien que vous le sauveriez.

—J'ai foi en vous, ma mère, dit Olivier; j'étais sûr que vous ne m'abandonneriez pas.

Et tous deux baisèrent les mains de la respectable dame, et les inondèrent de larmes brûlantes.

Le mariage eut lieu quelques jours après. Grâce à la dot de Madelon et à sa propre fortune, Brusson partit pour Genève avec sa jeune femme, emportant les bénédictions de Mlle de Scudéri dans sa profession, il fit fortune et mena une vie heureuse désormais sans trouble.

Marche des Toréadors

CH. LECOCQ

Mouv! de marche..

PIANO.

cre - scen - do

f *f* *ff*

cre - *scen* - *do.* *a Tempo.* *f*

cresc *f* FIN.

TRIO. *mf*

pp

mf

Nous irons à Mytilène

CANTILENE

E. REYER

Andantino.

PIANO.

p

rit.

dolce.

p

Piu animato

p

mf

1
pp *mf* *p*

4 1 4
poco rit. *mf* a Tempo.

1 4 3 2 4
leggiere. *p* *mf*

5 4 2
cre *scen*

5 3 4
-do. *rall.*

4 2 1 4
mf *p* *rit.* a Tempo.

Primes Attrayantes

OFFERTES A TOUS NOS LECTEURS



PRIME N° 13

Pour orner le
Foyer



Chacune de ces PRIMES
vaut de 25 à 50 cents chez
les marchands de gravures
et les libraires. :: :: :: ::



PANIER DE FRUITS DÉLICIEUX — Gravure en 15 couleurs, grandeur 13 x 17.

Pour égayer la
Vie



Il suffit d'être un lecteur ou
abonné de l'Album Univer-
sel pour se les procurer avec
CINQ CENTINS.

PRIME N° 2



TROIS TÊTES D'ENFANTS

Trois gentilles fillettes souriantes, gracieuses, au teint frais et rose. Cette gravure en 15 couleurs mesure 13 x 17, et fera un bel ornement de boudoir ou de chambre de jeune fille.

PRIME N° 3



LA PRIÈRE DU SOIR

Cette gravure en 15 couleurs mesure 10 x 13 pouces. C'est un sujet que toutes les mamans voudront se procurer.

COMMENT SE PROCURER CES PRIMES

Il suffit à tous nos lecteurs de la ville de Montréal de se présenter à nos bureaux avec un numéro de notre journal et **CINQ CENTINS** pour chacune des primes de leur choix. Tous nos autres lecteurs n'auront qu'à nous indiquer par lettre le numéro des primes qu'ils désirent, et nous les leur enverrons par la poste en échange de cinq centins en timbres poste ou en argent, pour chaque prime choisie.

LA VENDETTA

Par H. de BALZAC

(Suite et fin). Voir les numéros du 15 et du 22 avril.

mité de son caractère et l'étendue de sa résignation, elle supporta stoïquement les atteintes de la douleur ; son âme énergique la soutenait contre tous les maux, elle travaillait d'une main défaillante auprès de son fils mourant, expédiait les soins du ménage avec une activité miraculeuse, et suffisait à tout. Elle était même heureuse encore quand elle voyait sur les lèvres de Luigi un sourire d'étonnement à l'aspect de la propreté qu'elle faisait régner dans l'unique chambre où ils s'étaient réfugiés.

— Mon ami, je t'ai gardé un morceau de pain, lui dit-elle un soir qu'il rentrait fatigué.

— Et toi ?

— Moi, j'ai dîné, cher Luigi, je n'ai besoin de rien.

Et la douce expression de son visage le pressait encore plus que sa parole d'accepter une nourriture de laquelle elle se privait. Luigi l'embrassa par un de ces baisers de désespoir qui se donnaient en 1793 entre amis à l'heure où ils montaient ensemble à l'échafaud. En ces moments suprêmes deux êtres se voient cœur à cœur. Aussi le malheureux Luigi, comprenant tout à coup que sa femme était à jeun, partagea-t-il la fièvre qui la dévorait, il frissonna, sortit en prétextant une affaire pressante, car il aurait mieux aimé prendre le poison le plus subtil plutôt que d'éviter la mort en mangeant le dernier morceau de pain qui se trouvait chez lui. Il se mit à errer dans Paris au milieu des voitures les plus brillantes, au sein de ce luxe insultant qui éclate partout ; il passa promptement devant les boutiques des changeurs où l'or étincelle ; enfin il résolut de se vendre, de s'offrir comme remplaçant pour le service militaire, en espérant que ce sacrifice sauverait Ginevra, et que, pendant son absence, elle pourrait rentrer en grâce auprès de Bartholomé. Il alla donc trouver un de ces hommes qui font la traite des blancs, et il éprouva une sorte de bonheur à reconnaître en lui un ancien officier de la garde impériale.

— Il y a deux jours que je n'ai mangé, lui dit-il d'une voix lente et faible, ma femme meurt de faim et ne m'adresse pas une plainte, elle expirerait en souriant, je crois. De grâce, mon camarade, ajouta-t-il avec un sourire amer, achète-moi d'avance, je suis robuste, je ne suis plus au service, et je...

L'officier donna une somme à Luigi en acompte sur celle qu'il s'engageait à lui procurer. L'infortuné poussa un rire convulsif quand il tint une poignée de pièces d'or il courut de toute sa force vers sa maison, haletant et criant parfois : — O ma Ginevra ! Ginevra ! Il commençait à faire nuit quand il arriva chez lui. Il entra tout doucement, craignant de donner une trop forte émotion à sa femme qu'il avait laissée faible. Les derniers rayons du soleil pénétrant par la lucarne venaient mourir sur le visage de Ginevra qui dormait assise sur une chaise en tenant son enfant sur son sein.

— Réveille-toi, ô mon âme, dit-il sans s'apercevoir de la pose de son enfant qui dans ce moment conservait un éclat surnaturel.

En entendant cette voix, la pauvre mère ou-

vrit les yeux, rencontra le regard de Luigi et sourit ; mais Luigi jeta un cri d'épouvante. A peine reconnut-ils sa femme quasi folle à qui, par un geste d'une sauvage énergie, il montra l'or. Ginevra se mit à rire machinalement, et tout à coup elle s'écria d'une voix affreuse : Louis ! l'enfant est froid. Elle regarda son fils et s'évanouit : le petit Barthélemy était mort. Luigi prit sa femme dans ses bras sans lui ôter l'enfant qu'elle serrait avec une force incompréhensible ; et après l'avoir posée sur le lit, il sortit pour appeler au secours.

— O mon Dieu ! dit-il à son propriétaire qu'il rencontra sur l'escalier, j'ai de l'or, et mon enfant est mort de faim, sa mère se meurt... aidez-nous !

Il revint désespéré vers sa femme, et laissa l'honnête maçon occupé, ainsi que plusieurs voisins, de rassembler tout ce qui pouvait soulager une misère inconnue jusqu'alors, tout les deux Corses l'avaient soigneusement cachée par un sentiment d'orgueil. Luigi avait jeté son or sur le plancher, et s'était agenouillé au chevet du lit où gisait sa femme.

— Mon père, prenez soin de mon fils qui porte votre nom ! s'écriait Ginevra dans son délire.

— O mon ange ! calme-toi, lui disait Luigi en l'embrassant ; de beaux jours nous attendent.

Cette voix et cette caresse lui rendirent quelque tranquillité.

— O mon Louis ! reprit-elle en le regardant avec une attention extraordinaire, écoute-moi bien. Je sens que je meurs. Ma mort est naturelle, je souffrais trop, et puis un bonheur aussi grand que le mien devait se payer. Oui, mon Luigi, console-toi. J'ai été si heureuse, que si je recommençais à vivre, j'accepterais encore notre destinée. Je suis une mauvaise mère : je te regrette encore plus que je ne regrette mon enfant. — Mon enfant ! ajouta-t-elle d'un son de voix profond. Deux larmes se détachèrent de ses yeux mourants, et soudain elle pressa le cadavre qu'elle n'avait pu réchauffer. — Donne-ma chevelure à mon père, en souvenir de sa Ginevra, reprit-elle. Dis-lui bien que je ne j'ai jamais accusé... Sa tête tomba sur le bras de son époux.

— Non, tu ne peux mourir ! s'écria Luigi ; le médecin va venir. Nous avons du pain. Ton père va te recevoir en grâce. La prospérité s'est levée pour nous. Reste avec nous, ange de beauté.

Mais ce cœur fidèle et plein d'amour devenait froid, Ginevra tournait instinctivement les yeux vers celui qu'elle adorait, quoiqu'elle ne fût plus sensible à rien : des images confuses s'offraient à son esprit près de perdre tout souvenir de la terre. Elle savait que Luigi était là, car elle le serrait toujours plus fortement de sa main glacée, et semblait vouloir se retenir au-dessus d'un précipice où elle croyait tomber.

— Mon ami, dit-elle enfin, tu as froid, je vais te réchauffer.

Elle voulut mettre la main de son mari sur son cœur, mais elle expira. Deux médecins, un prêtre, des voisins entrèrent en ce moment en

apportant tout ce qui était nécessaire pour sauver les deux époux et calmer leur désespoir. Ces étrangers firent beaucoup de bruit d'abord ; mais quand ils furent entrés, un affreux silence régna dans cette chambre.

Pendant que cette scène avait lieu, Bartholomé et sa femme étaient assis dans leurs fauteuils antiques, chacun à un coin de la vaste cheminée dont l'ardent brasier réchauffait l'immense salon de leur hôtel. La pendule marquait minuit. Depuis longtemps le vieux couple avait perdu le sommeil. En ce moment, ils étaient silencieux comme deux vieillards tombés en enfance et qui regardent tout sans rien voir. Leur salon désert, mais plein de souvenirs pour eux, était faiblement éclairé par une seule lampe près de mourir. Sans les flammes pétillantes du foyer, ils eussent été dans une obscurité complète. Un de leurs amis venait de les quitter, et la chaise sur laquelle il s'était assis pendant sa visite se trouvait entre les deux Corses. Piombo avait déjà jeté plus d'un regard sur cette chaise et ces regards pleins d'idées se succédaient comme des remords, car la chaise vide était celle de Ginevra. Elisa Piombo épiait les expressions qui passaient sur la blanche figure de son mari. Quoiqu'elle fût habituée à deviner les sentiments du Corse, d'après les changeantes révolutions de ses traits, ils étaient tour à tour si menaçants et mélancoliques, qu'elle ne pouvait plus lire dans cette âme incompréhensible.

Bartholomé succombait-il sous les puissants souvenirs que réveillait cette chaise ? était-il choqué de voir qu'elle venait de servir pour la première fois à un étranger depuis le départ de sa fille ? L'heure de sa clémence, cette heure si vainement attendue jusqu'alors, avait-elle sonné ?

Ces réflexions agitèrent successivement le cœur d'Elisa Piombo. Pendant un instant, la physionomie de son mari devint si terrible, qu'elle trembla d'avoir osé employer une ruse si simple pour faire naître l'occasion de parler de Ginevra. En ce moment, la bise chassa si violemment les flocons de neige sur les persiennes, que les deux vieillards purent en entendre le léger bruissement. La mère de Ginevra baissa la tête pour dérober ses larmes à son mari. Tout à coup un soupir sortit de la poitrine du vieillard, sa femme le regarda, il était abattu ; elle se hasarda, pour la seconde fois, depuis trois ans, à lui parler de sa fille.

— Si Ginevra avait froid ! s'écria-t-elle doucement. Piombo tressaillit. — Ella a peut-être faim dit-elle en continuant. Le Corse laissa échapper une larme. — Elle a un enfant et ne peut pas le nourrir, son lait s'est tari ! reprit vivement la mère avec l'accent du désespoir.

— Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! s'écria Piombo. O mon enfant chérie ! tu m'as vaincu.

La mère se leva comme pour aller chercher sa fille. En ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme dont le visage n'avait plus rien d'humain surgit tout à coup devant eux.

— Morte ! Nos deux familles devaient s'exterminer l'une par l'autre, car voilà tout ce qui reste d'elle, dit-il en posant sur une table la longue chevelure noire de Ginevra.

Les deux vieillards frissonnèrent comme s'ils eussent reçu une commotion de la foudre, et ne virent plus Luigi.

— Il nous a xpargné un coup de feu, car il est mort ! s'écria lentement Bartholomé en regardant à terre.

FIN





LE BLOND VENITIEN

O vous, lectrice, qui vous faites peut-être oxygéner pour obtenir cette nuance de cheveux dite blond vénitien, auriez-vous la patience des belles Vénitiennes de jadis qui, paraît-il, soignaient leur chevelure de la façon suivante :

Deux fois par semaine elles s'asseyaient sur leur balcon ou dans de petites cabines édifiées sur des terrasses. Elles commençaient par se laver les cheveux au moyen d'une éponge fixée au bout d'un bâtonnet, puis elles coiffaient un chapeau de paille sans fond, appelé "solang", en laissant passer les cheveux par l'ouverture de la coiffe. Ainsi préparées elles restaient, durant de longues heures, exposées au soleil, même au fort de l'été.

Le soleil, non seulement séchait leurs cheveux, mais donnait à ceux-ci, au bout d'un temps plus ou moins long de ce traitement, une blondeur très recherchée.

Il faut ajouter que les belles patientes recevaient aussi quelques bons coups de soleil. Mais qu'importe ce détail, n'est-il pas vrai ?

DEUIL COREEN

La princesse héritière de Corée décédait tout récemment.

Le décès de cette auguste personne a, pour certaines de ses sujettes, une conséquence des plus fâcheuses. Aucune jeune fille coréenne n'a le droit de se marier, tant que le prince héritier, veuf actuellement, n'aura pas convolé en secondes noces.

Or il paraît que ce prince ne manifeste aucun désir de reprendre femme.

Vous voyez en quelle désolation cette mort princière plonge la plus belle fraction de la population coréenne.

Ces regrets ont, certes, un mobile plutôt égoïste. Ils n'en sont pas moins cuisants.

Puisse une prochaine décision matrimoniale du prince héritier les empêcher d'être éternels !

VOITURES D'ENFANTS AUTOMOBILES

Un Anglais, marchand de voitures d'enfants, a eu une idée fort ingénieuse : cet industriel s'est avisé de fixer un moteur aux équipages minuscules que les nourrices mêmes n'auraient plus la peine de pousser. Cette machine a deux vitesses, trois et six kilomètres à l'heure, des allures de promenades.

Ne serait-ce pas charmant dans les rues ?

Mais la police a interdit la circulation de ces voitures sur les trottoirs. Elle a fait savoir à l'inventeur que ses véhicules seraient assimilés aux automobiles pour lesquels il est exigé un certificat, une inscription, un numéro d'ordre, des lanternes et tout le reste.

Allons l'auto le terrible auto qui est en train de détrôner les chevaux, n'est pas encore à la veille de supprimer les nourrices.

LA NAISSANCE DE DZETA

Voilà, peut-être, la solution du problème qui passionna, dit-on, Henri Heine : que deviennent les vieilles lunes ?

Elles ne disparaissent peut-être pas toutes à tout jamais. Il en est, sans doute, de ces lunes qui reviennent après un vagabondage plus ou moins prolongé.

N'est-ce pas une de celles-ci qui vient de reve-

nir et de se fixer, elle sixième, dans l'entourage de la planète de Jupiter qui en comptait déjà cinq ?

C'est M. Lick, astronome californien, qui vient de découvrir ce sixième satellite de Jupiter, auquel il a donné le nom de Dzéta.

Les autres, dont la survenue de Dzéta vient de transformer le quintette en sextuor, se nomment Iô, Europa, Ganymède, Gallisto et Epsilon.

LES MACROPHAGES

Savez-vous ce que c'est que les macrophages ? Peut-être bien que non.



Cette branche de pommes sauvages, chargée de fruits, provient des collections du ministère de l'intérieur à Ottawa qui l'a reçue d'une des fermes-modèles du gouvernement.

Et pourtant vous en avez. J'en ai moi-même. Il en a aussi. Bref, nous en avons tous.

Les macrophages sont des cellules de l'organisme comparables à des microbes, des cellules "mangeuses" (d'où leur nom) qui s'attaquent à nos organes eux-mêmes, à partir d'un certain âge, et en provoquent progressivement la déchéance physiologique.

C'est également grâce aux macrophages que les cheveux blanchissent.

C'est possible, direz-vous. Mais il doit exister un sérum contre les macrophages.

"Où donc, que j'y coure".

Hélas ! on n'a pas encore découvert le sérum contre les macrophages et l'eau de Jouvence continue à être une pure fiction.

Pauvres nous !

AU PAYS MERVEILLEUX

Le Mexique possède certainement la voie ferrée la plus luxueuse du monde, du moins en ce qui concerne l'infrastructure, l'assiette même de la voie de fer. Il paraît que les rails du chemin de fer "Mexican Gulf", au Mexique, reposent sur des traverses en acajou, tandis que les ponts et les ponceaux de la ligne sont construits en marbre blanc. Bien plus, il existerait même une autre ligne, sur la côte occidentale du Mexique, dont les traverses sont en bois d'ébène et qui a comme ballast du minerai d'argent tiré d'anciennes exploitations minières situées près de la ligne.

Bien entendu, ce n'est pas sans raison que les constructeurs se sont livrés à cette apparente prodigalité : ils avaient pour agir ainsi un excellent motif, c'est qu'il n'y avait pas d'autres matériaux à choisir sur les lieux de construction, et que l'ébène, l'acajou, le marbre blanc, malgré leur grande valeur, coûtaient encore moins cher que ne l'eussent fait des matériaux de peu de valeur intrinsèque qu'on aurait été forcé de demander à l'importation.

POUR LES JOUEURS

Un astronome vous dira pourquoi le mois de février n'a que vingt-huit jours. Voici la raison qu'on donne en Normandie :

Février était, dans sa jeunesse, un joueur forcené. Bien qu'il perdît sans cesse, il remuait constamment les dominos.

Un jour, aux trois quarts ruiné, il engage une dernière partie avec ses camarades Janvier et Mars. Ceux-ci gagnèrent. N'ayant plus d'enjeu, il leur céda un jour à chacun.

Et voilà pourquoi Janvier et Mars ont trente-et-un jours, et que Février n'en a plus que vingt-huit.

LE CHAT GUERISSEUR

On a parlé, il y a quelque temps, des remèdes secrets à la Société d'anthropologie.

Un des plus curieux parmi ces remèdes est celui signalé par le docteur Marcel Baudoin. C'est le "vin de chute". On le vend chez un pharmacien d'Angers. Il guérit, comme son nom l'indique, des suites de chutes. Le plus curieux est le pourquoi de la chose. Il guérit parce qu'il est fait avec des crottes de chat, et comme le chat tombe toujours sans se faire de mal, vous saisissez ?

Il n'y a que la foi qui sauve.

LA RICHESSE POUR TOUS

Un inventeur anglais prétend avoir découvert un moyen pratique et rémunérateur d'extraire, de l'eau de mer, l'or qu'elle contient. Un expérimentateur aurait déclaré que le procédé est excellent. Et des hommes profonds ont calculé que l'Océan peut produire quinze quintillions six cent vingt-cinq quadrillions de francs.

Les voilà bien les richesses de la mer... à portée de la main.

A TRAVERS LE MONDE

INVASION DE RATS

L'Angleterre subit depuis six mois une invasion de rats. L'administration des Docks de Cardiff a pris à son service un homme qui s'intitule le champion des chasseurs de rats. Le fait est qu'il en capture chaque jour des quantités phénoménales, avec des pièges dont les amorces sont faites avec une pâte de sa composition qu'il fabrique en grand secret.

ACTIONS DE GRACES

Dernièrement, à New-York, une assemblée de fidèles avait eu lieu dans un temple presbytérien, et le ministre, qui avait formulé un appel à la charité, fit circuler à la ronde son chapeau pour recueillir les offrandes.

Le chapeau, qui avait fait le tour du temple, revint au ministre, qui n'y trouva pas une obole.

Il le retourna alors sur la table, pour faire voir qu'il ne contenait rien, et il s'écria avec ferveur :

—Merci, mon Dieu, de ce qu'après avoir passé par les mains d'une pareille réunion, mon chapeau me soit rendu !

ECHANGES LINGUISTIQUES

On se plaint avec raison de la manie qui se répand de plus en plus, de remplacer certains mots français par leurs similaires anglais. C'est ainsi qu'on ne dit plus "partie de campagne", mais "garden party"; "flirter", au lieu du vieux mot original si français de "fleureter", et qu'on voit même sur les devantures: "Five o'clock tea", au lieu de "Thé de cinq heures", etc., etc.

Or, les Anglais se plaignent du même mal. On ne dit plus en Angleterre "napkins", mais "serviettes", "bethroted", mais "fiancé", et les journaux anglais impriment couramment les mots de "troupe, artiste, rapprochement, cordiale entente", etc. Enfin le "Times", récemment, dans le compte rendu d'une pièce, parlait du rôle du "premier jeune homme"; évidemment, il avait voulu dire: "le jeune premier".

Avouez que c'est piquant.

LES FLEURS AU JAPON

L'art de rassembler avec goût fleurs et feuillages atteint une incroyable perfection au Japon.

San-No-Rikion, qui vivait au XVI^e siècle, fut le créateur de cet art où les Japonais devaient exceller.

Rien n'est curieux, enchanteur, comme la vue d'un marché floral dans les grandes villes du Japon; le Japonais aime la fleur avec passion.

Chaque fête, en ce poétique pays, a ses fleurs désignées. Pour le jour du premier de l'an, si universellement fêté au Japon, l'on s'offre des bouquets de tiges de pin, de bambou, de prunier.

La fête "des amours des étoiles" a ses fleurs spéciales, autres sont celles de la fête des enfants, des chrysanthèmes, etc., etc., toutes désignées par une sorte de rite immuable.

Tout cela est gracieux, aimable comme le vieux peuple, qui s'euro-péanise tout en conservant religieusement certaines de ses plus naïves et plus charmantes traditions.

LES DERNIERS AUROCHS EUROPEENS

On sait qu'aux Etats-Unis le gouvernement a dû intervenir pour protéger les bisons contre la destruction totale dont ils étaient menacés et qu'un énorme troupeau de ces beaux animaux est réuni dans un parc spécial et s'y développe sous la protection de l'Etat.

Il en est de même en Europe, où l'on ne trouve plus d'aurochs ou bisons que dans la Lithuanie, en Pologne. C'est dans une forêt voisine de Biélovège, célèbre par ses chasses, que l'on peut voir les derniers bisons européens. On protège, avec un soin jaloux, les 700 derniers représentants de cette belle race animale, appelée à disparaître, et qui sont d'ailleurs la seule curiosité de la forêt de Biélovège.

D'après une légende du pays, ces animaux, d'allure paisible, mais très dangereux quand on les excite, auraient jadis quitté leur forêt pour attaquer et mettre en fuite une horde de Tatars.

LES "VACHES LAITIÈRES" DES FOURMIS

On connaît depuis longtemps les rapports si curieux des fourmis et des pucerons. Linné avait donné à ceux-ci le nom significatif de "vaches des fourmis". Ce qu'on ne savait pas au XVIII^e siècle, c'est que les fourmis poussaient le sens de l'élevage jusqu'à emporter des pucerons dans leurs demeures souterraines pour les traire à leur guise.

M. Henri Coupin raconte qu'on a trouvé dans les cités des "fourmis jaunes" des étables à puceron parfaitement organisées.

D'autres espèces procèdent différemment :

"On a découvert, dit M. Brehm, que les fourmis sont tellement avides de la liqueur sucrée sécrétée par les pucerons, que, pour s'en procurer plus commodément, elles pratiquent des chemins couverts qui, de la demeure de la tribu, s'étendent jusqu'aux plantes qu'habitent ces vaches en miniature.

"Parfois, on les voit pousser la prévoyance jusqu'à un point encore plus incroyable. Afin d'obtenir plus de produits des pucerons, elles les laissent sur les végétaux qu'ils sucent habituellement, et, avec de la terre finement gâchée, leur bâtissent là des espèces de petites étables dans lesquelles elles les emprisonnent."

Mais les pucerons ne sont pas les seuls insectes laitiers des fourmis.

Elles élèvent encore pour le même usage des "clavigers", des "lochémuses", et autres insectes aveugles et impuissants à se sustenter tout seuls, qu'elles nourrissent copieusement afin de sucer le liquide sucré qui suinte de leur poil quand on les frotte.

MONNAIE SUD-AFRICAINE

Les carapaces d'escargots ont servi, et servent probablement encore de monnaie au nord du Transvaal.

L'une d'elles, très ancienne, a été récemment trouvée dans une vieille ruine de Zimbabwe. M. C. Meinhof, qui étudiait alors les dialectes natifs dans l'Est africain allemand, voulut acquérir cette précieuse relique, mais n'y réussit pas.

Bientôt après, une autre coquille fut découverte, et un officier, dans une lettre datée de Gertrudsborg, la décrit en détail. Il la donne comme à peu près pareille à celles des escargots ordinaires, avec cette différence que le mur de la chambre extérieure est excessivement épais, et les cloisons intérieures aussi minces que des feuilles de papier. Il dit qu'en outre la surface en a été soigneusement polie, et qu'elle a acquis la teinte exacte de l'ivoire.

Il est probable, ainsi que nous le disions plus haut, que les natifs du Nord-Transvaal usent encore de pareilles coquilles pour leurs rapports commerciaux, mais ils doivent y attacher une grande valeur, puisqu'il est presque impossible à un étranger de s'en procurer un spécimen.

COMBIEN DE TEMPS VIVENT LES ANIMAUX ?

Les dresseurs de statistiques (on pourrait dire les redresseurs) varient fort d'opinion en ce qui touche la longévité des bêtes.

Le cheval et l'âne peuvent vivre 35 ans. (Aristote cite bien un cheval qui fut septuagénaire, mais Aristote était un ami du merveilleux!) A 30 ans, un boeuf rumine bien péniblement. Le chien que l'on donne pour compagnon à un bébé peut attendre que son jeune maître atteigne l'âge de 15 ou 18 ans. Moutons, chèvres et porcs vivent quinze ans.

Le chat est à douze ans un vieillard! Les passions, la maraude ont usé sa fine musculature.

Notons en passant que les truies demeurent en notre compagnie bien plus longtemps que les cochons. Dans son ouvrage intitulé "Ma Porcherie", Vauban prétend qu'une seule truie pourrait mettre au monde, si l'on respectait sa descendance, tant qu'elle vivrait, autant de "chers anges" que Paris et Londres comptent d'habitants.

L'oie boîte, bêtement, et s'ennuie pendant trente années. Canards, poules et dindons meurent avant leur douzième année.

L'éléphant et le perroquet durent un siècle... ou deux. Les Hindous prétendent qu'un pachyderme a vécu plus de 130 ans en captivité.

LE THE CHEZ LE DINOSAURE.

"Dinosaures, dit le dictionnaire, du grec "deinos", terrible, et "sauros", lézard, sauriens de très grande taille qu'on trouve à l'état fossile". Les dinosaures étaient donc de monstrueux lézards qui existèrent, aux époques géologiques, aux temps indéterminés où se formaient les terrains appelés, par les savants, jurassiques. Et ils vivaient, croit-on, à en juger par leur structure dont quelques caractères rappellent les plantigrades, d'autres les sauriens amphibies, crocodiles et caïmans, moitié sur les arbres, moitié dans l'eau.

Les restes d'un de ces dinosaures, d'une variété appelée "brontosaurus", furent découverts en 1897, aux Etats-Unis, dans les montagnes Rocheuses. On passa deux années à extraire du sol le fossile. Les cinq années suivantes furent employées à nettoyer les ossements et à reconstituer le squelette. Cette besogne délicate vient seulement d'être achevée. Alors, le Muséum américain d'histoire naturelle, à New-York, tout fier d'être le seul au monde qui, actuellement, puisse montrer une pièce pareille, a, pour l'inaugurer, la présenter au public, convié un certain nombre de sommités scientifiques et, tout naturellement, dans un but de vulgarisation, des hommes du monde et de gracieuses femmes à un thé aussi élégant que pittoresque.

Les tables étaient dressées dans la salle même où le brontosaurus érige sa formidable armature. Et ce dut être un spectacle fort amusant et, en tout cas, inattendu que celui de cette foule d'invités corrects, de "professional beauties" habillées à la dernière mode, fleur de la société new-yorkaise, évoluant, discutant, caquetant, autour de ces tables fleuries servies par de raides maîtres d'hôtel en frac et plastron glacé, devant ce squelette de 65 pieds de long, monstrueux vestige d'un animal contemporain de quelque déluge plus ancien encore que ceux que virent Deucalion ou Noé.

* * *

—Ah! votre mari fait partie du jury?... Savez-vous s'il condamne beaucoup?...

—Oui, il est très sévère... Moi-même, j'ai toutes les peines du monde à lui faire "acquitter" les notes de ma couturière!...

Page des enfants

Les enfants Japonais

VOUS entendez beaucoup parler du Japon en ce moment, n'est-il pas vrai ? mais vous ne seriez peut-être pas fâchés de connaître quelques détails sur les petits Japonais ; de savoir comment s'habille Mlle Kikou (chrysanthème), qui a huit ans comme Suzanne, ou quels sont les jeux de M. Itiraro (1er fils) grand garçon de douze ans ?

Nous allons vous raconter tout cela ; mais procédons par ordre.

Le petit Japonais, dès son arrivée en ce monde, subit une petite opération qui lui fait jeter de hauts cris. On lui rase les quelques rares cheveux qui ornent son petit crâne, et il en sera ainsi durant toute son enfance. On les lui laisse cependant pousser tout autour de la tête ce qui donne l'apparence d'une toque trop large sans fond, entrant jusqu'aux oreilles.

Les petits enfants jaunes n'ont pas le bonheur de courir comme vous jambes nues au soleil... sauf dans les campagnes où ils vont presque tout nus.

A la ville, ils sont vêtus de longs "Rimonos", longues robes à ramages qui leur tombent jusqu'aux pieds.

On les habitude dès le plus jeune âge à une stricte politesse et au respect des grands parents.

L'apprentissage des salutations constitue une des tâches principales de leur éducation. Dès qu'un visiteur entre chez leurs parents, ils se précipitent "à quatre pattes", posent leurs petites mains à terre et faisant entendre un léger sifflement entre leurs dents, formule de grand respect.

A l'âge de quatre ans, M. Itiraro et Mlle Kikou savent qu'il faut faire des offrandes de riz et de gâteau devant le portrait des ancêtres morts. Ils s'ingénient aussi à tenir avec dextérité entre leurs doigts les deux baguettes de bois remplaçant notre

fourchette et à l'aide desquelles ils doivent saisir adroitement le riz cuit ou les prunes au vinaigre.

Il faut aussi qu'ils n'oublient pas d'ôter leurs "guétas" (chaussures de bois) avant d'entrer dans la maison paternelle, car ils saliraient les belles nattes blanches qui recouvrent le sol et seraient grondés.

Les petits Japonais ne connaissent pas le papa Noël, ni la Sainte-Catherine, mais ils ont de jolies cérémonies enfantines.

La fête des poupées est splendide.

Chaque fillette expose les siennes dans un

rayon spécial et c'est à qui aura les bébés les mieux parés.

Au mois de mai, toutes les maisons arborent dans l'air autant de poissons de papier qu'elles possèdent de petits garçons. Chacun a le sien et l'on voit flotter et ondoyer au-dessus des toits ces poissons fantastiques dont la taille varie suivant l'âge de leurs propriétaires.

Les parents en profitent pour recommander à leurs fils d'imiter le "Koï", sorte de carpe qui remonte le cours des eaux avec difficulté. Ils devront, à son exemple, ne pas se décourager au



UNE LECTURE INTÉRESSANTE

premier échec, mais travailler avec énergie pour arriver à leur but.

Les garçonnetts apprennent de bonne heure à jouer à la guerre. C'est une de leurs distractions favorites ; ils sont de fervents patriotes dès leur jeune âge.

Cependant, les petits Japonais ne jouent pas toujours.

Ils doivent étudier des lettres ou caractères aux formes bizarres et compliquées et écrire avec des pinceaux sur du papier de riz.

De même que vous, mes chers enfants, ils ne sont pas toujours sages ; il faut les gronder...

assez souvent ; mais il est très rare, ou pour mieux dire exceptionnel, de voir un petit Japonais manquer de respect à ses parents.

L'amour filial est très développé chez eux ; je dirai autant, n'osant dire plus, qu'au Canada, puisque vous aimez vos parents de tout votre cœur.

Le partage de l'oie

Un pauvre moujik n'avait plus de pain ; il se décida à demander quelque chose au barine c'est-à-dire au seigneur.

Pour ne pas se présenter devant lui les mains vides, il prit une oie, la fit rôtir et la lui porta. Le barine prit l'oie et dit au moujik :

—Je te remercie, moujik, de cette oie ; seulement je ne sais pas comment la partager. J'ai une femme, deux fils et deux filles. Comment s'arranger pour que chacun soit content ?

Le moujik dit :

—C'est moi qui vais faire le partage.

Il prit le couteau, coupa la tête et dit au barine :

—Tu es la tête de la maison, prends la tête.

Puis, coupant le derrière de l'oie il le donna à la barinia :

—Tu dois, dit-il, t'asseoir et rester à la maison ; c'est à toi que revient ce morceau.

Après, il coupa les deux pattes, les donna aux deux fils, et leur dit :

—Vous êtes les pieds, vous devez marcher sur les traces de votre père.

Et coupant les ailes, il les offrit aux deux filles et ajouta :

—Quant à vous, voici les ailes, car vous vous envolerez bientôt de la maison.

Et désignant ce qui restait, il dit : "Ceci est pour moi !"

Le barine sourit et donna au moujik du pain et de l'argent.

Un riche moujik, apprenant que le barine avait donné de l'argent et du pain à un moujik pour une oie, fit rôtir cinq oies et les porta au barine.

Le barine dit :

—Merci pour les oies ! mais je suis bien embarrassé, car avec ma femme et mes enfants, nous sommes six ; comment partager ces cinq oies entre nous ?

Le riche moujik ne pouvait rien trouver.

Le barine envoya chercher le pauvre moujik, et lui dit de

faire le partage. Le pauvre moujik prit une oie pour le barine et la barinia, et dit :

—Vous voilà trois ensemble avec cette oie.

Il en donna une autre aux fils, et leur dit :

—Vous serez trois avec cette oie.

Puis il donna l'autre aux filles.

—Et vous aussi, dit-il, vous serez trois.

Alors il prit les deux oies qui restaient et ajouta :

—Et nous aussi, nous restons trois !

Le barine sourit, donna encore de l'argent au pauvre moujik, et renvoya le riche.

La femme de la semaine

La plus spirituelle des Altesses lointaines, l'exquise douairière qui tient, à Vienne, le salon où l'on cause le plus et le mieux, l'hôtesse qui eût ravi les encyclopédistes, autant par son savoir que par sa grâce frondeuse, proclamait sans ambages, au lendemain d'une évasion célèbre, son enthousiasme pour notre presse.

— Je dévore les journaux de Paris, et je nage dans la joie quand je les retrouve chevaleresques, comme de bons Français qu'ils sont, au service de la princesse Louise contre son odieux Cobourg ! disait-elle à Jean de Bonnefon.

Ces jours-ci, sans nul doute, une bien autre satisfaction lui est réservée : à elle et à tous ceux qu'elle aime, puis qu'elle a vu, le sort de la malheureuse captive, enfin arrachée à ses bourreaux ! Le "Temps", en effet, dont on connaît la sûreté d'informations et l'excessive réserve, annonce la fin de la période d'"observation" men-



La Princesse Louise de Cobourg

taile qu'avait réclamée la princesse ; le prochain dépôt du rapport des experts aliénistes, — les très éminents professeurs Magnan et Garnier ; — enfin, il en fait pressentir les conclusions, favorables à l'infortunée qui, d'elle-même, en appela à la science française.

Elle n'est pas folle, elle ne le fut jamais ! On s'en doutait bien quelque peu ; et aussi que la "raison d'état" (laquelle si volontiers argue de la démence !) avait passé par là.

Mais maintenant que la certitude sera faite, avec quelle sévérité ne jugera-t-on pas les fauteurs et les complices de l'abominable aventure ; ceux qui inventèrent le prétexte, ourdirent la machination ; et ceux qui, par cupidité, par ambition, par servilité, se firent les artisans d'un tel crime !

Le meurtre est coupable... mais combien moins coupable, dans sa sauvagerie et sa spontanéité, que le lent étouffement d'une raison ! Ce qu'elle n'était pas, cette condamnée sans jugement, il fallait qu'elle le devint !

Rien n'y fut épargné. On travailla des mois, des ans, à désagréger sa pensée, à désorienter son jugement, à désespérer son cœur, à exaspérer son geste ! Repliée sur elle-même, en état de défensive éternelle, se surveillant bien plus rigoureusement que ne le pouvaient faire ses gardiens, seule, épouvantablement seule, successivement trahie par tous ou presque tous, uniquement servie par un merveilleux atavisme d'intelligence et de volonté, par les qualités aussi de la bonne race belge, réfléchie et tenace, la patiente luttait, cuirassée d'inertie...

Quoi de plus poignant que ce duel entre une créature isolée, désolée, — et tous les intérêts, toutes les forces d'un régime ?

Cela a duré six années !

C'est le 9 mai 1898, que, dans la chambre où était couchée "Son Altesse Royale et Sérénissime Madame la Princesse Louise de Saxe-Cobourg-otha, Princesse Royale de Belgique", hôtel Prukner, à Agram, firent irruption M. le conseiller du Gouvernement docteur Bachrach, M. le Conseiller de Gouvernement docteur Hinterstoisser, et le chef de la police viennoise.

L'ultimatum fut posé ; rentrée au palais de Cobourg — ou le cabanon ?

La princesse choisit le cabanon.

A l'étage supérieur, on venait d'arrêter brutalement Geza von Mattachich-Keglevich, lieutenant en premier au 13^e régiment impérial et royal des uhans ; adversaire heureux du prince Philippe de Cobourg, trois mois auparavant, en duel, à Nice, et payant cette chance, avec les autres, d'une accusation de faux.

Il fut jugé selon un code militaire qui date du règne de Marie-Thérèse ; et d'après lequel (Courteline s'en est peut-être inspiré, dans le client sérieux ?) le même officier assume les rôles de président, d'accusateur et de défenseur. Huis-clos absolu ; procédure secrète ; absence de l'accusé, sauf pour confirmer son interrogatoire, l'acte d'accusation ne lui étant pas communiqué.

Pour Mattachich, on ajoute ceci : le refus d'entendre les témoins à décharge.

Il fut condamné, dans ces conditions, à la déchéance nobiliaire, la cassation de son grade, et six ans de détention cellulaire, aggravés de jours de jeûne, etc., etc.

Sans l'intervention généreuse de l'"Arbeiter Zeitung", puis du député démocrate polonais Daszinski, ensuite de Kindermann, il eût, jusqu'au bout, subi sa peine au pénitencier de Moellersdorf.

Il fut gracié après quatre ans et trois mois de captivité.

Louise de Cobourg, elle, avait été d'abord transférée à Doebling, chez le docteur Obersteiner ; incarcérée au second étage d'un pavillon, dans deux chambres aux portes doublées de fer, aux fenêtres grillées. Mais on lui avait laissé une dame d'honneur dévouée, la comtesse Fugger, et un chien basset qu'elle affectionnait.

C'était évidemment trop de clémence. Le chien fut tué par un garde ; la dame d'honneur fut congédiée. Et comme le docteur Obersteiner prenait en pitié tel abandon, déclarait sa pensionnaire fort nerveuse, — on le serait à moins ! — mais très raisonnable ; comme le docteur Hinterstoisser, après avoir collaboré à l'enlèvement d'Agram, témoignait des regrets, après huit mois, la princesse fut envoyée à l'établissement de Purkersdorf.

Elle n'y fit qu'un court séjour. On lui permit d'avoir un autre basset ; mais on ne lui rendit pas la comtesse Fugger.

Et on l'expédia à Lindenhof, en Saxe, chez le docteur Pierson ; et on lui infligea, comme compagnie, Mlle von Gebauer. C'est là que Louise de Cobourg souffrit sa plus longue sa plus pénible détention, entourée d'espionnage, en but aux pires traîtrises...

Les ans se passèrent, Mattachich, libéré, vint rôder autour de la maison. Gardant sa foi, fidèle à son serment, il avait fait vœu de délivrer la princesse. Il dut s'éloigner, revenir, à maintes reprises ; s'en remettre à des tiers pour renouer le fil subtil qui reliait la captive à la liberté.

Entre temps, il était venu à Paris, avait publié ses "Mémoires", avait exhorté l'opinion, s'était assuré des appuis.

Comme son absence rassurait les geôliers, ils menèrent leur victime à Elster. Grâce à Mattachich secrètement revenu et à deux de ses amis, Louise de Cobourg put s'évader, en la nuit du 30 au 31 octobre 1904.

Son internement avait duré sept ans et cinq mois !

Encore cette fois, le parti démocrate vint en aide à l'Altesse Sérénissime, pour l'amour de l'humanité, en sa personne outragée et meurtrie. C'est chez le député socialiste Albert Sudekum

qu'à Berlin les fugitifs trouvèrent asile, avant que de venir demander à Paris hospitalité et protection.

Voici la princesse de Cobourg en paix dans notre bruit, sous l'égide de la République, sous l'aile de l'opinion. Qu'elle s'y repose, s'y réchauffe, s'y reconforte ! Elle n'est plus une étrangère, puisqu'elle fut malheureuse et persécutée : puisque, de tous ses titres, un seul lui reste, le plus simple et le plus émouvant : d'être une femme dont le cœur a beaucoup souffert, dont les yeux ont beaucoup pleuré.

Souriez, madame. Il est bien juste, Bruxelles accueillant tous nos insurgés, que Paris soit hospitalier pour l'Altesse, rebelle et romanesque, qui préféra une rose à une couronne !

SEVERINE.

Le plus gros diamant du monde



Dernièrement, de Johannesburg se répandait, dans le monde entier, la nouvelle qu'on venait de trouver dans la mine "Premier", le plus grand diamant qui se soit jamais vu.

Ce diamant, d'après les détails fournis par qui de droit, pèse brut 3,032 carats. Il y a quelques années, il est vrai, on trouva au Brésil un grand diamant noir, cette gemme n'avait pas de valeur comme ornement. On dut la pulvériser, et elle servit à faire des moules pour la taille de ces précieuses pierres. Car, on le sait, seul le diamant peut tailler le diamant. Si l'on excepte donc la pierre dont nous venons de parler, celle trouvée dans la mine de l'Afrique australe, est trois fois plus grande qu'aucun autre diamant trouvé jusqu'à ce jour. Le nouveau diamant africain pèse en effet, en mesure de poids coucante, environ une livre et demie. A la taille il perdra de 40 à 60 pour cent de son poids. Naturellement, la valeur de cette pierre, une fois taillé, dépendra de son "eau" et de sa forme.

Approximativement la nouvelle pierre pèse environ 621.56 grammes. Le dernier diamant important trouvé depuis quelques années s'appelle le "Syndicat", il provient des mines De Beers, et pesait, non taillé, 960 carats.

A titre documentaire, nous donnons ci-dessous la liste de quelques diamants fameux :

Nom du diamant	Possesseur	Valeur
Nouvelle Gemme	—	\$4,000,000
Syndicat	Tiffany	—
Kohinoor	Reine Victoria	600,000
Sancy	Charles le Chauve	70,000
Espérance	Louis XIV	350,000
Brésil	Cour du Portugal	2,000,000
Etoile du Sud	Paris	450,000
Nizan de Hyderabad	Paris	1,500,000
Orloff	Catherine II	—
Montagne de la Lune	Russie	50,000
Pitt	Louvre	—
Victoria	Amérique	40,000
Ernestine	Nizan	—

Il est donc difficile de prévoir l'énorme, la fantastique valeur du nouveau diamant-montre, quand il sera taillé. On parle déjà de \$12,000,000 et soit dit par parenthèse, de l'offrir, par souscription publique, au roi Edouard VII.

Nervosité

Lisez mon offre — la pleine valeur d'un dollar de mon Remède gratis à l'essai — sans dépôt, ni risque, ni promesse de payer.

La nervosité, l'anxiété, l'agitation, l'insomnie, l'irritabilité — toutes sont des signes extérieurs de dérangement des nerfs intérieurs. La faute n'en dépend pas des nerfs qui vous avertissent — pas des nerfs qui vous permettent de sentir, de marcher, de parler, de penser, de voir. Mais les nerfs intérieurs, les nerfs à pouvoir automatique — ce sont ces nerfs là que le travail épaisse et que l'anxiété brise.

Je n'ai pas ici l'espace voulu pour expliquer comment ces nerfs tendres, petits, contrôlent et font fonctionner l'estomac, le cœur, les reins, le foie; comment les excès, les efforts et trop d'indulgence détruisent leurs filtres délicats; comment par un lien de sympathie, la faiblesse dans un centre est transférée à chacun des autres centres; comment ce même lien de sympathie produit les signes extérieure de nervosité qui devraient vous avertir du trouble à l'intérieur. Je n'ai pas l'espace voulu pour expliquer comment ces nerfs peuvent être atteints et renforcés et vivifiés et rendus bien par un remède que j'ai passé trente années à perfectionner — maintenant connu par tous les pharmaciens comme le Restaurant du Dr Shoop, je n'ai pas assez d'espace pour expliquer comment ce remède, en enlevant la cause, met une fin assurée à toutes les formes de nervosité, intérieure et extérieure, y compris l'anxiété, l'agitation, l'insomnie, l'irritabilité. Toutes ces choses sont expliquées au long dans le livre que je vous enverrai quand vous écrirez.

Dans plus d'un million de foyers mon remède est connu et on y croit, cependant il se pourrait que vous n'en ayez pas entendu parler. Aussi, vous fais-je cette offre à vous, un étranger, afin de pouvoir dissiper toute excuse de doute. N'envoyez pas d'argent, ne faites pas de promesse, ne prenez pas de risque. Ecrivez simplement et demandez. Si vous n'avez jamais essayé mon remède, je vous enverrai une commande sur votre pharmacien pour une bouteille d'un dollar pleine — non pas un échantillon, mais la bouteille ordinaire et régulière qu'il a toujours sur ses tablettes. Le pharmacien ne demandera aucune condition. Il acceptera ma commande avec autant de plaisir que si vous posiez un dollar devant lui. Il m'enverra le compte à moi.

Acceptez-vous cette opportunité d'apprendre à mes dépens, comment vous débarrasser à jamais de toutes formes de nervosité — d'être débarrassé non seulement du trouble, mais de cause même qui l'a produit. Ecrivez aujourd'hui.

Pour avoir une commande gratuite pour une pleine bouteille d'un dollar, adressez-vous au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. Dites quel livre il vous faut.

Les cas doux se guérissent souvent avec une seule bouteille.

En vente dans quarante mille pharmacies.

RESTAURANT DU DR SHOOP



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocé terrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre Livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO. TORONTO, Ont.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

Fondée en 1846

Capital souscrit	\$2,000,000.00
Capital versé	600,000.00
Fonds de réserve	800,000.00

SIR WM. H. HINGSTON, M.D., Président.

R. BELLEMARE, Vice-Président.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

SUCCURSALES

Nombre de Comptes ouverts 74,487

- 1532 rue Sainte-Catherine, est, 2312 rue Notre-Dame, ouest,
- 656 rue Notre-Dame, est, Coin des rues Condé et Centre,
- 946 rue St-Denis, coin Rachel, Coin Ontario et Maisonneuve,
- 2273 rue Sainte-Catherine, ouest, coin Avenue McGill College,
- 780 rue Saint-Laurent, coin Avenue des Pins.

Cette Banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargnes faisant affaires dans la ville de Montréal.

LA BANQUE EMET
DES PETITES
TIRELIRES



BANQUES
D'EPARGNES A
DOMICILE

LE ROBUR

Janvier 1905. M. PEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède eût amené un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désiré. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESIRY, HOCHELAGA. En vente partout.

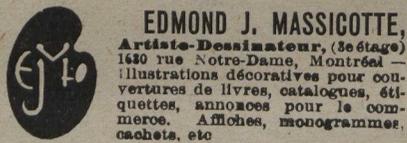
VIVENT LES CHEVEUX ROUX!

Un médecin anglais affirme que lorsqu'on a des cheveux roux, on est à peu près assuré contre la calvitie. Il en donne cette raison que les cheveux roux sont plus épais et, par conséquent, mieux plantés.

Il calcule que 30,000 cheveux roux couvrent très suffisamment un crâne, tandis qu'il faut 105,000 cheveux



GRATIS Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une petite brochure de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout. KOENIG MED. CO., 100 Rue Lake, CHICAGO. En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



EDMOND J. MASSICOTTE, Artiste-Dessinateur, (Se étage) 1630 rue Notre-Dame, Montréal — illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc.

UN MOYEN UNIQUE

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du BAUME RHUMAL qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge en calmant l'irritation.

Il est plus ennuyeux, en effet, de compter les cheveux que de les couper en quatre. châains et 150,000 cheveux blonds pour la même fin.

Vérifiez, si le coeur vous en dit. Mais je ne vous le conseille pas.

POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co. Toronto, Canada.

Le Moulin du Meunier Sans-Souci.

Le meunier Sans-Souci avait un moulin. — Un joli moulin situé sur la colline.

Il chantait gaiement accompagné par le bruit des ailes de son moulin.

Le meunier Sans-Souci faisait la plus belle farine de la région.

— Le Roi lui-même n'était pas plus heureux que lui.

— Mais c'était la vieille méthode, à mesure que le meunier se faisait vieux, d'autres méthodes arrivaient, plus rapides, plus commodes.

— Le vieux mourut. Son fils hérita du joli moulin sur la colline et continua les affaires de son père.

— Mais le fils avait appris beaucoup de choses dans ses voyages à la ville. Il avait vu des moulins perfectionnés.

— Des moulins où la farine était plus blanche que la neige la plus pure, plus douce que le plus doux miel.

— Il avait vu tout cela et réfléchissait. — Pourquoi n'en ferais-je pas autant ?

Il retourna à la ville et alla visiter un moulin dont il avait entendu parler depuis quelque temps.

— Un moulin MODERNE, où se fait la Farine "Royal Household".

— Il y vit des choses surprenantes, des choses qui l'étonnèrent pendant de longs jours.

— La mouture s'y faisait par d'énormes machines, dont la plus petite était plus grosse que tout son moulin.

— La farine tamisée dans des tamis énormes, — gigantesques.

— La farine, une fois tamisée, était tamisée de nouveau.

— Puis, elle était purifiée.

— Repurifiée.

— Et enfin, une fois sortie du dernier crible était la plus belle farine qui se puisse voir.

— Mais ce n'était pas fini, le plus extraordinaire était encore à venir.

— La farine était soumise à un fort courant électrique.

— Vous avez bien lu. UN COURANT ELECTRIQUE.

Le jeune meunier ne savait pas ce que l'électricité venait faire là, mais un ami se chargea de le lui expliquer.

— "Comme après une journée d'orage, nous nous apercevons que l'air est plus pur, — il est plus léger.

— C'est l'électricité qui l'a purifié.

— Elle en a enlevé tous les miasmes et tous les germes dangereux.

— De même, elle purifie la farine, — la rend meilleure, — plus légère, — plus facile à digérer".

Et ainsi purifiée, cette farine porte le nom de "Royal Household".

— Elle est en effet digne de la table du Roi".

Elle ne saurait être égalée.

— Encore moins surpassée.

— Le pain et les pâtisseries que l'on fait avec sont les plus légers et les meilleurs au monde.

Le meunier fut bien étonné. — Il n'était pas encore au bout de ses étonnements.

— Il apprit bien d'autres choses encore. Il sut que les ménagères qui ont essayé une fois la farine "Royal Household", n'en veulent jamais d'autre.

— N'est-ce pas la meilleure ?

— Et pourquoi prendre une mauvaise marchandise quand vous pouvez en avoir de bonne ?

— Bien à regret — car il y était attaché — il vendit son moulin — le joli moulin sur la colline.

Et il se mit à vendre de la farine "Royal Household".

— Ce fut là le commencement de son succès.

— Partout où il allait il était bien reçu. Tout le monde le complimentait sur la qualité de la farine qu'il vendait.

— Jamais on n'en avait eu de meilleure. — Elle était parfaite sous tous les rapports.

— L'avez-vous essayée ? Ecrivez tout de suite, — pas demain. — Aujourd'hui. Demandez les recettes pour faire le meilleur pain et les meilleurs gâteaux du monde. Adressez votre commande à The Ogilvie Flour Mills Co., Ltd, Montréal. Ils vous les enverront pour rien. — Le meunier vous recommande de le faire et demeure, Votre dévoué, Meunier SANS SOUCI.

La Santé des Femmes Canadiennes

Un sujet beaucoup discuté dans les Clubs Féminins. L'avenir d'un pays dépend de la santé de ses Femmes.



A l'assemblée des Mères de l'Etat de New York, un médecin éminent déclara aux 500 femmes présentes que les femmes Canadiennes jouissant d'une santé parfaite sont si rares qu'elles sont presque disparues.

Ceci semble une déclaration quelque peu irréfutable sur la condition des femmes Canadiennes. Cependant combien en connaissez-vous qui sont parfaitement bien et n'ont pas quelque trouble résultant d'un dérangement de l'organisme féminin qui se manifeste par des maux de tête, maux de reins, nervosité, pesanteur, menstruation douloureuse ou irrégulière, leucorrhée, déplacement de l'utérus, maladie des ovaires, indigestion ou insomnie? Il y a un remède connu et éprouvé contre tous ces maux. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a remené à la santé plus de femmes en Canada, que tous les autres remèdes connus. Il régularise, renforce et il guérit les maladies de l'organisme féminin. Depuis trente ans il guérit les cas les plus graves des maladies féminines.

Un témoignage comme le suivant devrait être convaincant.

Mde Anna McKay, 326 Spadina Avenue, Toronto, Ont., écrit :

Chère Mde Pinkham : —
"Étant mère de cinq enfants, je fus en butte aux maux de notre sexe. La naissance d'un de mes enfants fut la source de mes affections. Je constatai qu'en quelques mois ma santé avait décliné. Je souffrais de faiblesse féminine d'inflammations sérieuses et de fréquents écoulements. Je devins faible et sujette à des étourdissements, mais je restai debout me traînant pour faire mon travail sans plaisir. Une voisine qui avait été soulagée par l'emploi du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham insista pour que j'en prenne au moins une bouteille. Je le fis et j'en obtins un si grand bien que je continuai le traitement qui me redonna force et santé. Les

quelques piastres que j'ai dépensées ne peuvent payer le bien que j'ai éprouvé."

Mademoiselle Helena McKinnon, de Sand Bay, Ont., écrit :

Chère Mde Pinkham : —
"Je considère le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, comme le meilleur remède au monde pour une femme souffrant d'épuisement, d'irrégularité et de surmenage. J'ai constaté par expérience qu'il est tout et plus que ce qu'on en dit. Je désire seulement que toute femme malade l'essaye, car il m'a guérie de la suppression de mes menstrues et d'irrégularités, et a guéri beaucoup de mes amies des mêmes maux, de fait, toutes celles qui en ont fait usage n'ont que du bien à dire de son efficacité. Veuillez accepter les remerciements d'une femme reconnaissante de tout ce qu'il a fait pour moi."

Il existe un remède éprouvé et puissant pour les femmes qui souffrent de suppression, irrégularité ou douleur menstruelles, faiblesse, leucorrhée, déplacement ou ulcération de la matrice, pesanteur, inflammation des ovaires, mal de reins, débilité générale, indigestion ou prostration nerveuse ou qui sont affectées d'éblouissement, lassitude, irritabilité, nervosité, insomnie, mélancolie, insouciance, "bleus" et désespoir. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham fait disparaître en un instant toutes ces affections. Aucun autre remède au monde n'atteint un tel résultat. Pas un n'a opéré autant de guérisons de maladies féminines. Refusez d'acheter tout autre remède, car vous avez besoin du meilleur.

Un cœur gai, un aimable caractère et tous les charmes de la grâce et de la beauté dépendent de l'action des organes corporels. Vous ne pouvez paraître bien à moins que vous ne soyez bien.

Mde Pinkham invite toutes les femmes malades à lui écrire pour lui demander conseil. Ses conseils et son remède ont ramené des milliers de personnes à la santé. Adresse : Lynn, Mass.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham réussit où les autres échouent.

APRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHERS
360 RUE ST DENIS
MONTREAL, P.Q.
TELEPHONE BELL EST 1283
RESIDENCE 1262
DES MARCHANDS 843

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une piastre j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Châteaude Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Plançée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — L'Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez : Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal!

LES

BRONCHES

sont des organes délicats que le moindre froid affecte et qui rend enflammées, produisant la bronchite si redoutés et si mortelle. Un petit rhume aujourd'hui, demain une bronchite aigue qui peut vous emporter.

LE

Sirop Mathieu

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

en même temps que ses qualités toniques renouvelleront et vivifieront votre sang.

Gros flacon, 35c., en vente partout.

La Compagnie J. L. Mathieu, prop., SHERBROOKE, Que.

Si votre rhume vous donne la fièvre, LES POUDRES NERVINES DE MATHIEU, prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

L. CHAPUT FILS & Cie
Dépositaires du Gros, Montréal.

LE LANGAGE DES GANTS

Le langage du gant nous est venu d'Italie d'où nous viennent aussi les premiers gants. Certaines phrases sont comprises partout; mais on en utilise d'autres dans la langue italienne qui n'ont cependant pas droit de cité chez nous. Parmi les locutions qui sont les plus usitées chez nous, nous avons :

- "Jeter le gant";
- "Retirer le gant";
- "Aller comme un gant";
- "Se donner des gants".

En Italie "être avec quelqu'un la main dans le gant" signifie qu'on est en termes très intimes avec quelqu'un.

"Chat ganté jamais ne prit souris" est un proverbe italien.

"Avoir des gants qui vous serrent est un signe d'avarice, tandis que avoir des gants trop grands est signe de générosité".

Enfin, il existe en Hongrie un dicton: "Il y a un gant par terre" qui signifie sans qu'on sache trop pourquoi: "Les murs ont des oreilles".



GARDEZ VOTRE ARGENT



Plutôt que de jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau au sain et en bon état.

CHEVEUX GRIS.

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni poisse les cheveux, ne tâche pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

BLANCHEUR DU TEINT.

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; préparez d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les taches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le champ, en arrête la chute, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie des levres, et la rugosité; cause par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

RIDES PRÉCOSES.

J'ai une préparation infaillible pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient unie, souple et blanche. Guérit les crevasses des mains et des levres, et la rugosité; cause par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

TROUVAILLE.

Lotion pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et hâlée de la peau, la rendra souple et blanche en cinq minutes; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans l'irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

POILS FOLLETS.

Au visage, cou, bras et autres parties du corps; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

TRANSPIRATION EXCESSIVE.

Des pieds et des aisselles; guérison certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les aisselles qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiat pour les pieds tendres et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour les six. (MANDAT OU TIMBRES.) Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Ecrivez à

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste, TORONTO, ONT. - - CANADA.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poux. En vente chez tous les pharmaciens.

PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, +9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - +7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, +9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, +8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m. +4.00 p.m., *10.00 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - +7.25 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, +8.45 a.m., +2.00 p.m., \$3.30 p.m. *11.30 p.m.
OTTAWA, +8.20 a.m., +5.35 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - +8.45 a.m., +5.00 p.m.
ST-AGATHE, M 9.00 a.m., +5.20 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., +5.20 p.m.
* Quotidien + Quotidien, excepté les dimanches, M Mardi et Jeudi, R Mardi seulement. † Dimanche seulement ‡ Quotidien excepté le samedi

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

